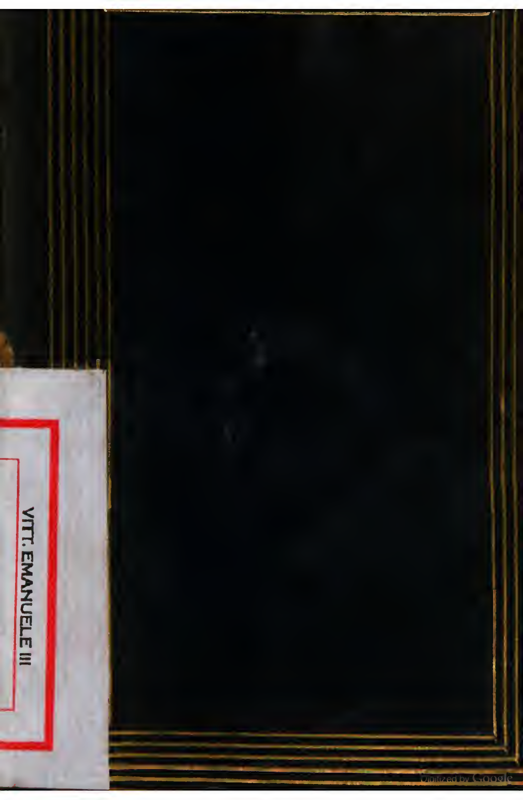


VITT. EMANUELE III

n,
m
I. 2

Maquet Gr





MANZONI.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR,
Rue de la Vieille-Monnaie, n° 12.

LES FIANCÉS,

HISTOIRE MILANAISE

DU

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE,

PAR

ALEXANDRE MANZONI.

TRADUIT DE L'ITALIEN

PAR M. GOSSELIN.

Seconde Édition, revue et corrigée.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ LEDENTU, LIBRAIRE,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 31.

1838.


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

Lorsque parut la première édition de la traduction des *Fiancés*, il était publié chaque semaine un volume de la collection de romans à laquelle appartient cet ouvrage; le traducteur se trouva donc obligé d'apporter à l'exécution de son travail un empressement qui put bien servir les intérêts de l'éditeur, mais qui fut évidemment contraire aux intérêts de l'auteur et aux siens, car il résulta de cet empressement des imperfections qu'il aurait pu éviter, du moins en partie, s'il eût

eu à sa disposition tout le temps nécessaire. Quoi qu'il en soit, un des premiers soins du traducteur fut de faire hommage de son travail à M. Alexandre Manzoni, en le priant de vouloir bien lui communiquer les observations auxquelles ce travail pourrait donner lieu, ce qu'il a eu la bonté de faire avec une extrême bienveillance. C'est d'après ces observations qu'a été revue la présente édition, et le traducteur a, en outre, mis tous ses soins à la rendre, autant qu'il dépendait de lui, digne du public et de l'auteur : c'était un double devoir que lui imposait sa reconnaissance pour l'un et pour l'autre.

INTRODUCTION.

« On pourrait justement définir l'histoire
« une glorieuse guerre contre le Temps,
« puisqu'en lui arrachant des mains les an-
« nées ses prisonnières, qu'il a déjà frap-
« pées de mort, elle les rappelle à la vie, les
« passe en revue, et les range de nouveau
« en bataille. Mais les nobles champions qui,
« dans une telle carrière, font moisson de
« palmes et de lauriers, ne recueillent que
« les dépouilles les plus brillantes et les plus
« magnifiques, immortalisant par leurs ré-
« cits les entreprises des rois, des princes
« et des personnages illustres, et ourdissant,

« avec toutes les ressources de l'art, les fils
« d'or et de soie dont ils forment un tissu
« non interrompu d'actions glorieuses. Il
« n'est pas accordé à ma faiblesse de s'éle-
« ver à un sujet si noble, ni de s'exposer à
« de si sublimes périls, en se jetant au mi-
« lieu des labyrinthes de la politique et des
« événements de la guerre; mais instruit de
« faits intéressants qui tiennent à l'histoire
« de pauvres artisans, j'essaie d'en trans-
« mettre le souvenir à la postérité dans une
« relation simple et véritable. On y verra,
« sur un théâtre de peu d'étendue, d'hor-
« ribles tragédies et des scènes d'une pro-
« fonde méchanceté, mêlées à des entreprises
« vertueuses, dénotant une bonté angélique
« opposée à des opérations infernales. Et
« véritablement, lorsque l'on considère que
« notre pays se trouve sous la domination
« du roi catholique notre seigneur, ce soleil

« qui jamais ne se repose, et qu'au-dessous « de lui resplendissent de sa lumière une « lune toujours brillante, ce héros de noble « race qui le représente *pro tempore*, et « les magnifiques sénateurs, ces étoiles fixes, « et les autres honorables magistrats, ces « astres errants qui répandent la lumière « partout où elle est nécessaire, et parvien- « nent ainsi à former le ciel le plus beau, « on ne peut, quand on le voit se changer « en un enfer d'actions ténébreuses, de mé- « chancetés et de crimes que multiplient tous « les jours des hommes téméraires, trouver « la cause de ce changement que dans la « puissance du démon; car la malice hu- « maine ne pourrait résister à tant de héros, « qui, avec les yeux d'Argus et les bras de « Briarée, sont chargés de défendre les « intérêts publics. Mais en racontant ces « événements qui ont eu lieu dans ma jeu-

« nesse, avant que la plupart des person-
« nages qui y figurent eussent disparu de
« la scène du monde pour devenir tributaires
« des Parques, nous tairons, pour des mo-
« tifs respectables, leurs noms de famille,
« ainsi que les lieux, en indiquant seulement
« le pays *generaliter*. Si quelque lecteur
« regarde cette réserve comme un défaut de
« notre récit, et une imperfection de cet ou-
« vrage, il prouvera par là qu'il est tout à
« fait étranger à la philosophie, et les hommes
« versés dans cette science s'apercevront
« aisément qu'il ne manque rien d'essentiel
« à notre narration; car il est évident que
« les noms propres ne sont que de purs ac-
« cidents...... »

— Mais quand j'aurai enduré l'héroïque fatigue de transcrire cette histoire d'un autographe raturé et presque effacé, et que je l'aurai, comme on dit, mise au jour, trou-

verai-je quelqu'un qui voudra prendre la peine de la lire? —

Cette réflexion dubitative, née du travail que j'étais obligé de faire pour déchiffrer ce griffonnage qui m'était, *par hasard*, tombé entre les mains, m'en fit suspendre la copie, et penser plus sérieusement à ce qu'il convenait d'en faire. — Il est vraisemblable, me disais-je à moi-même, en feuilletant le manuscrit, que cette grêle de figures et de concetti ne continue pas ainsi jusqu'à la fin de l'ouvrage. Le bon historien a voulu d'abord faire un peu d'étalage de son érudition; mais ensuite, dans le cours de sa narration, et quelquefois pendant de longs intervalles, le style marche avec plus de naturel et de simplicité. Oui; mais comme il est commun, inégal, incorrect! De nombreux idiotismes lombards, des locutions employées à contre-sens, une grammaire arbitraire,

des périodes imparfaites, et puis quelques élégances espagnoles répandues çà et là ; et, ce qui est pis encore, dans les passages les plus terribles ou les plus attendrissants de l'histoire, enfin dans tous les endroits qui demandent un peu de rhétorique, mais d'une rhétorique discrète, fine, de bon goût, il ne manque jamais, dans l'intention d'exciter l'étonnement ou la réflexion, d'employer le style dont nous avons donné un échantillon; et alors, réunissant, avec une habileté admirable, deux qualités si opposées en apparence, il trouve moyen de paraître négligé et prétentieux dans la même page, dans la même période, dans la même phrase, et cela à force de déclamations ampoulées et de solécismes, et, par-dessus tout, avec cette maladroite ambition qui est le caractère distinctif des écrivains du dix-septième siècle dans ce pays. En vérité, il serait impossible de faire goûter de pareilles

choses aux lecteurs de nos jours : ils sont trop instruits et trop ennemis de ce genre d'extravagance. Heureusement que cette bonne idée m'est venue au commencement de ce travail ingrat : et je m'en lave les mains.

Toutefois, en achevant la lecture de ce manuscrit, j'éprouvais quelque peine à penser qu'une si belle histoire resterait ignorée : il pourra bien arriver que le lecteur en pense autrement; mais je dois avouer qu'elle m'avait paru très-intéressante. — Peut-être, me disais-je, faudrait-il conserver la série des faits de ce manuscrit, et en refaire le récit? — Aucune objection raisonnable ne s'étant présentée à mon esprit, j'ai embrassé ce parti avec empressement : et telle est l'origine du présent livre, exposée avec une sincérité égale à l'importance du livre même.

Quelques-uns de ces faits néanmoins et certains usages rapportés par notre auteur

nous avaient paru si nouveaux, si étranges, pour ne rien dire de plus, qu'avant d'y ajouter foi, nous avons voulu interroger d'autres témoins, et nous avons pris la peine de fouiller dans les mémoires du temps, pour nous assurer si véritablement les choses allaient alors de cette façon. Un pareil examen a dissipé tous nos doutes. A chaque pas, nous avons rencontré des choses semblables et même plus extraordinaires ; et ce qui nous a paru plus décisif encore, c'est que nous avons retrouvé quelques personnages dont nous n'avions eu connaissance que par notre manuscrit, ce qui nous avait fait douter qu'ils eussent réellement existé. Nous citerons dans l'occasion quelques-uns de ces témoignages, pour donner plus de crédit aux faits que le lecteur pourrait être porté à rejeter à cause de leur bizarrerie.

Mais en repoussant comme intolérable le

style de notre auteur, quel style y avons-nous substitué? c'est là qu'est toute la question.

Quiconque, sans en être prié, s'avise de refaire le travail d'autrui, s'expose à rendre un compte scrupuleux du sien, et en contracte même l'obligation; c'est une règle de fait et de droit à laquelle nous ne prétendons pas nous soustraire. Loin de là, et pour prouver que nous nous y sommes soumis de bonne grâce, nous nous étions proposé de donner minutieusement raison du mode d'écrire que nous avons adopté; et à cet effet, pendant toute la durée de notre travail, nous avons cherché à deviner les critiques possibles et contingentes auxquelles il pourrait donner lieu, afin de nous prémunir d'avance contre les unes et les autres. Mais ce n'est point là qu'eût été la difficulté, car (nous devons le dire à l'honneur de la vérité) il ne nous est venu aucune observation cri-

tique à l'esprit qu'il ne nous soit venu en même temps une réponse victorieuse, non pas de celles qui résolvent seulement les questions, mais de celles qui les réduisent au silence. Souvent aussi, mettant deux critiques aux prises, nous les faisions lutter l'une contre l'autre; ou, les examinant à fond et les rapprochant attentivement, nous parvenions à découvrir et à démontrer qu'opposées en apparence, elles étaient pourtant du même genre, et nées l'une et l'autre de l'inattention apportée dans l'indication des faits et des principes sur lesquels on devait asseoir son jugement; et les plaçant ensemble, à leur grande surprise, nous les voyions disparaître. Jamais on ne rencontrera un auteur qui puisse mieux prouver jusqu'à l'évidence qu'il a bien fait. Mais, hélas! lorsque nous sommes arrivés au moment de récapituler toutes ces objections et ces réponses,

pour les mettre dans un certain ordre, il nous eût été possible d'en composer un livre. En conséquence, nous avons renoncé à ce projet, pour deux raisons que le lecteur approuvera sans doute : la première, qu'un livre employé à en justifier un autre, ou même le style d'un autre, pourrait paraître une chose ridicule ; la seconde, que c'est assez de publier un livre à la fois, si même ce n'est pas déjà trop.


Digitized by Google

LES FIANCÉS.

CHAPITRE PREMIER.

La branche du lac de Como qui se dirige au midi entre deux chaînes continues de montagnes et forme une suite de golfes et de baies, selon que ces montagnes s'en approchent ou s'en éloignent, se resserre tout à coup et prend le cours et l'apparence d'un fleuve entre un promontoire à droite et une large plage de l'autre côté. Le pont qui réunit les deux rives en cet endroit semble rendre ce changement plus sensible à l'œil, et marquer le point où le lac cesse, et où l'Adda recommence pour reprendre ensuite le nom de lac, là où les rives, s'élargissant encore, laissent l'eau s'étendre et ralentir son cours en de nouveaux golfes et de nouvelles baies. La côte, formée par les dépôts de trois gros

torrents, suit le penchant de deux montagnes contiguës, dont l'une porte le nom de *San Martino*, et l'autre, en dialecte lombard, celui de *Resegone*, à cause de ses nombreuses découpures qui, en effet, lui donnent la ressemblance d'une scie; en sorte qu'au premier aspect et vue de face, par exemple des remparts de Milan qui regardent le nord, il n'est personne qui, à ce seul indice, ne la reconnaisse aussitôt, dans ce long et vaste amas d'autres montagnes, d'un nom plus obscur et de forme plus commune. Pendant une bonne partie de son développement, la côte s'élève en pente douce et continue; puis, elle se partage en plateaux et en petits vallons, selon la forme plus ou moins accidentée des deux montagnes et le travail des eaux. La lisière, déchirée par les bouches des torrents, n'est guère formée que de gravier et de cailloux; le reste se compose de champs et de vignobles, parsemés de villages, de maisons de campagne et de chaumières : dans quelques parties, on rencontre des bois qui se prolongent jusque sur la mon-

tagne. Lecco, le principal de ces lieux, et qui donne son nom au territoire, est situé à peu de distance du pont, sur le bord du lac, et il se trouve même en partie dans le lac lorsque les eaux viennent à s'enfler : c'est aujourd'hui un grand bourg qui ne tardera pas à devenir une petite ville. Au temps où arrivèrent les événements que nous entreprenons de raconter, ce bourg, déjà considérable, était de plus un château-fort ; il avait par conséquent l'honneur de loger un commandant, et l'avantage de posséder une garnison permanente de soldats espagnols, qui enseignaient la modestie aux jeunes filles et aux femmes du pays, caressaient de temps en temps les épaules des maris et des pères, et, vers la fin de l'été, ne manquaient jamais de se répandre dans les vignes pour enlever les raisins et diminuer ainsi aux paysans les fatigues de la vendange. De l'un à l'autre de ces villages, des hauteurs au lac, et d'une hauteur à celle qui l'avoisine, il existait et il existe encore à travers les petites vallées un grand nombre de sentiers, tantôt

escarpés, tantôt unis, tantôt doucement inclinés, et bordés pour la plupart de murs bâtis avec de gros cailloux, revêtus çà et là de lierres antiques, dont les racines, prenant la place du ciment qu'elles rongent, conservent jointes entre elles les pierres qu'elles verdissent de leur feuillage. Dans quelques endroits, ces sentiers sont enfoncés et comme ensevelis entre les murs, de sorte que le voyageur, en levant les yeux, ne découvre que le ciel et quelque cime de montagne. Ailleurs ce sont des rampes tournant sur le bord d'une esplanade, ou se déployant en saillie sur la pente, comme un long escalier, soutenues par des murs qui en dehors sont escarpés comme des bastions, mais qui sur le sentier même ne s'élèvent qu'à la hauteur d'un parapet; et de là le voyageur peut, sans obstacle, promener ses regards sur les points de vue les plus variés et les plus délicieux. D'un côté on domine la plaine azurée du lac entrecoupée d'isthmes et de promontoires, et sur ses bords, on aperçoit de riants paysages que l'onde réfléchit en les renversant ; de

l'autre, l'Adda, qui, à peine sortie des arches du pont, se répand de nouveau pour former un petit lac, puis se resserre et prolonge jusqu'à l'horizon ses brillantes sinuosités : en haut, les cimes entassées des monts suspendus sur la tête de ceux qui les contemplent : au-dessous, le penchant cultivé de la montagne, les paysages, le pont : en face, la rive opposée du lac, et, en la remontant, la montagne qui le borne et l'enferme.

C'est par un de ces sentiers, vers le déclin du jour, le 7 novembre de l'année 1628, que revenait à pas lents, de la promenade, Don Abondio***, curé de l'un des villages que l'on vient d'indiquer, et que notre auteur ne nomme pas, non plus que le pasteur, ce qui fait déjà deux réticences! Il disait tranquillement son office, et quelquefois, entre un psaume et l'autre, il refermait le bréviaire sur l'index de la main droite qui lui servait de signet; puis, mettant les deux mains derrière le dos, la droite avec le livre à demi fermé dans la gauche, il continuait son chemin les yeux baissés, rejetant de

temps en temps avec le pied vers le mur les cailloux qui gênaient sa marche, et donnait une plus tranquille audience aux pensées oisives qui étaient venues tenter son esprit, tandis que ses lèvres récitaient toutes seules les Complies. Sortant ensuite de ces pensées, il portait les yeux vers la montagne qui s'élevait devant lui, et regardait machinalement la lumière du soleil à peine disparu, qui, s'échappant à travers les crevasses du mont opposé, se réfléchissait çà et là sur les rochers saillants comme de larges et inégales bandes de pourpre. Après avoir de nouveau ouvert son bréviaire et récité quelques autres versets, il arriva à un détour du sentier où il avait coutume de quitter sa lecture et de regarder devant lui, ce qu'il fit encore ce jour-là. L'encoignure franchie, le chemin courait en droite ligne une cinquantaine de pas environ; après quoi il se partageait en deux sentiers en forme de patte d'oie; celui de droite se dirigeait vers la montagne, et conduisait au presbytère; celui de gauche descendait dans la vallée jusqu'à un torrent,

et de ce côté le mur ne s'élevait qu'à hauteur d'appui. Au lieu de se réunir par un angle, les murs intérieurs des deux sentiers aboutissaient à une petite chapelle sur laquelle étaient peintes certaines figures longues, serpentantes, terminées en pointe, qui, dans l'intention de l'artiste et aux yeux des habitants du voisinage, représentaient des flammes, et au milieu de ces flammes certaines autres figures impossibles à décrire, représentant les âmes du purgatoire; âmes et flammes, tout était couleur de brique, sur un fond grisâtre, avec quelques dégradations par-ci par-là. Le détour fait, en dirigeant selon sa coutume ses regards vers la chapelle, le curé vit une chose à laquelle il ne s'attendait guère et qu'il eût bien voulu ne pas voir. Deux hommes étaient postés vis-à-vis l'un de l'autre, au confluent, pour ainsi dire, des deux sentiers: l'un d'eux se tenait à cheval sur le petit mur, une jambe pendante en dehors et un pied posé sur le chemin; son compagnon, planté sur ses pieds, était appuyé au mur les bras croisés sur la poitrine. Le costume, la

tournure et tout ce qu'en pouvait distinguer le curé du lieu où il se trouvait, ne laissaient aucun doute sur leur condition. Ils avaient tous les deux autour de la tête un réseau vert qui retombait sur l'épaule gauche, où il se terminait en une grosse houppe, et duquel sortait sur le front une énorme touffe de cheveux : leurs deux longues moustaches s'arrondissaient en anneaux aux extrémités. Le bas de leur pourpoint était serré par un ceinturon de cuir verni, où était suspendue, avec de petits crochets, une paire de pistolets : une petite corne remplie de poudre pendait sur leur poitrine en guise d'ornement; au côté droit de leurs larges et bouffantes braies, était une poche d'où sortait le manche d'un poignard; une rapière à large poignée, en lames de laiton bien fourbies, bien luisantes, et dont l'assemblage formait des chiffres, était attachée à leur flanc gauche. Au premier coup d'œil on les reconnaissait pour des individus de la classe des *braves*.

Cette classe, aujourd'hui tout à fait perdue, était alors très-florissante en Lombardie, et

déjà fort ancienne. Nous allons fournir à ceux qui n'en auraient pas d'idée quelques documents authentiques, qui pourront donner une suffisante connaissance de ses principaux caractères, des efforts qui furent tentés pour la détruire, et de sa longue et vigoureuse vitalité.

Déjà, au 8 avril 1583, l'illustrissime et excellentissime seigneur Don Charles d'Aragon, prince de Castelvetrano, duc de Terranuova, marquis d'Avola, comte de Burgeto, grand amiral et grand connétable de Sicile, gouverneur de Milan et capitaine-général de Sa Majesté Catholique en Italie, *suffisamment informé de la malheureuse position dans laquelle s'est trouvée et se trouve encore la ville de Milan, à cause des braves et des vagabonds*, rend contre eux un décret de bannissement. *Il indique comme devant être compris dans ce décret et regardés comme braves et vagabonds...., tous les individus qui, étant étrangers ou du pays, n'ont aucune profession, ou qui, en ayant une, ne l'exercent pas... mais, avec ou sans*

salaire, s'attachent à quelque gentilhomme, officier ou marchand... pour le soutenir, ou, comme on peut justement le présumer, pour tendre des embûches à autrui... Il ordonne que, dans le délai de six jours, tous ceux qui se trouveront dans ce cas aient à quitter le pays, condamne les infracteurs aux galères, et accorde à tous les officiers de justice les pouvoirs les plus étendus pour l'exécution de ce décret. Mais, le 12 avril de l'année suivante, ce même seigneur s'apercevant... *que la ville de Milan est remplie de ces braves... qui sont revenus y vivre, comme ils le faisaient précédemment, sans avoir rien changé à leurs habitudes, et sans que le nombre en soit diminué*, fait publier une nouvelle ordonnance remarquable par sa vigueur, et dans laquelle on trouve entre autres mesures :

Que tout individu, tant de cette ville que du dehors, qui, sur le témoignage de deux personnes, sera reconnu pour brave et en avoir le nom, bien qu'il soit constant qu'il n'a commis aucun délit..., pourra sur cette

seule réputation de brave... et sans autres indices, être, par lesdits juges et par chacun d'eux, mis à la question et battu de verges par forme d'information... et, bien qu'il ne confesse aucun délit, être envoyé aux galères pour trois ans, sur la simple réputation de brave, comme il est dit ci-dessus. Tout cela, et le surplus que l'on omet, parce que *Son Excellence est résolue à se faire obéir de tout le monde.*

En voyant sortir de la bouche d'un seigneur aussi puissant des menaces si sévères et si positives, accompagnées de pareilles mesures, on serait tenté de croire qu'à la publication de l'ordonnance tous les braves disparaîtraient pour toujours. Mais le témoignage d'un seigneur non moins respectable, ni moins riche de noms, nous oblige à croire tout le contraire. C'est l'illustrissime et excellentissime seigneur Juan-Fernandez de Vélasco, connétable de Castille, grand chambellan de Sa Majesté, duc de Frias, comte de Haro et Castelnovo, seigneur de la maison de Vélasco et de celle des Sept-Enfants de

Lara, gouverneur de l'état de Milan, etc. Le 5 juin 1593, pleinement informé aussi *du mal et des délits qui proviennent... des braves et des vagabonds, et du pernicieux effet que cette espèce d'hommes produit sur le bien public et en dépit de la justice*, il ordonne de nouveau que, dans le terme de six jours, ils aient à débarrasser le pays ; renouvelant ensuite les mêmes menaces et prescrivant les mêmes mesures que son prédécesseur. Le 23 mai 1598, *informé à son grand déplaisir... que plus que jamais le nombre de ces individus* (les braves et les vagabonds) *augmente dans la ville et dans l'état, et que l'on n'entend continuellement parler que d'attaques sur les routes, de vols, d'homicides et de toute autre espèce de crimes, commis de jour et de nuit, et dont les braves se rendent d'autant plus aisément coupables, qu'ils espèrent être soutenus par leurs chefs et leurs complices...*, il prescrit de nouveau les mêmes remèdes et en augmente la dose, comme on a coutume de le faire dans les maladies opiniâtres. *Chacun donc*, conclut-il,

devra bien se garder de contrevenir en quoi que ce soit à la présente ordonnance, parce qu'au lieu d'éprouver la clémence de Son Excellence, il en ressentira toute la rigueur et la colère... étant résolue et déterminée à ce que cette ordonnance soit un dernier et péremptoire avertissement.

Cependant telle ne parut pas être l'opinion de l'illustrissime et excellentissime seigneur Don Piétro Enriquez de Acévedo, comte de Fuentes, capitaine et gouverneur de l'état de Milan; et ce fut par de bonnes raisons. *Pleinement informé de la situation misérable dans laquelle se trouvent la ville et l'état, à cause du grand nombre de braves qui y abondent..., et résolu d'extirper totalement une engeance si pernicieuse*, il fait publier, le 5 décembre 1600, un nouvel avertissement renfermant de vigoureuses mesures, *avec le ferme dessein qu'elles soient exécutées à la dernière rigueur et sans nul espoir de pardon.*

Il faut croire toutefois qu'il n'apporta point dans l'exécution de ces mesures cette bonne

volonté qu'il savait si bien mettre à ourdir des intrigues et à susciter des adversaires à son grand ennemi Henri IV; car à ce sujet l'histoire nous atteste comme il réussit à armer contre ce prince le duc de Savoie à qui il fit perdre plus d'une ville, et comme il parvint à faire conspirer le duc de Biron à qui il fit perdre la tête; mais pour ce qui regarde cette engeance si pernicieuse des braves, c'est une chose certaine qu'elle continuait à exister le 22 septembre de l'année 1612. A cette époque, l'illustrissime et excellentissime seigneur Don Giovanni de Mendoza, marquis de la Hynojosa, gentilhomme, etc., gouverneur, etc., pensa sérieusement à l'extirper. A cet effet, il envoya à Pandolfo et à Marco Tullio Malatesti, imprimeurs royaux, l'ordonnance habituelle, corrigée et augmentée, afin qu'ils l'imprimassent pour l'extermination des braves. Mais ceux-ci vécurent encore pour éprouver, le 24 décembre de l'année 1618, les mêmes rigueurs et de plus sévères de la part de l'illustrissime et excellentissime seigneur Don Gomez Suarez de Figueroa, duc de Feria,

gouverneur, etc. Il faut croire qu'ils n'avaient pas tous succombé dans cette circonstance, puisque l'illustrissime et excellentissime seigneur Gonzalo Fernandez de Cordova, sous l'administration duquel eut lieu la promenade de Don Abondio, s'était trouvé dans l'obligation de recourir à l'ordonnance accoutumée contre les braves, et de la faire publier le 5 octobre 1627, c'est-à-dire un an, un mois et deux jours avant ce mémorable événement.

Ce ne fut pas la dernière publication de ce genre; mais nous ne croyons pas devoir faire mention de celles qui eurent lieu postérieurement, parce qu'elles sortent de la période qu'embrasse notre histoire. Nous en citerons seulement une du 13 février 1632, dans laquelle l'illustrissime et excellentissime seigneur *le duc de Feria*, gouverneur du Milanais pour la seconde fois, nous instruit *que les plus grands crimes sont commis par les individus connus sous le nom de braves ;* et cela suffit pour établir d'une manière incontestable qu'au temps dont nous parlons il existait des gens de cette espèce.

Que les deux hommes dont nous avons parlé fussent là pour y attendre quelqu'un, la chose était trop évidente ; mais ce qui contraria le plus Don Abondio, ce fut d'acquérir la certitude, par certains mouvements, que c'était lui qu'on attendait. En effet, comme il venait de tourner l'encoignure, ils s'étaient regardés fixement, et s'étaient fait un signe de tête qui indiquait clairement qu'ils s'étaient dit : C'est lui. Le brave qui était à cheval sur le mur d'appui, ayant ramené sa jambe sur le chemin, se leva, tandis que l'autre s'éloigna de ce mur où il était accoté, et tous deux se dirigèrent vers le curé. Celui-ci, tenant toujours son bréviaire devant lui comme s'il eût continué de lire, glissait furtivement son regard par-dessus pour épier leurs mouvements, et, les voyant venir directement à sa rencontre, mille pensées l'assaillirent à la fois. Il se demanda d'abord à lui-même avec vivacité si, entre les braves et lui, il n'y avait pas un chemin pour fuir à droite ou à gauche ; mais il se souvint aussitôt que non ; puis, faisant un rapide

examen pour rechercher s'il n'avait pas offensé quelque personnage puissant et vindicatif, son trouble même fut un instant calmé par le témoignage consolant de sa conscience. Cependant les braves s'approchaient de lui en le regardant fixement : alors le curé mit l'index et le doigt du milieu de sa main gauche dans le col de son rabat, comme pour le rajuster, et, passant ces deux doigts autour de son cou, il tournait la tête en arrière en tordant sa bouche, et regardait du coin de l'œil si quelqu'un ne survenait pas ; mais il ne vit personne. Il lança par-dessus le petit mur un regard rapide dans les champs, personne ; un coup d'œil plus timide sur le chemin qu'il tenait, personne non plus, excepté les braves. Que faire? rebrousser chemin? il n'était plus temps ; courir à toutes jambes? c'était dire suivez-moi, ou pis encore. Ne pouvant éviter le danger, il courut au devant ; car ces moments d'incertitude étaient si pénibles pour lui, qu'il n'avait plus d'autre envie que de les abréger. Il doubla donc le pas, récita un verset assez haut, composa

son visage afin de paraître autant que possible gai et tranquille, fit un effort pour préparer un sourire, et quand il se vit près de ces deux honnêtes gens, il s'arrêta en se disant à lui-même : Nous y voilà. « Monsieur le curé! » dit l'un d'eux en le regardant en face.

« Qu'y a-t-il pour votre service? » répondit à l'instant Don Abondio, en levant les yeux de dessus son livre qu'il tenait ouvert à deux mains.

« Vous avez l'intention, » poursuivit l'autre, prenant l'air menaçant et irrité de quelqu'un qui veut empêcher un inférieur de faire une mauvaise action, « vous avez l'intention de marier demain Renzo Tramaglino et Lucie Mondella? »

« C'est-à-dire... répondit Don Abondio d'une voix tremblante, c'est-à-dire... ces messieurs sont gens du monde, et savent très-bien comment ces sortes d'affaires se traitent. Le pauvre curé n'y est pour rien : ils font leurs arrangements entre eux ; et puis... ils viennent à nous comme on irait chez un

banquier toucher ses fonds, et nous... nous sommes les serviteurs du public. »

« Eh bien! dit le brave à voix basse, mais d'un ton solennel de commandement, ce mariage ne doit se faire ni demain, ni jamais. »

« Mais, messieurs, » répliqua Don Abondio avec cet accent doux et caressant d'un homme qui veut en persuader un autre qui n'est pas disposé à écouter, « messieurs, daignez vous mettre à ma place. Si la chose dépendait de moi;... vous le sentez, elle m'est tout à fait indifférente... »

« Ah çà, interrompit le brave, si la chose devait se décider par des paroles, nous pourrions bien avoir le dessous; mais nous ne savons et ne voulons rien savoir de plus : vous êtes averti;... prenez-y garde. »

« Mais ces messieurs sont trop justes, trop raisonnables... »

« Mais, interrompit cette fois l'autre brave qui n'avait point encore parlé, le mariage ne se fera pas, ou..., » et là il fit un horrible serment, « ou celui qui le fera ne s'en repen-

tira pas, car on ne lui laissera pas le temps de se repentir... »

« La, la, reprit le premier orateur, monsieur le curé sait comme on doit vivre dans le monde, et nous sommes de braves gens qui n'avons pas l'intention de lui nuire, s'il consent à être raisonnable. Oui, monsieur le curé, nous pouvons vous assurer que l'illustrissime seigneur Don Rodrigo, notre maitre, a pour vous une estime particulière.»

Ce nom produisit dans l'esprit de Don Abondio l'effet d'un éclair qui, au milieu d'un orage nocturne, répand sur les objets une lumière rapide et confuse, et vient augmenter la terreur. Il fit, comme malgré lui, une grande salutation, et dit : « Si ces messieurs pouvaient me donner conseil sur... »

« Oh! vous donner conseil à vous qui savez le latin, » interrompit encore l'autre brave avec un sourire qui avait quelque chose de moqueur et d'atroce; « c'est votre affaire; mais surtout ne laissez pas échapper un mot de l'avis que nous vous donnons pour votre bien; autrement... cela reviendrait au même

que de faire le mariage. Allons, monsieur le curé, que voulez-vous que nous disions de votre part à l'illustrissime seigneur Don Rodrigo? »

« Mon respect... »

« Il faut s'expliquer, monsieur le curé. »

« ... Disposé... toujours disposé à l'obéissance. »

Et en proférant ces paroles, il ne savait pas bien lui-même s'il s'engageait par une promesse, ou s'il faisait un compliment banal. Les braves les prirent et montrèrent qu'ils les avaient prises dans le sens le plus sérieux.

« Très-bien: bonne nuit, monsieur le curé, » dit l'un d'eux au moment de partir avec son compagnon. Don Abondio, qui, quelques instants auparavant, aurait donné un de ses yeux pour pouvoir s'en aller, eût voulu maintenant prolonger l'entretien et les négociations. « Messieurs..., » commença-t-il à leur dire en fermant le livre à deux mains ; mais, sans lui répondre, ils prirent le chemin par où il était venu, et s'éloignèrent en chantant une affreuse chanson que je craindrais de rap-

porter. Le pauvre Don Abondio demeura un moment la bouche ouverte, et comme sous l'influence d'un charme; puis il prit lui-même celui des deux sentiers qui conduisait au presbytère, mettant avec peine l'une devant l'autre ses jambes qui lui semblaient paralysées, et dans une situation d'esprit que le lecteur comprendra mieux quand il aura une plus ample connaissance du caractère de ce personnage et des circonstances au milieu desquelles il était obligé de vivre.

Don Abondio (et le lecteur s'en est sans doute déjà aperçu) n'était pas né avec un cœur de lion. Mais dès ses premières années, il avait dû se convaincre que la situation la plus malheureuse à cette époque était celle d'un animal privé de bec et d'ongles, et qui pourtant ne se sentait pas l'envie d'être dévoré. La force légale ne protégeait d'aucune manière l'homme paisible, inoffensif, et qui n'avait pas d'autres moyens de faire peur à autrui: non pas que l'on manquât de lois et de mesures répressives contre les violences privées. Les lois abondaient au contraire;

les délits étaient comptés et particularisés avec une minutieuse prolixité ; les peines étaient follement exorbitantes. et si elles ne suffisaient pas, elles pouvaient être augmentées presque dans tous les cas, selon le caprice du législateur et de cent individus chargés de les infliger ; les procédures avaient constamment pour but de délivrer le juge de tous les obstacles qui auraient pu l'empêcher de prononcer une condamnation. Les extraits que nous avons cités des ordonnances rendues contre les braves en sont un faible mais fidèle exemple. Avec tout cela, et même en grande partie à cause de cela, ces ordonnances, publiées de nouveau et renforcées sous chaque gouverneur, ne servaient à autre chose qu'à attester hautement l'impuissance de leurs auteurs ; ou si elles produisaient quelque effet immédiat, c'était principalement d'ajouter beaucoup de vexations à celles que les gens paisibles et faibles éprouvaient de la part des perturbateurs, et d'augmenter la violence et l'astuce de ceux-ci. L'impunité était organisée et avait

des racines que les ordonnances n'atteignaient pas, ou qu'elles ne pouvaient arracher. Tels étaient les asiles et les priviléges dont jouissaient quelques classes, et qui étaient en partie reconnus par la force légale, en partie tolérés avec un silence haineux, ou désavoués par de vaines protestations, mais soutenus de fait et conservés par ces classes et presque par chaque individu, avec l'activité de l'intérêt et la jalousie du point d'honneur. Or, cette impunité menacée et insultée, mais non détruite par les ordonnances, devait naturellement, à chaque menace et à chaque insulte, faire de nouveaux efforts et de nouvelles tentatives pour sa conservation. C'est ce qui arrivait en effet; et à l'apparition des ordonnances destinées à comprimer les oppresseurs, ceux-ci cherchaient dans leur force réelle des moyens nouveaux et plus avantageux pour continuer de faire ce que les ordonnances venaient prohiber. Elles pouvaient facilement embarrasser et molester à chaque pas l'homme débonnaire qui se trouvait sans force personnelle et sans pro-

tection, car, afin d'avoir tout le monde sous la main pour prévenir ou pour punir les délits, elles assujettissaient chaque mouvement de l'homme privé à la volonté arbitraire de mille magistrats et agents de l'autorité. Mais, lorsque ces privilégiés voulaient commettre quelque crime, l'un prenait ses mesures d'avance pour se retirer à temps, soit dans un couvent, soit dans un palais, où les sbires n'auraient jamais osé mettre le pied : l'autre, sans autres précautions, portait une livrée qui entraînait à le défendre la vanité et l'intérêt d'une famille puissante, et souvent de toute une classe; il était libre dans ses opérations, et pouvait se moquer de tout le fracas des ordonnances. Parmi ceux-là même à qui était confié le soin de les faire exécuter, les uns appartenaient par leur naissance à la classe privilégiée; d'autres en dépendaient à titre de patronage; et tous, par éducation, par intérêt, par habitude, par imitation, en avaient adopté les maximes, et se seraient bien gardés d'y porter atteinte pour l'amour d'un morceau de papier affiché aux carrefours

des chemins. D'ailleurs les hommes chargés de l'exécution immédiate des lois, quand même ils eussent été entreprenants comme des héros, obéissants comme des moines, et dévoués comme des martyrs, n'auraient peut-être pas pu en venir à bout, inférieurs comme ils l'étaient en nombre à ceux contre lesquels ils se seraient mis en opposition, et avec la fréquente probabilité d'être abandonnés ou même sacrifiés par ceux qui, en abstraction, et pour ainsi dire en théorie, leur donnaient les ordres d'agir. Mais, en outre, ces hommes étaient généralement les plus abjects et les plus corrompus de leur temps; leurs fonctions paraissaient viles à ceux mêmes qui pouvaient les craindre, et leur titre était une injure. Il était donc bien naturel que ces agents, au lieu de risquer, ou même de compromettre leur existence dans une entreprise inexécutable, vendissent leur inaction, ou même leur connivence, aux hommes puissants, et se réservassent d'exercer leur odieuse autorité et la force qu'ils possédaient, dans ces occasions où il n'y avait

pas de danger à opprimer, c'est-à-dire à vexer les hommes paisibles et sans défense.

L'homme qui veut offenser, ou qui craint à chaque instant d'être offensé lui-même, cherche naturellement des alliés et des compagnons. Il en résulte qu'à cette époque les individus portaient au plus haut point la tendance à se tenir réunis en classes, à en former de nouvelles, et à procurer la plus grande puissance à celle dont ils dépendaient. Le clergé veillait à défendre et à étendre ses immunités, la noblesse ses priviléges, le militaire ses exemptions. Les marchands, les artisans, étaient organisés en maîtrises et en confréries; les jurisconsultes formaient une association, les médecins eux-mêmes une corporation. Chacune de ces petites oligarchies avait sa force spéciale et particulière; dans chacune, l'individu trouvait l'avantage d'employer pour ses intérêts personnels, à proportion de son autorité et de son adresse, les forces réunies de plusieurs. Les plus honnêtes gens se prévalaient de cet avantage pour leur défense; les fourbes et les méchants

en profitaient pour mettre à fin de coupables entreprises auxquelles leurs moyens personnels n'auraient point suffi, et pour s'en assurer l'impunité. Les forces de ces diverses ligues étaient cependant très-inégales ; et dans les campagnes principalement, le noble riche et violent, avec une petite troupe de braves, et entouré de villageois habitués par une tradition commune, et intéressés ou forcés à se regarder pour ainsi dire comme sujets et soldats du seigneur, exerçait un pouvoir auquel une autre fraction de ligue aurait pu difficilement résister.

Don Abondio, qui n'était ni noble, ni riche, ni courageux, s'était donc, presque au sortir de l'enfance, trouvé dans cette société, comme un vase de terre cuite qui serait contraint de voyager en compagnie de beaucoup de vases de fer. Aussi avait-il obéi de très-bonne grâce à ses parents, lorsqu'ils avaient voulu le mettre dans les ordres. Pour dire la vérité, il n'avait pas beaucoup réfléchi aux obligations et aux nobles fins du ministère auquel il se consacrait : s'assurer de quoi

vivre avec quelque aisance, et se placer dans une classe forte et respectée, lui avaient paru deux raisons plus que suffisantes pour déterminer son choix. Mais une classe quelconque ne favorise un individu, ne le protége que jusqu'à un certain point : aucune ne le dispense de se faire un système particulier de conduite. Don Abondio, continuellement absorbé dans les pensées de sa sécurité personnelle, était loin de rechercher ces avantages qui ne s'obtiennent qu'en agissant beaucoup et en risquant quelque chose. Son système consistait principalement à éviter toutes les contestations, et à céder toutes les fois qu'il ne pouvait pas y rester étranger. Il gardait une neutralité désarmée dans toutes les guerres que faisaient éclater autour de lui les débats alors très-fréquents entre le clergé et la puissance séculière, les querelles non moins fréquentes des fonctionnaires et des nobles, des nobles et des magistrats, des braves et des soldats, et jusqu'aux rixes élevées entre des paysans, nées d'une parole et décidées à coups de poing ou de

couteau. S'il était absolument forcé de prendre parti entre deux adversaires, il se mettait avec le plus fort, mais toujours à l'arrière-garde, et prenant soin de faire sentir à l'autre qu'il n'était pas volontairement son ennemi, il semblait lui dire : Mais pourquoi aussi n'avez-vous pas su vous-même être le plus fort? je me serais mis de votre côté. S'éloignant des personnages puissants, dissimulant leurs injures passagères et capricieuses, répondant par des égards à ceux qui venaient le trouver dans une intention plus grave et plus réfléchie, contraignant, à force de salutations et d'attentions aimables, les plus durs et les plus dédaigneux à lui accorder un sourire quand il les rencontrait sur son passage, le pauvre homme était parvenu à sa soixantième année sans éprouver de fortes bourrasques.

Ce n'est pas qu'il n'eût aussi un peu de fiel dans le cœur; et cette continuelle habitude de souffrir, cette nécessité de donner si souvent raison à autrui, tant de morceaux amers avalés en silence, l'avaient exaspéré à un tel point, que, s'il n'avait pu se soulager de

temps en temps, sa sûreté en aurait inévitablement souffert. Mais enfin, comme il se trouvait dans le monde, et même autour de lui, des personnes qu'il regardait comme incapables de méchanceté, il pouvait ainsi quelquefois donner cours à sa mauvaise humeur longtemps renfermée, et se passer la fantaisie d'être un peu fantasque et de crier sans raison. C'était d'ailleurs un censeur rigide des hommes qui ne se conduisaient pas d'après ses principes, quand la censure toutefois pouvait s'exercer sans entraîner la crainte d'un péril même éloigné. Le battu était pour le moins un imprudent; l'assassiné avait toujours été un homme brusque et violent. Quant à celui qui, résolu à soutenir ses droits contre un homme puissant, revenait les os brisés, Don Abondio savait toujours lui trouver quelque tort; chose peu difficile, parce que la raison et le tort ne se partagent jamais avec une telle justesse, que chaque partie puisse avoir entièrement l'un ou l'autre. Il déclamait surtout contre ceux de ses confrères qui, à leurs risques et périls, prenaient

le parti d'un faible opprimé contre un oppresseur puissant; ce qu'il appelait se mêler volontairement de brigues et vouloir faire l'impossible. Il disait encore avec sévérité que c'était s'immiscer dans les choses profanes, au détriment de la dignité du saint ministère, et il tonnait contre ces ecclésiastiques, mais toujours dans le tête-à-tête, ou en petit comité, et avec d'autant plus de véhémence, que ceux-ci étaient plus éloignés de conserver du ressentiment pour les offenses qui leur étaient personnelles. Il avait en outre cette sentence de prédilection, avec laquelle il scellait tous ses discours sur cette matière : qu'il n'arrive jamais d'accidents à un galant homme qui a la sagesse de se tenir à sa place.

Mes vingt-cinq lecteurs peuvent imaginer maintenant quelle impression dut faire sur l'âme du pauvre homme la rencontre dont je leur ai fait le récit. L'effroi que lui avaient causé ces vilaines figures et leurs terribles paroles, la menace d'un seigneur connu pour ne jamais menacer en vain, un système de vie paisible qui lui avait coûté tant d'an-

nées d'études et de patience, déconcerté en un instant; tout cela formait un pas difficile et scabreux à traverser, et dont il ne voyait pas l'issue, et mille pensées s'agitaient tumultueusement dans la tête de Don Abondio. — Si l'on pouvait renvoyer tranquillement Renzo avec un bon refus, à la bonne heure; mais il voudra des raisons; et, bon Dieu! que pourrai-je lui répondre? C'est qu'il a la tête chaude encore celui-là: c'est un agneau, quand on ne lui dit rien; mais si quelqu'un vient à le contrarier.... oh! alors.... et puis il est attaché à cette Lucie, qu'il aime comme.... Étourdis, qui, ne sachant que faire, s'avisent d'être amoureux et de vouloir se marier, sans penser à autre chose, et sans s'inquiéter des embarras dans lesquels ils jettent un honnête homme. Ah! que je suis malheureux! voyez un peu si ces deux vilaines figures avaient besoin de se planter sur mon chemin pour s'attaquer à moi! est-ce que cela me regarde? est-ce que je veux me marier, moi? pourquoi ne sont-ils pas allés plutôt parler....? c'est une singulière fatalité que

les bonnes idées ne me viennent jamais à l'esprit quand j'aurais besoin d'en faire usage: si j'avais pensé à leur suggérer celle de faire eux-mêmes leur ambassade.... Mais en ce moment il s'aperçut qu'en se repentant de n'avoir pas conseillé une mauvaise action et de n'y avoir pas coopéré, il faisait une chose trop blâmable; et il tourna toute l'amertume de ses pensées contre celui qui venait ainsi lui ôter sa tranquillité. Il ne connaissait Don Rodrigo que de vue et de réputation; il n'avait jamais eu de relation avec lui que pour lui faire une profonde salutation le peu de fois qu'il l'avait rencontré sur son chemin. Il lui était arrivé, dans plus d'une occasion, de défendre la réputation de ce gentilhomme contre ceux qui, à voix basse, en soupirant et levant les yeux au ciel, maudissaient quelqu'une de ses entreprises; il avait dit cent fois que c'était un seigneur respectable. Mais, dans ce moment, il lui donna au fond de son cœur toutes les épithètes qu'il n'avait jamais entendu lui appliquer par d'autres sans les interrompre

avec vivacité par un : fi donc! Arrivé, au milieu du tumulte de ces pensées, à la porte de sa maison, qui était à l'entrée du village, il mit avec vivacité dans la serrure la clef qu'il tenait déjà dans sa main, ouvrit, entra, referma soigneusement la porte, et, pressé de retrouver une personne qui lui fût dévouée, il se mit aussitôt à crier : «Perpétue! Perpétue!» en s'approchant de la salle où elle devait être occupée à faire les préparatifs du souper. Perpétue était, comme chacun peut s'en apercevoir, la servante de Don Abondio, servante affectionnée et fidèle qui savait obéir et commander suivant l'occasion, supporter, quand il le fallait, les réprimandes et les caprices de son maître, et lui faire quelquefois endurer les siens, qui devenaient de jour en jour plus fréquents, depuis surtout qu'elle avait passé l'âge canonique de quarante ans, restant fille, pour avoir refusé tous les partis qui s'étaient présentés, comme elle le disait, ou pour n'avoir jamais trouvé quelqu'un qui voulût l'épouser, comme le disaient ses amies.

« Me voici,» répondit Perpétue, en mettant sur la table, à la place accoutumée, le flacon du vin favori de Don Abondio; et elle venait lentement : mais elle n'avait pas encore touché le seuil de la salle, qu'il y entra d'un pas si incertain, avec un regard si sombre, un visage si décomposé, qu'il n'eût pas fallu les yeux exercés de Perpétue pour s'apercevoir, au premier abord, qu'il lui était arrivé quelque chose de bien extraordinaire.

« Miséricorde! qu'avez-vous donc, mon cher maître? »

« Rien, rien, » répondit Don Abondio en se laissant tomber, hors d'haleine, dans son grand fauteuil.

« Comment, rien? Et c'est à moi que vous voulez le persuader... dans l'état où vous voilà? Il faut qu'il vous soit arrivé quelque grand accident. »

« Oh! pour l'amour de Dieu! quand je vous dis que ce n'est rien, ou ce n'est rien, ou c'est quelque chose que je ne puis vous dire. »

« Que vous ne pouvez me dire, à moi?

Qui prendra donc soin de votre santé? qui vous donnera un conseil...? »

« Hélas! taisez-vous, et ne préparez pas autre chose : donnez-moi un verre de mon vin. »

« Et vous voudrez me soutenir que vous n'avez rien, » dit Perpétue en remplissant le verre, et le tenant dans sa main, comme si elle n'eût voulu le donner qu'en échange de la confidence qu'on lui faisait tant attendre.

« Donnez, donnez, » dit Don Abondio, en prenant le verre d'une main mal affermie et le vidant avec précipitation, comme si c'eût été une potion amère.

« Vous voulez donc que je sois obligée de m'informer çà et là de ce qui est arrivé à mon maître? » dit Perpétue, debout devant lui, avec les mains renversées sur ses hanches, les coudes en avant, et le regardant fixement, comme si elle eût voulu lui arracher son secret des yeux.

« Pour l'amour du ciel! n'allez pas faire de commérages, n'allez pas tenir des propos; il y va... il y va de la vie! »

« De la vie! »

« De la vie. »

« Vous savez bien que chaque fois que vous m'avez dit quelque chose en confidence, je n'en ai jamais... »

« Oui; comme ce jour que... »

Perpétue s'aperçut qu'elle avait pris une mauvaise route; et changeant de ton tout à coup: « Mon cher maître, dit-elle d'une voix émue et propre à émouvoir, je vous ai toujours été très-affectionnée; et si dans ce moment je cherche à savoir le sujet de votre trouble, c'est par intérêt, parce que je voudrais pouvoir vous aider, vous donner un bon conseil, vous soulager l'esprit... »

Le fait est que Don Abondio avait autant d'envie de se décharger de son douloureux secret que Perpétue en avait de le connaître; d'où il arriva qu'après avoir repoussé toujours avec plus de faiblesse les nouvelles et plus pressantes attaques de sa servante, après lui avoir plus d'une fois fait jurer qu'elle n'en soufflerait pas un mot, enfin après beaucoup de réticences, beaucoup

d'hélas, il lui raconta sa déplorable aventure. Quand il en vint au nom terrible de Don Rodrigo, ce ne fut qu'après que Perpétue eut proféré un nouveau et plus solennel serment, que Don Abondio prononça ce nom; puis il se renversa sur le dos de son fauteuil en poussant un grand soupir, levant les mains en signe de commandement et de supplication, et en s'écriant: « Pour l'amour du Ciel! »

« Miséricorde! s'écria Perpétue; oh! quel scélérat! oh! quel tyran! oh! quel homme privé de la crainte de Dieu! »

« Voulez-vous bien vous taire! vous voulez donc me ruiner tout à fait? »

« Oh! nous sommes seuls ici et personne ne peut nous écouter; mais comment allez-vous faire, mon pauvre maître? »

« La! voyez, dit Don Abondio d'une voix impatiente, voyez les beaux avis qu'elle sait me donner! Elle me demande comment je ferai; comment je ferai! comme si elle était dans l'embarras, et que ce fût à moi de l'en tirer! »

« J'en aurais bien un bon conseil à vous donner, mais après... »

« Mais après, voyons. »

« Puisque tout le monde dit que notre archevêque est un saint, un homme de cœur que l'on n'effraie pas aisément, et que, quand il peut s'opposer à un de ces scélérats pour soutenir un curé, il en est enchanté, mon avis serait de lui écrire une belle lettre pour l'informer comment et de quelle façon... »

« Voulez-vous bien vous taire! voulez-vous bien vous taire! Sont-ce là des conseils à donner à un pauvre homme? Quand on m'aura tiré un coup d'escopette dans les reins... Dieu puissant!... l'archevêque me l'ôtera-t-il? »

« Eh! les coups d'escopette ne se donnent pas comme des dragées; quel malheur si ces chiens-là devaient mordre toutes les fois qu'ils aboient! pour moi, j'ai toujours vu que l'on respectait ceux qui savaient montrer les dents et soutenir leurs droits; et c'est justement parce que vous ne voulez jamais dire

vos raisons, que nous sommes réduits à ce point que tous viennent sans façon nous... »

« Voulez-vous bien vous taire ! »

« Je me tais à l'instant ; mais il n'en est pas moins vrai que quand le monde s'aperçoit qu'un homme, toujours et dans toutes les occasions, est prêt à mettre les... »

« Voulez-vous bien vous taire ! Est-ce donc le moment de tenir de pareils propos ? »

« Il suffit, vous y penserez cette nuit ; mais en attendant, ne commencez pas par vous tourmenter vous-même, par ruiner votre santé ; mangez du moins un morceau. »

« J'y penserai, répondit en balbutiant Don Abondio ; assurément j'y penserai, et j'ai bien sujet d'y penser. » Et il continua en se levant : « Je ne veux rien prendre, absolument rien ; j'ai bien autre chose en tête : je sens bien qu'il est nécessaire que j'y réfléchisse. Mais il fallait que cela tombât justement sur moi ! »

« Allons, buvez encore une goutte de vin, dit Perpétue en lui versant à boire ; vous

savez que cela vous remet toujours l'estomac. »

« Oh ! c'est un autre spécifique qu'il me faut, un autre spécifique. »

A ces mots, il prit la lumière ; et en murmurant toujours : « Une petite bagatelle ! à un galant homme comme moi ! et demain, comment iront les choses ? » et avec d'autres lamentations semblables, il se rendit à sa chambre pour se coucher. Arrivé sur le seuil, il s'arrêta un moment, se tourna vers Perpétue, mit le doigt sur sa bouche, et lui dit d'un ton lent et solennel : « Pour l'amour du Ciel ! » puis il disparut.

CHAPITRE II.

On rapporte que le prince de Condé dormit profondément la nuit qui précéda la journée de Rocroy : mais d'abord il était très-fatigué ; puis il avait fait toutes les dispositions et donné les ordres nécessaires pour ce qu'on devait exécuter le matin. Don Abondio, au contraire, ne savait rien encore, sinon que le lendemain serait un jour de bataille : aussi employa-t-il une grande partie de la nuit en consultations chagrinantes. Ne tenir compte ni de la défense qu'on lui avait faite ni des menaces qui l'avaient accompagnée, et célébrer le mariage, était un parti qu'il n'osait même pas mettre en délibération. Confier à Renzo ce qui lui était arrivé, et chercher avec lui quelque moyen... Dieu puissant ! « Ne laissez pas échapper un mot... autrement... » avait dit un des braves ; et en entendant résonner ces mots dans son esprit, loin de

songer à transgresser une telle défense, Don Abondio se repentait même d'en avoir fait confidence à Perpétue. Fuir? mais en quel endroit? Et puis, que d'embarras, que de comptes à rendre! A chaque projet auquel il se voyait forcé de renoncer, le pauvre homme se retournait dans son lit. Enfin le parti qui lui sembla le meilleur fut de gagner du temps en usant de défaites avec Renzo. Il se ressouvint à propos qu'il manquait peu de jours pour arriver à cette époque où les mariages sont défendus. Si je puis, se disait-il, franchir ce court intervalle, j'aurai ensuite deux mois devant moi, et en deux mois il peut se passer bien des choses. — Il examina donc quels prétextes il pourrait alléguer, et, bien qu'ils lui parussent un peu légers, il se rassurait cependant en songeant que son autorité les rendrait de quelque poids, et que sa longue expérience lui donnerait de grands avantages sur un jeune homme ignorant. — Nous verrons, disait-il en lui-même : il pense à son amour, et moi je pense à ma sûreté, sans compter que je suis le plus inté-

ressé et le plus habile : mon cher enfant, si un malin démon te tourmente, je n'y sais que faire, mais je ne veux pas m'attirer de mauvaises affaires pour toi. — S'étant un peu tranquillisé l'esprit par cette détermination, il parvint enfin à fermer l'œil; mais quel sommeil et quels songes! les braves, Don Rodrigo, Renzo, des sentiers escarpés, des rochers, une attaque, des cris et des coups d'escopette!

Le premier moment du réveil, à l'approche ou à la suite d'un malheur, est toujours mêlé de beaucoup d'amertume : l'esprit, à peine éveillé, revient aux idées de la vie paisible qui s'est écoulée; mais la pensée du nouvel état de choses les efface bientôt désagréablement, et le déplaisir en devient plus vif encore par cette comparaison instantanée. Ce moment douloureusement écoulé, Don Abondio récapitula ses projets de la nuit, s'y affermit, les ordonna mieux, se leva, et se jeta dans son grand fauteuil, où il attendit Renzo avec une inquiétude mêlée d'impatience.

Lorenzo, ou, comme chacun l'appelait, Renzo, ne se fit pas attendre longtemps. A peine crut-il pouvoir se présenter chez le curé sans indiscrétion, qu'il y accourut avec ce joyeux empressement d'un homme de vingt ans qui doit dans le jour épouser celle qu'il aime. Privé de ses parents depuis son adolescence, il exerçait le métier de fileur de soie, qui était, pour ainsi dire, héréditaire dans sa famille; métier autrefois très-lucratif, tombé en décadence à cette époque, mais non pas au point qu'un habile ouvrier ne pût encore gagner de quoi vivre honnêtement. Le travail allait décroissant de jour en jour; mais l'émigration continuelle des ouvriers attirés dans les états voisins par des promesses, des priviléges et de forts salaires, était cause qu'il ne manquait pas encore à ceux qui restaient dans le pays. Outre cela, Renzo possédait un petit bien, qu'il faisait cultiver, et qu'il cultivait lui-même dans les moments où il n'était point occupé à sa filature, en sorte que, dans sa position, on pouvait dire qu'il avait de l'aisance; et, quoique cette année fût

plus mauvaise encore que les précédentes, et que déjà on commençât à éprouver une véritable disette, cependant, comme depuis l'instant où il avait jeté les yeux sur Lucile il était devenu économe, il se trouvait suffisamment pourvu, et ne craignait pas de manquer de pain. Il se présenta devant Don Abondio en habit de fête, avec des plumes de diverses couleurs à son chapeau, son poignard à beau manche dans la poche de son haut de chausses, et ayant un air de bonheur et en même temps de bravoure commun alors aux hommes les plus paisibles. L'accueil mystérieux et embarrassé de Don Abondio contrastait d'une façon singulière avec les manières ouvertes et décidées du jeune fiancé.

Il a sans doute quelque affaire en tête, disait Renzo en lui-même ; puis il lui adressa la parole : « Je viens, monsieur le curé, pour savoir à quelle heure vous désirez que nous soyons rendus à l'église? »

« De quel jour voulez-vous parler? »

« Comment, de quel jour? Ne vous souvenez-vous pas que c'est aujourd'hui le jour fixé? »

« Aujourd'hui? » répliqua Don Abondio comme s'il en entendait parler pour la première fois; « aujourd'hui... aujourd'hui... prenez patience; mais aujourd'hui je ne puis pas. »

« Vous ne pouvez pas aujourd'hui! Et qu'est-il donc arrivé? »

« D'abord, je ne me sens pas bien, voyez-vous. »

« J'en suis peiné; mais ce que vous avez à faire demande si peu de temps et vous causera si peu de fatigue..... »

« Et puis, et puis.... »

« Et puis, quoi encore, monsieur le curé? »

« Et puis, il y a des embarras. »

« Des embarras? Quels embarras peut-il donc y avoir? »

« Il faudrait être à ma place pour savoir quelles sont les difficultés qui se rencontrent dans ces matières, et combien il y a de comptes à rendre. Je suis trop doux de cœur, je ne songe qu'à aplanir les obstacles, à faciliter la réussite des choses, à les faire selon le plaisir des autres; je néglige mes devoirs, et

puis je m'attire des reproches et quelquefois pis. »

« Mais, au nom du Ciel, ne me tenez pas ainsi en suspens, et dites-moi une bonne fois de quoi il s'agit. »

« Est-ce que vous savez, vous, combien il y a de formalités à remplir pour faire un mariage en règle? »

« Il faut bien que j'en sache quelque chose, dit Renzo, dont l'humeur commençait à s'aigrir, car vous m'en avez assez rompu la tête ces jours derniers. Mais maintenant n'a-t-on pas expédié toute chose? n'a-t-on pas fait tout ce qu'il fallait faire? »

« Tout, tout, vous en jugez fort à votre aise; et moi je suis un insensé qui manque à son devoir, pour ne pas affliger les gens. Mais maintenant.... il suffit, je sais ce que je dis. Nous autres, pauvres curés, nous sommes entre le marteau et l'enclume; vous êtes impatient, et je vous plains, pauvre jeune homme; d'un côté les supérieurs.... et puis, on ne peut pas tout dire. Et c'est toujours sur nous que tout cela retombe. »

« Mais encore une fois, expliquez-moi donc quelle est cette formalité qui reste à remplir, comme vous le dites, et je la remplirai tout de suite. »

« Savez-vous combien il y a d'empêchements dirimants? »

« Comment voulez-vous que je les connaisse, moi, vos empêchements? »

« *Error, conditio, votum, cognatio, crimen, cultûs disparitas, vis, ordo.... Si sis affinis...* »

« Vous plaisez-vous à vous moquer de moi? que voulez-vous que je fasse de votre *latinorum?* »

« Eh bien donc! si vous ne savez pas les choses, prenez patience, et rapportez-vous-en à ceux qui les savent. »

« Allons...! »

« Courage, mon cher Renzo, ne vous fâchez pas, je suis prêt à faire... tout ce qui dépendra de moi. Je voudrais, de tout mon cœur, vous voir satisfait; je vous veux du bien. Eh!.... quand je pense que vous étiez si heureux; que vous manquait-il? rien; et

pourtant le caprice vous est venu de vous marier.... »

« Que signifie ce discours, monsieur le curé? » interrompit Renzo, avec un visage où se peignaient tour à tour la surprise et la colère.

« C'est une manière de parler, quand je vous dis prenez patience... Je voudrais vous voir content. »

« En un mot...... »

« En un mot, mon cher enfant, il n'y a point de ma faute; ce n'est pas moi qui ai fait la loi; et, avant de cónclure un mariage, nous sommes dans l'obligation de faire beaucoup de recherches, pour nous assurer qu'il n'y a pas d'empêchements. »

« Eh quoi! ne me direz-vous pas enfin quel obstacle est survenu? »

« Ayez patience, ce ne sont pas des choses qu'on puisse déchiffrer en courant. Ce ne sera rien, je l'espère; mais, ni plus ni moins, nous devons faire ces recherches. Le texte est clair et positif: *Antequàm matrimonium denuntiet...* »

« Je vous ai déjà dit que je ne voulais plus entendre de latin. »

« Mais il faut pourtant bien que je vous explique.... »

« Mais n'avez-vous pas déjà fait toutes ces recherches? »

« Je ne les ai pas faites comme je l'aurais dû, » vous dis-je.

« Pourquoi ne les avez-vous pas faites à temps? pourquoi m'avez-vous dit que tout était fini? pourquoi attendre encore.... »

« Ah! voilà! vous me reprochez ma trop grande bonté. J'ai rendu les choses plus faciles pour vous faire plaisir; mais.... maintenant il m'est venu.... il suffit, je sais ce que c'est. »

« Et que voulez-vous que je fasse...? »

« Que vous preniez patience pendant quelques jours. Mon cher enfant, quelques jours ne sont pas l'éternité: ayez patience. »

« Pendant combien de temps? »

—Nous sommes à bon port, pensa Don Abondio; et avec un ton plus insinuant que jamais: « Courage, dit-il; dans une quin-

zaine de jours, je tâcherai de faire.... »

« Quinze jours ! oh ! voici du nouveau ! On a fait tout ce que vous avez voulu, vous avez fixé le jour, ce jour arrive ; et maintenant vous venez me dire d'attendre quinze jours. Quinze jours.... » répéta-t-il d'une voix plus haute et plus violente, en étendant le bras et frappant l'air de son poing ; et qui sait ce qu'il aurait ajouté, si Don Abondio ne l'eût interrompu, en lui prenant l'autre main avec une prudente et timide bienveillance : « Allons, allons, calmez-vous, pour l'amour du Ciel. Je verrai, je chercherai si dans une semaine.... »

« Et à Lucie, que lui dirai-je ? »

« Que c'est une méprise de ma part. »

« Et les discours du monde ? »

« Vous répondrez que c'est moi qui ai commis une erreur, pour avoir trop voulu me hâter par excès de bienveillance : rejetez toute la faute sur moi. Puis-je parler mieux ? Allons, du courage pour une semaine. »

« Et alors, il n'y aura plus d'autre empêchement ? »

« Quand je vous le dis.... »

« Allons, je patienterai pendant une semaine ; mais souvenez-vous bien que, passé ce temps, je ne me paierai plus de mauvaises raisons. Adieu, je vous salue. » En disant ces mots, il s'en alla, faisant à Don Abondio une salutation moins profonde que de coutume, et lui lançant un coup d'œil plus expressif que respectueux.

Une fois dans la rue, il s'achemina tristement vers la maison de sa fiancée, plein de courroux, repassant dans son esprit l'entretien qu'il venait d'avoir, et le trouvant toujours plus étrange. L'accueil froid et embarrassé de Don Abondio, son ton chagrin et impatient, ses yeux gris errant çà et là pendant qu'il parlait, comme s'ils eussent craint de montrer la contradiction de ses paroles, cette manière d'envisager comme nouveau un mariage si expressément concerté, et surtout cet air de cacher quelque chose d'important, en ne disant jamais rien de clair ; toutes ces circonstances réunies firent penser à Renzo qu'elles voilaient un mystère que Don Abondio

n'avait pas voulu lui révéler. Le jeune homme s'arrêta un moment, et fut sur le point de retourner chez le curé, pour le presser si vivement, qu'il serait obligé de s'expliquer sans détour; mais ayant levé les yeux, il aperçut Perpétue qui marchait devant lui et entrait dans un petit jardin à quelque distance de la maison. Il l'appela à l'instant où elle en ouvrait la porte, doubla le pas, l'atteignit, la retint sur le seuil, et, dans le dessein de découvrir quelque chose de plus positif, il entama la conversation avec elle.

« Bonjour, Perpétue : j'espérais bien qu'aujourd'hui nous nous serions un peu réjouis ensemble. »

« Mais ce que Dieu veut, mon pauvre Renzo... »

« Faites-moi un plaisir : monsieur le curé m'a embrouillé par certaines raisons que je n'ai pu bien comprendre ; expliquez-moi donc plus clairement pourquoi il ne peut pas ou ne veut pas nous marier aujourd'hui. »

« Oh! croyez-vous donc que je sache les secrets de mon maître? »

« Je l'avais bien dit que tout ceci cachait un mystère, » pensa Renzo; et, pour le découvrir, il ajouta : « Allons, Perpétue, nous sommes bons amis, dites-moi ce que vous savez, secourez un pauvre garçon. »

« C'est une chose bien malheureuse, mon cher Renzo, que d'être né dans la pauvreté. »

« Cela est vrai, » répondit celui-ci, s'affermissant de plus en plus dans ses soupçons, et cherchant à toucher la question plus directement, « cela est vrai; mais est-ce bien à un pasteur de maltraiter les malheureux? »

« Écoutez, Renzo, je ne puis vous rien dire, parce que... je ne sais rien; mais tout ce dont je puis vous assurer, c'est que mon maître ne voudrait faire tort ni à vous, ni à personne, et qu'il n'y a point de sa faute. »

« A qui donc est la faute? » demanda Renzo avec négligence, mais avec un cœur soupçonneux et une oreille attentive.

« Quand je vous dis que je ne sais rien... Je puis parler pour la défense de mon maître, parce que je souffre quand je vois qu'on

l'accuse de faire de la peine à quelqu'un. Le pauvre homme! s'il pèche, c'est par trop de bonté. Mais il y a dans ce monde des scélérats, des hommes puissants et injustes qui ont perdu toute crainte de Dieu... »

Des scélérats! des hommes injustes! pensait Renzo : par ces mots, on ne désigne pas les supérieurs. « Courage, lui dit-il alors, en cachant avec peine son agitation toujours croissante, faites-moi connaître qui c'est. »

« Ah! vous voudriez me faire parler; et moi je ne puis parler, parce que... je ne sais rien : quand je dis que je ne sais rien, c'est comme si j'avais juré de me taire. Vous pourriez me mettre à la torture sans qu'il sortît un seul mot de ma bouche. Adieu; nous perdons notre temps tous les deux. » Et en disant ces mots, elle entra vivement dans le jardin, dont elle referma la porte sur elle. Renzo lui rendit son salut, et se retira bien doucement pour qu'elle ne s'aperçût pas, au bruit de ses pas, du chemin qu'il prenait; mais quand il se vit assez loin pour n'être plus entendu de la bonne femme, il hâta le pas; en un

moment il fut à la porte de Don Abondio, entra, courut droit au petit salon où il l'avait laissé, le trouva, et s'avança vers lui d'un air hardi et les yeux enflammés.

« Eh! eh! qu'y a-t-il de nouveau? » dit Don Abondio.

« Quel est cet homme puissant, dit Renzo, avec le ton de quelqu'un décidé à obtenir une réponse précise, quel est cet homme puissant qui ne veut pas que j'épouse Lucie? »

« Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il donc? » balbutia le pauvre homme surpris, avec un visage qui changeait de couleur à chaque instant; et, en balbutiant toujours, il s'élança de son fauteuil pour gagner la porte. Mais Renzo, qui devait s'attendre à ce mouvement et se tenait sur ses gardes, y arriva avant lui, la ferma et en mit la clef dans sa poche.

« Ah! parlerez-vous maintenant, monsieur le curé? Tout le monde sait mes affaires, et, par Bacchus, je les veux connaître aussi. Comment appelez-vous cet homme? »

« Renzo! Renzo! par charité, prenez garde

à ce que vous faites ; pensez au salut de votre âme. »

« Je pense que je veux le savoir à l'instant même. » Et en prononçant ces mots, il avait, peut-être sans intention, posé la main sur le manche de son poignard qui sortait de sa poche.

« Miséricorde ! » s'écria Don Abondio d'une voix tremblante.

« Je veux le savoir. »

« Qui vous a dit.....? »

« Allons, plus de défaites. Il faut sur-le-champ que vous vous expliquiez d'une manière précise. »

« Vous voulez donc ma mort? »

« Je veux savoir ce que j'ai le droit de savoir. »

« Mais si je parle, je suis un homme mort. Vous ne voulez sans doute pas que je renonce à la vie? »

« Eh bien ! parlerez-vous?

Ces mots furent proférés avec une telle énergie, le visage de Renzo était devenu si menaçant, que Don Abondio ne put même plus supposer la possibilité de désobéir.

« Vous me promettez, vous me jurez, dit-il, de n'en parler à personne, de ne dire jamais... »

« Je vous promets que je ferai quelque mauvaise action si vous ne me dites pas à l'instant même le nom de cet homme. »

A cette nouvelle menace, Don Abondio, avec le regard et le visage d'un homme qui a dans la bouche les tenailles du dentiste, articula : « Don..... »

« Don, » répéta Renzo, comme pour aider le patient à articuler le reste; et il se tenait courbé, l'oreille penchée sur la bouche du curé, les bras étendus et les poings fermés.

« Don Rodrigo! » dit le curé avec précipitation, en affaiblissant ce peu de syllabes, dont il dévorait les consonnes, partie par suite du trouble qu'il éprouvait, partie parce que, voulant profiter du peu d'attention qui lui restait libre, pour amener une transaction entre les deux craintes, il paraissait vouloir faire disparaître le mot dans l'instant même où il était contraint de le prononcer.

« Ah ! scélérat, s'écria Renzo ; et comment a-t-il fait ? que vous a-t-il dit pour... ? »

« Comment ? comment ? » répondit d'une voix pleine d'indignation Don Abondio, qui, après un aussi grand sacrifice, croyait en quelque sorte mériter de la reconnaissance. « Comment ? Je voudrais bien que la chose vous fût arrivée à vous, comme elle m'est arrivée à moi qui n'y suis pour rien. Certainement il ne vous serait pas resté tant de fantaisies dans la tête. » Et alors il se mit à lui dépeindre avec les couleurs les plus noires la terrible rencontre qu'il avait faite ; et en discourant, il se soulageait toujours davantage d'une violente colère, qui jusque-là avait été cachée et contenue par la peur, et, s'apercevant en même temps que Renzo, suspendu entre la surprise et la confusion, restait immobile et les yeux baissés, il continua avec assurance : « Vous avez fait là une belle action ! Vous m'avez rendu un beau service ! User d'un pareil procédé envers un galant homme ! envers votre pasteur ! dans sa maison ! dans un saint lieu ! Vous avez

tenu une belle conduite! pour m'arracher de la bouche ma condamnation, la vôtre même! ce que je vous cachais par prudence, et pour votre bien! Et maintenant que vous le savez, je voudrais bien voir que vous me fissiez...! Pour l'amour du Ciel! Ce n'est point un badinage; il ne s'agit pas de savoir si c'est à tort ou à raison, on l'a exigé de force. Et quand ce matin je vous donnais un bon conseil... vous êtes tout d'un coup entré en fureur. J'avais du jugement pour moi et pour vous; mais qu'en est-il résulté? Ouvrez au moins, et donnez-moi ma clef. »

« Je puis avoir eu tort, » répondit Renzo d'une voix adoucie, mais où respirait son courroux contre l'ennemi qu'il avait découvert, « je puis avoir eu tort; mais mettez la main sur la conscience, et dites-moi si à ma place... »

En prononçant ces mots, il avait tiré la clef de sa poche, et se disposait à ouvrir. Don Abondio le suivit, et, tandis que Renzo mettait la clef dans la serrure, il se plaça près de lui, et, d'un air sérieux et chagrin,

lui mettant devant les yeux les trois premiers doigts de la main droite comme pour l'aider à son tour : « Jurez du moins, » lui dit-il.

« Je puis avoir eu tort, et je vous en demande pardon, » répondit Renzo, en ouvrant la porte et se disposant à sortir.

« Jurez ..., » recommença Don Abondio, en lui saisissant le bras d'une main tremblante.

« Je puis avoir eu tort, » répéta Renzo en se dégageant ; et il partit s'enfuyant à toutes jambes et tranchant ainsi la question qui, comme une question de littérature ou de philosophie, aurait pu durer des siècles, puisque chacun des adversaires ne faisait que reproduire son propre argument.

« Perpétue ! Perpétue ! » cria Don Abondio, après avoir inutilement rappelé le fugitif. Perpétue ne répondit pas : Don Abondio ne savait plus où il en était.

Il est arrivé plus d'une fois à des personnages d'une plus haute importance que Don Abondio de se trouver embarrassés dans

des affaires aussi difficiles, et, ne sachant quel parti prendre, de ne pas imaginer de meilleur expédient que de se mettre au lit avec la fièvre. Don Abondio n'eut pas la peine de recourir à cet expédient, qui se présenta de lui-même. La peur du jour précédent, la veille inquiète de la nuit, la nouvelle peur qu'il venait d'éprouver, l'inquiétude que lui causait l'avenir, produisirent leur effet. Chagriné et étourdi, il se jeta dans son grand fauteuil, commençant à sentir quelque frisson, regardant ses ongles en soupirant, et appelant de temps en temps d'une voix tremblante et impatiente : « Perpétue ! » Elle arriva enfin avec un gros chou sous le bras, et le visage riant comme s'il ne se fût rien passé. Nous épargnons au lecteur les lamentations, les doléances, les accusations, les défenses, les : « Vous seule pouvez avoir parlé, » et les : « Je n'ai rien dit à personne;... » en un mot tous les commérages de cet entretien. Il nous suffira de dire que Don Abondio ordonna à Perpétue de bien fermer la porte, de ne plus mettre les pieds

dehors, et, si quelqu'un venait à frapper, de répondre par la fenêtre que le curé s'était couché avec la fièvre. Il monta ensuite lentement l'escalier, disant de temps en temps : « Me voilà dans un bel embarras ! » et il se mit en effet au lit, où nous le laisserons.

Cependant Renzo marchait à pas précipités pour se rendre chez lui, sans savoir au juste ce qu'il devait faire, mais avec la détermination de faire quelque chose d'extraordinaire et de terrible. Les provocateurs, les méchants, tous ceux qui, de quelque manière que ce soit, font tort à autrui, sont coupables, non-seulement du mal qu'ils commettent, mais aussi de la corruption où ils conduisent les cœurs de leurs victimes. Renzo était un jeune homme pacifique et qui avait horreur du sang, un jeune homme paisible et ennemi de toute mauvaise action; mais en cet instant son cœur ne battait que pour l'homicide, son esprit n'était occupé qu'à imaginer une trahison. Il aurait voulu courir au palais de Don Rodrigo, le saisir à

la gorge et... Mais il se souvenait que ce palais ressemblait à une forteresse; qu'il était garni de braves au dedans et défendu au dehors; que les amis du maître et ses serviteurs bien connus y entraient seuls librement, sans être examinés des pieds à la tête; qu'un pauvre artisan inconnu ne pourrait y pénétrer sans un examen attentif, et que lui surtout..... y serait peut-être trop bien connu. L'envie lui venait alors de prendre son arquebuse, de se glisser derrière une haie, d'y attendre que Don Rodrigo vînt à passer seul; et s'abandonnant avec une complaisance féroce à cette supposition, il se figurait entendre le pas d'un homme, il levait doucement la tête, reconnaissait le scélérat, préparait son arquebuse, le mettait en joue, tirait, le voyait tomber et rendre le dernier soupir, lui donnait une malédiction, et se sauvait dans le pays voisin pour se mettre en sûreté. — Et Lucie? — A peine cette parole eut-elle été jetée à travers ces projets aveugles, que les pensées plus humaines aux-

quelles l'esprit de Renzo était habitué s'y présentèrent en foule. Il se rappela les dernières recommandations de ses parents; il se souvint de Dieu, de la Vierge et des saints : il pensa aux consolations que lui avait tant de fois fait éprouver le témoignage d'une bonne conscience, à l'horreur qu'il avait si souvent ressentie à la nouvelle d'un meurtre, et il se réveilla de ce songe de sang avec épouvante, avec remords, et en même temps avec une espèce de joie de n'avoir fait que l'imaginer. Mais le souvenir de Lucie, que de souvenirs il entraînait après lui! Tant d'espérances, tant de promesses, un avenir si doux, et qui semblait si assuré, et ce jour si impatiemment désiré! Comment et avec quelles expressions lui annoncer une pareille nouvelle? Et puis quel parti prendre? Comment l'épouser en dépit de la puissance de cet homme cruel? Et, au milieu de tout cela, il lui venait à chaque instant dans l'esprit, non pas un soupçon bien arrêté, mais une ombre d'inquiétude; cette persécution de Don Rodrigo ne pouvait avoir pour

cause qu'une violente passion pour Lucie? Et Lucie? Qu'elle eût donné à ce seigneur le moindre espoir, qu'elle lui eût accordé la plus légère attention, c'était une idée qui ne pouvait demeurer un moment dans l'esprit de Renzo. Mais en était-elle informée? Pouvait-il avoir conçu cette infâme passion sans qu'elle s'en fût aperçue? Aurait-il poussé les choses si loin avant d'avoir tenté de la séduire de quelque manière? Et Lucie ne lui en avait jamais dit un seul mot, à lui son fiancé!

Préoccupé par ces pensées, il passa devant sa maison qui était située au milieu du village, le traversa, et se dirigea vers celle de Lucie, qui se trouvait à l'extrémité opposée. Cette maison était précédée d'une petite cour qui la séparait de la rue au moyen d'un mur à hauteur d'appui. Renzo entra dans la cour, et il entendit un bruit confus de voix qui venait d'un étage supérieur. Il s'imagina que c'étaient les amies et les voisines qui étaient venues pour complimenter Lucie, et il ne voulut pas paraître devant elles ayant dans le cœur une nou-

velle si triste, qu'on pouvait la lire sur son visage. Une petite fille qui se trouvait dans la cour accourut au-devant de lui, en s'écriant : « Le futur ! le futur ! »

« Paix ! Bettina, paix ! lui dit Renzo, viens çà ; va trouver Lucie, prends-la à part, et dis-lui à l'oreille... mais que personne ne t'entende ni ne puisse se douter de quelque chose ; va... dis-lui que j'ai à lui parler, que je l'attends en bas, et qu'elle vienne sur-le-champ. » La petite fille monta l'escalier avec empressement, joyeuse et fière d'avoir une commission secrète à exécuter.

Dans ce moment, Lucie sortait toute parée des mains de sa mère. Les amies se disputaient la nouvelle épouse, et voulaient la contraindre à se laisser voir ; mais elle s'en défendait avec cette modestie un peu mutine des villageoises, en se faisant un éventail de sa main, inclinant la tête sur son sein, et fronçant ses longs et noirs sourcils, tandis que sa bouche s'ouvrait au sourire. Ses cheveux noirs, séparés sur son front, se réunissaient derrière la tête en tresses mul-

tipliées, traversées de longues aiguilles d'argent, qui formaient un cercle semblable aux rayons d'une auréole, comme les portent encore aujourd'hui les paysannes du Milanais. Elle avait autour du cou un collier de grenats entremêlés de boutons d'or en filigrane : elle portait un corsage de brocart à fleurs, avec les manches ouvertes et attachées par de beaux rubans, une courte jupe de soie à très-petits plis, des bas rouges, et des souliers de soie brodés. Outre cette parure, qui était l'accompagnement obligé du jour des noces, Lucie avait sa parure de tous les jours, une beauté modeste, relevée dans cet instant et augmentée encore par les différentes sensations qui se peignaient sur sa figure ; une joie tempérée par cette douce inquiétude qui se montre de temps en temps sur le visage des jeunes mariées, et qui, sans diminuer la beauté, lui donne un caractère particulier. La petite Bettina se glissa dans le groupe de femmes, et s'étant approchée de Lucie, elle lui fit entendre adroitement qu'elle avait quelque chose à lui communiquer, et

lui dit son petit mot à l'oreille. « Je sors un moment, et je ne tarderai pas à revenir, » dit Lucie à ses compagnes ; et elle descendit précipitamment. En voyant le visage muet et l'air inquiet de Renzo : « Qu'y a-t-il donc? » lui dit-elle, non sans un triste pressentiment.

« Lucie, répondit Renzo, pour aujourd'hui tout est fini ; et Dieu sait quand nous pourrons être mariés. »

« Comment? » dit Lucie toute troublée. Renzo lui raconta brièvement l'histoire de cette matinée; elle l'écoutait avec anxiété ; et quand elle l'entendit prononcer le nom de Don Rodrigo : « Ah! » s'écria-t-elle, en tremblant, et le visage couvert de rougeur, « se peut-il qu'il ait poussé les choses à cet excès! »

« Vous le saviez donc... ? » dit Renzo.

« Que trop! » répondit Lucie; « mais est-il possible qu'il ait porté la méchanceté jusqu'à ce point! »

« Et que saviez-vous donc? »

« Ne me faites pas parler maintenant, ne me faites point pleurer. Je cours chercher ma

mère et congédier nos voisines : il faut que nous soyons seuls. »

Pendant qu'elle s'éloignait, Renzo murmurait : « Vous ne m'en aviez jamais rien dit. »

« Ah! Renzo, » répondit Lucie en se retournant, mais sans s'arrêter. Renzo comprit très-bien que son nom prononcé dans ce moment par Lucie avec cette expression voulait dire : Pouvez-vous penser que je n'aie pas gardé le silence pour des motifs honorables et purs ?

Cependant la bonne Agnès (c'est ainsi que se nommait la mère de Lucie), dont les soupçons avaient été éveillés par les mots que la petite avait dits à l'oreille de sa fille et par le départ précipité de celle-ci, était descendue pour savoir ce qu'il y avait de nouveau. Sa fille la laissa avec Renzo, retourna vers les femmes, et, composant son visage et sa voix du mieux qu'il lui fut possible, elle leur dit : « Monsieur le curé est malade, et aujourd'hui il n'y aura pas de mariage. » Ensuite elle les salua toutes et redescendit.

Les voisines s'en retournèrent et se répandirent dans le village pour raconter l'accident et vérifier si Don Abondio était réellement malade. La vérité du fait arrêta toutes les conjectures qui déjà commençaient à trotter dans leurs têtes, et à se montrer inexactes et mystérieuses dans leurs paroles.

❀

CHAPITRE III.

Lucie entra dans la salle au moment où Renzo racontait tristement ses peines à Agnès, qui l'écoutait tristement aussi. Tous deux se retournèrent en même temps vers celle qui en savait plus qu'eux, et de qui ils attendaient un éclaircissement qui ne pouvait être que chagrinant : tous deux laissaient entrevoir au milieu de leur douleur, et avec l'amour différent qu'ils portaient à Lucie, une peine diverse, parce qu'elle leur avait caché quelque chose, et quelque chose d'aussi important. Quoique Agnès éprouvât une sorte d'inquiétude à entendre parler sa fille, elle ne put cependant s'empêcher de lui adresser ce reproche : « Ne rien dire à ta mère d'une chose semblable ! »

« Maintenant je vais tout vous dire, » répondit Lucie, en s'essuyant les yeux avec son tablier,

« Parle, parle! — Parlez, parlez, » s'écrièrent en même temps la mère et le fiancé.

« Très-sainte Vierge! s'écria Lucie : qui aurait pu prévoir que les choses arriveraient à ce point! » Et d'une voix entrecoupée de sanglots elle leur raconta que, peu de jours auparavant, lorsqu'elle revenait de la filature, et se trouvait un peu en arrière de ses compagnes, Don Rodrigo était venu à passer devant elle en compagnie d'un autre seigneur; qu'il avait voulu lui tenir quelques propos, qui, disait-elle, n'étaient point honnêtes; mais que, sans lui répondre, elle avait doublé le pas et rejoint ses compagnes; et qu'elle avait entendu l'autre seigneur rire aux éclats, et Don Rodrigo lui dire : Je gage que je réussirai. Le jour suivant, ils s'étaient encore trouvés sur son chemin; mais Lucie marchait au milieu de ses compagnes et les yeux baissés. L'autre seigneur riait, et Don Rodrigo disait : Nous verrons, nous verrons. « Heureusement, continua Lucie, ce jour était le dernier de la filature. Je racontai sur-le-champ... »

« A qui as-tu raconté? » demanda Agnès, allant, non sans un peu de mécontentement, au-devant du nom de ce confident préféré.

« Au père Cristofore, en confession, maman, répondit Lucie, d'une voix douce et qui réclamait son pardon. Je lui ai tout raconté la dernière fois que nous sommes allées ensemble à l'église du couvent; et si vous y avez fait attention, pendant cette matinée, je mettais la main tantôt à une chose, tantôt à une autre, afin d'attendre qu'il passât quelques gens du pays qui se dirigeassent du même côté, pour aller avec eux; car, depuis la rencontre que j'avais faite, les chemins me faisaient tant de peur... »

Au nom révéré du père Cristofore, le mécontentement d'Agnès se dissipa. « Tu as bien fait, lui dit-elle; mais pourquoi n'avoir pas aussi tout raconté à ta mère? »

Lucie avait eu deux bonnes raisons pour ne le pas faire : l'une, de ne point attrister ni épouvanter la bonne femme par le récit d'un malheur auquel elle n'aurait pu trouver de remède; l'autre, de ne pas risquer de

faire passer dans beaucoup de bouches une histoire qu'elle désirait ensevelir mystérieusement : d'autant plus que Lucie espérait que son mariage arrêterait, dans son principe, cette cruelle persécution. De ces deux raisons, elle n'allégua que la première.

« Et à vous, » dit-elle ensuite, en se tournant vers Renzo, avec cette expression qui veut faire sentir à un ami qu'il a eu quelque tort, « et à vous, devais-je vous parler de cela? Vous ne le savez que trop maintenant ! »

« Et que t'a dit le père? » demanda Agnès.

« Il m'a dit de faire en sorte de hâter mon mariage le plus que je pourrais, et, en attendant, de me tenir renfermée, de bien prier Dieu, et qu'il espérait que cet homme, ne me voyant plus, ne s'occuperait plus de moi. Ce fut alors, continua-t-elle, en se tournant de nouveau vers Renzo, mais sans lever les yeux et en rougissant, ce fut alors que, malgré moi, je dus paraître empressée, et que je vous priai de faire diligence, et de terminer cette affaire avant l'époque qui avait

été fixée. Qui sait ce que vous aurez pensé de moi ! Mais j'agissais dans de bonnes intentions : j'avais été conseillée, et je tenais pour certain... ; et ce matin encore, j'étais si loin de penser... » Ici, les paroles de Lucie furent interrompues par ses sanglots.

« Ah ! coquin ! ah ! scélérat ! ah ! assassin ! » s'écriait Renzo, en parcourant la salle à pas précipités, et mettant de temps en temps la main sur le manche de son poignard.

« Oh ! mon Dieu ! quel embarras ! » s'écriait Agnès. Le jeune homme s'arrêta tout à coup devant Lucie qui pleurait ; il la regarda d'un air attendri et furieux en même temps, et il lui dit : « C'est la dernière mauvaise action que fait cet assassin. »

« Oh ! non, Renzo, pour l'amour du Ciel ! s'écria Lucie : non, non, pour l'amour du Ciel ! Dieu est aussi le Dieu des opprimés ; et comment voulez-vous qu'il nous aide, si nous nous rendons criminels ? »

« Non, non, pour l'amour du Ciel ! » répétait Agnès. « Renzo, dit Lucie avec un air d'espoir et d'assurance plus calme, vous

avez un métier et je sais travailler : allons si loin, que cet homme n'entende plus parler de nous. »

« Ah ! Lucie ! et puis, nous ne sommes pas encore unis ! Le curé voudra-t-il bénir notre mariage ? Quel homme ! Si nous étions mariés, oh ! alors... ! »

Lucie recommença à pleurer; et tous trois demeurèrent en silence, plongés dans un abattement qui faisait un triste contraste avec l'élégance de leurs habits de fête.

« Écoutez, mes enfants; confiez-vous à moi, dit Agnès après quelques instants. Je suis venue au monde avant vous, et je le connais un peu le monde. Il ne faut pas non plus s'effrayer trop; le diable n'est pas si noir qu'on le fait. Les affaires nous paraissent toujours, à nous autres pauvres gens, plus embrouillées qu'elles ne le sont effectivement, parce que nous ne savons pas en trouver le fil; mais souvent un conseil, la moindre parole d'un homme qui a étudié... Je sais bien ce que je veux dire. Conduisez-vous d'après mes avis, Renzo; allez à Lecco,

informez-vous du docteur Azzecca-Brouillon, racontez-lui... Mais, pour l'amour de Dieu ! ne l'appelez pas ainsi, c'est un sobriquet. Il faut dire monsieur le docteur... — Comment donc s'appelle-t-il ?—Oh ! je ne sais pas son véritable nom : ils le désignent tous de cette façon. Enfin, il suffit; cherchez ce docteur, qui est grand, sec, chauve, avec le nez rouge, et qui a le signe d'une fraise sur la joue. »

« Je le connais de vue, » dit Renzo.

« Bien, continua Agnès ; c'est un homme, celui-là ! J'ai vu des personnes plus embarrassées qu'une poule qui a perdu ses poussins, et qui ne savaient où donner de la tête ; après une heure d'entretien avec le docteur Azzecca-Brouillon (prenez bien garde de le nommer ainsi !), je les ai vues, vous dis-je, en rire elles-mêmes. Prenez ces quatre pauvres chapons, à qui je devais tordre le cou pour le repas de noce, et portez-les-lui ; car il ne faut jamais se présenter les mains vides chez ces messieurs. Racontez-lui bien tout ce qui est arrivé ; et vous verrez qu'il vous dira sur-le-champ de ces choses qui ne nous

viendraient jamais dans la tête, quand nous y réfléchirions une année tout entière. »

Renzo embrassa ce parti avec empressement, Lucie l'approuva, et Agnès, toute glorieuse de l'avoir suggéré, tira une à une les pauvres bêtes de la chaponnière, réunit ensemble leurs huit pattes, comme si elle eût fait un bouquet, les renversa, les attacha avec une ficelle, et les remit entre les mains de Renzo, qui, après avoir échangé quelques mots de consolation, sortit par la porte du jardin, afin de n'être pas vu des petits garçons, qui n'auraient pas manqué de courir au-devant de lui en criant : Le futur! le futur! Renzo prit, à travers les champs, par des sentiers, frémissant, réfléchissant à son malheur, et préparant le discours qu'il devait faire au docteur Azzecca-Brouillon. Je laisse à penser au lecteur dans quelle situation devaient se trouver, pendant le voyage, ces pauvres bêtes ainsi liées et suspendues la tête en bas dans la main d'un homme qui, agité par tant de passions, accompagnait du geste les pensées qui se pressaient en foule

dans son esprit, et, dans certains moments de colère et de résolution ou de désespoir, étendant le bras avec force, leur donnait de terribles secousses, et faisait balancer ces quatre têtes renversées, qui cependant se becquetaient l'une l'autre, comme il arrive trop souvent entre les compagnons d'une même infortune.

Arrivé au bourg, il demanda où était l'habitation du docteur; on la lui indiqua, et il s'y rendit. Au moment d'entrer, il se sentit surpris par cette timidité que les pauvres illettrés éprouvent à l'approche d'un noble ou d'un savant: il oublia tous les discours qu'il avait préparés; mais il donna un coup d'œil aux chapons, et se rassura. Lorsqu'il eut pénétré dans la cuisine, il demanda à la servante s'il pouvait parler à monsieur le docteur. La servante vit les chapons, et, comme quelqu'un qui est accoutumé à de pareils cadeaux, elle mit la main dessus, quoique Renzo les retirât à lui, parce qu'il aurait voulu que le docteur vît et sût qu'il apportait quelque chose. Le docteur parut en effet

pendant que la servante disait : Donnez-moi cela, et passez dans l'étude. Renzo fit une profonde salutation au docteur, qui le reçut avec bienveillance, en lui disant : « Venez, mon enfant ; » et il le fit entrer dans l'étude. C'était une grande chambre, sur trois côtés de laquelle étaient rangés les portraits des douze Césars ; le quatrième était couvert par une grande bibliothèque remplie de vieux livres tout poudreux : au milieu se trouvait une table chargée de citations, de suppliques, de mémoires, d'ordonnances, avec trois ou quatre chaises à l'entour, et sur l'un des côtés un grand fauteuil à bras, dont le dos haut et carré se terminait aux angles par deux ornements en forme de cornes, et qui était couvert de cuir avec de grosses bossettes, dont quelques-unes, échappées depuis longtemps, laissaient en liberté les coins de la couverture qui tombaient çà et là. Le docteur était en robe de chambre, c'est-à-dire vêtu d'une vieille robe d'avocat, qui lui avait servi bien des années auparavant, lorsqu'il pérorait, dans les jours d'apparat, et qu'il

allait à Milan plaider quelque cause importante. Il ferma la porte, et encouragea le jeune homme par ces paroles : « Allons, mon cher enfant, dites-moi votre affaire. »

« Je voudrais vous dire deux mots en confidence... »

« Je suis à vous, répondit le docteur, parlez. » Et il s'assit dans le grand fauteuil. Renzo s'avança devant la table, faisant tourner avec sa main droite son chapeau autour de son autre main, et il recommença : « Je voudrais savoir de vous qui avez étudié... »

« Dites-moi le fait tel qu'il est, » interrompit le docteur.

« Je vous prie de m'excuser, monsieur le docteur ; nous autres, pauvres gens, nous ne savons pas bien nous exprimer. Je voudrais donc savoir... »

« Bonnes gens ! vous êtes tous les mêmes : au lieu de raconter le fait, vous voulez interroger, parce que vous avez déjà vos projets en tête. »

« Excusez-moi, monsieur le docteur. Je

voudrais savoir s'il existe une peine contre quelqu'un qui a menacé un curé pour qu'il ne fasse pas un mariage? »

« Je comprends (dit en lui-même le docteur, qui, en vérité, n'avait pas compris du tout), je comprends. » — Et aussitôt il devint sérieux, mais d'un sérieux mêlé de compassion et de bienveillance; il pinça fortement ses lèvres, en en faisant sortir un son inarticulé qui annonçait un sentiment exprimé un peu plus clairement dans ses premières paroles : « C'est un cas grave, mon enfant, un cas prévu; vous avez bien fait de venir me trouver. C'est un cas très-clair, prévu dans cent ordonnances, et... tenez, dans une ordonnance de l'année dernière, rendue par son Excellence M. le gouverneur actuel. Dans un instant, je vous la ferai voir et toucher avec le doigt. »

En prononçant ces derniers mots, il se leva de son fauteuil, et promena les mains dans ce chaos de papiers, les mettant sens dessus dessous, à peu près comme s'il avait jeté du blé dans un boisseau.

« Où est-elle donc? En voici une foule d'autres. Il faut avoir tant de choses sous la main! Mais elle doit être là assurément, parce que c'est une ordonnance importante. Ah! la voici, la voici. » Il la prit, la déploya, regarda la date, et avec un visage encore plus sérieux, il s'écria : « Du 15 octobre 1627! Vous voyez, c'est de l'année passée, ordonnance toute fraiche; ce sont celles qui causent le plus de peur; savez-vous lire, mon enfant? »

« Un peu, monsieur le docteur. »

« En ce cas, placez-vous derrière moi, et suivez de l'œil. »

Et tenant l'ordonnance en l'air et toute déployée, il commença à la lire en passant rapidement sur quelques passages, et appuyant distinctement et avec beaucoup d'expression sur quelques autres, selon le besoin.

Quoique, en vertu de l'ordonnance publiée par ordre de son Excellence le duc de Féria le 14 *décembre* 1620, *et confirmée par l'illustrissime et excellentissime sei-*

gneur Gonzalo Fernandez de Cordova, et cætera, *il ait été, au moyen de mesures extraordinaires et rigoureuses, remédié aux oppressions, concussions et actes tyranniques que quelques individus osent commettre envers les dévoués sujets de Sa Majesté, néanmoins, la fréquence des excès, et la malice*, et cætera, *sont arrivées à un tel point que son Excellence s'est trouvée dans la nécessité*, et cætera; *c'est pourquoi, après avoir pris l'avis du sénat et d'une junte*, et cætera, *elle a résolu de faire publier la présente.*

Et, en commençant par les actes tyranniques, l'expérience ayant prouvé que beaucoup d'individus, tant dans les villes que dans les campagnes, vous comprenez? *de cet état exercent avec violence des concussions, et oppriment les faibles de différentes manières, soit en leur extorquant des contrats d'acquisition et de vente*, et cætera; où en suis-je? ah! m'y voici; écoutez: *soit en faisant faire ou empêchant des mariages par force*, eh? »

« C'est le cas où je me trouve, » dit Renzo.

« Écoutez, écoutez : voici bien autre chose; et puis nous verrons la peine. *Que l'on atteste ou que l'on n'atteste pas ; que quelqu'un quitte le lieu qu'il habite*, et cætera ; *que celui-ci paie une dette; que cet autre ne moleste pas celui qui va à son moulin* : tout cela n'a rien de commun avec notre affaire. Ah ! nous y voici : *Si ce prêtre ne fait pas ce à quoi il est obligé par ses fonctions, ou se mêle de choses qui ne le concernent pas*, eh? »

« On dirait qu'ils ont fait cette ordonnance tout exprès pour moi. »

« Eh? n'est-il pas vrai? Écoutez, écoutez : *Et autres semblables violences qui proviennent des suzerains, des nobles, des bourgeois, des artisans et du peuple.* Il n'en peut pas échapper un seul ; ils sont tous là ; c'est comme dans la vallée de Josaphat. Voyons maintenant la peine : *Bien que toutes les actions de ce genre et autres semblables soient déjà défendues, néanmoins*,

comme il convient d'y apporter une plus grande rigueur, son Excellence, par la présente, en ne dérogeant pas, et cætera, *ordonne que tous ceux qui auraient contrevenu aux défenses ci-dessus soient poursuivis par les juges ordinaires de cet État, et condamnés aux peines pécuniaires ou corporelles, à un emprisonnement ou aux galères, et même à la mort.....* c'est une petite bagatelle! *à la volonté de son Excellence, ou du sénat, selon la nature des cas, des personnes et des circonstances; et cela ir-ré-mis-si-ble-ment et avec toute la rigueur*, et cætera. En voilà-t-il des dispositions, eh? Et voyez au-dessous les signatures: *Gonzalo Fernandez de Cordova;* et plus bas: *Platonus;* et ici encore: *Vidit Ferrer;* il n'y manque rien. »

Pendant que le docteur lisait, Renzo suivait lentement de l'œil derrière lui, cherchant à deviner le sens clair de ces bienheureuses paroles qu'il admirait, et dans lesquelles il croyait pouvoir trouver son salut. Le docteur, s'apercevant que son nouveau client était

plus attentif qu'effrayé, était dans l'étonnement, et se disait à lui-même : Est-ce que ce garçon serait passé maître ? « Ah ! ah ! lui dit-il ensuite, ne vous seriez-vous pas fait raser le toupet ? c'est une mesure prudente ; pourtant, puisque vous étiez décidé à vous mettre dans mes mains, cela n'était pas nécessaire. Le cas est sérieux ; mais vous ne savez pas ce que je suis capable de faire au besoin. »

Pour bien comprendre cette boutade du docteur, il faut savoir ou se rappeler qu'à cette époque les braves de profession et les vagabonds de tout genre avaient coutume de porter sur le devant de la tête une touffe de cheveux dont ils se couvraient le visage comme d'une visière au moment d'attaquer quelqu'un, dans les cas où ils jugeaient utile de se déguiser, et lorsque l'entreprise était de nature à réclamer un mélange de prudence et de vigueur. Les ordonnances n'avaient point gardé le silence sur cet usage. *Ordonne son Excellence* (le marquis de la Hynojosa) *que ceux qui porteront leurs*

cheveux assez longs pour couvrir le front jusqu'aux yeux exclusivement, ou qui porteront la tresse devant ou derrière les oreilles, encourront la peine de trois cents écus d'amende, et, en cas d'insolvabilité, de trois ans de galère pour la première fois, et, pour la seconde, outre cette peine, une punition pécuniaire et corporelle plus considérable, selon le bon plaisir de son Excellence.

Elle permet cependant à ceux qui seraient chauves ou qui, pour quelque cause d'infirmités ou de blessures, désireraient porter les cheveux longs, de les tenir aussi longs qu'il sera nécessaire pour cacher ces imperfections, et rien de plus; les avertissant bien de ne point dépasser l'exacte nécessité, afin de ne pas encourir la peine imposée aux autres délinquants.

Et pareillement elle ordonne aux barbiers, sous peine de cent écus d'amende et de trois coups de corde qui leur seront donnés en public, et même d'une plus forte correction corporelle, à la volonté comme

dessus, de ne laisser aux individus qu'ils coifferont aucune autre sorte de tresses, touffes, toupets, ni les cheveux plus longs qu'à l'ordinaire sur le front, les tempes et derrière les oreilles; mais qu'ils soient tous égaux, excepté pour les chauves et ceux qui auraient quelques-uns des défauts mentionnés ci-dessus. Le toupet était donc presque une partie de l'armure, et par conséquent un signe distinctif des bandits et des vagabonds; d'où il arrivait qu'on les désignait communément sous le nom de chevelus. Cette expression est demeurée dans le dialecte, où elle a aujourd'hui une signification plus adoucie, et peut-être n'y a-t-il aucun de nos lecteurs milanais qui ne se souvienne d'avoir entendu, dans son enfance, ou ses parents, ou son précepteur, ou quelque ami de la maison, ou enfin quelque domestique, dire de lui : C'est un chevelu, c'est un petit chevelu.

« En vérité, répondit Renzo, foi d'honnête garçon, je n'ai jamais de ma vie porté un toupet. »

« Nous ne ferons rien de cette façon, répondit le docteur en secouant la tête, avec un sourire moitié malin et moitié impatient ; si vous n'avez pas de confiance en moi, nous ne ferons rien de bon. Celui qui fait un mensonge au docteur, voyez-vous, mon cher enfant, est un imprudent qui dira la vérité au juge. Il faut raconter clairement les choses à son avocat, et puis c'est à nous de les embrouiller. Si vous voulez que je vous aide, il faut tout me dire depuis *a* jusqu'à *z*, et le cœur sur la main comme à un confesseur. Vous devez me nommer la personne de qui vous avez reçu des ordres ; ce doit être naturellement une personne de considération, et, dans ce cas, j'irai lui présenter mes devoirs. Je ne lui dirai pas, voyez-vous, que je sais qu'elle vous a donné cette commission : fiez-vous à moi. Je lui dirai que je viens implorer sa protection en faveur d'un pauvre garçon calomnié, et je prendrai avec elle les mesures les plus convenables pour terminer avantageusement cette affaire. Vous comprenez bien qu'en se sauvant, elle vous

sauvera aussi. Quand même l'équipée serait tout entière de votre fait, je ne reculerais pas encore pour cela ; j'en ai tiré bien d'autres d'embarras plus compliqués... Pourvu que vous n'ayez pas offensé un homme puissant, entendons-nous bien, je me fais fort de tout arranger avec un peu d'argent. Il faut que vous me disiez quel est l'offensé, comme on dit, et, suivant la condition, la qualité et l'humeur du personnage, on verra s'il vaut mieux le tenir en respect par les protections, ou lui susciter quelque procès, et lui mettre la puce à l'oreille; car, voyez-vous, pour qui sait bien interpréter les ordonnances, il n'y a pas de coupable, ou pas d'innocent. Quant au curé, si c'est un homme de jugement, il se tiendra à l'écart; si c'est un homme à tête vive, il y a encore des moyens prévus. Tout le monde peut se tirer d'un mauvais pas ; mais il faut un homme, et votre cas est sérieux, sérieux, vous dis-je, très-sérieux : l'ordonnance s'explique clairement; et si la chose doit être décidée entre le juge et vous à huis clos, vous ne serez pas à

votre aise. Je vous parle en ami : il faut payer ses folies ; si vous voulez surmonter les difficultés, il faut de l'argent, de la sincérité, vous fier à qui vous veut du bien, obéir, et faire tout ce qui vous sera suggéré. »

Tandis que le docteur étalait ainsi son savoir, Renzo le regardait avec une attention qui tenait de l'extase, comme un paysan sur la place regarde l'escamoteur qui, après s'être rempli la bouche de morceaux d'étoupes, en tire des rubans sans que cela finisse. Quand il eut bien compris ce que le docteur voulait dire, et qu'il vit combien celui-ci s'était mépris, il lui coupa la parole en ces termes : « Oh ! monsieur le docteur, comment l'avez-vous entendu ? la chose est tout au rebours de ce que vous croyez. Je n'ai menacé personne, je ne me suis pas rendu coupable d'un pareil tort ; et demandez à tous mes voisins, ils vous diront que je n'ai jamais eu affaire à la justice. C'est moi qui suis le battu ; je viens vous trouver pour savoir comment je dois m'y prendre pour obtenir

justice, et je suis très-content d'avoir vu cette ordonnance. »

« Diable ! s'écria le docteur, en ouvrant de grands yeux. Quelle confusion me faites-vous donc là ? Si cela est vrai, vous êtes tous faits de la même manière : est-il possible que vous ne sachiez pas dire les choses clairement ! »

« Mais, monsieur le docteur, je vous demande pardon ; vous ne m'avez pas donné le temps de m'expliquer : maintenant je vais vous dire les choses comme elles sont. Vous saurez donc que je devais épouser aujourd'hui, » et ici la voix de Renzo commença à s'émouvoir, « que je devais épouser aujourd'hui une jeune fille que je recherchais depuis le commencement de l'été ; et aujourd'hui, comme je vous le dis, était le jour fixé par monsieur le curé, et tout était prêt. Mais voilà que monsieur le curé commence à mettre en avant certaines excuses... Enfin, pour ne pas vous ennuyer, je l'ai fait parler comme c'était juste, et il m'a confessé qu'on lui avait défendu, sous peine de la vie, de

célébrer ce mariage. Ce Don Rodrigo, cet homme puissant... »

« Eh la ! » interrompit le docteur en fronçant le sourcil, retroussant son nez rouge, et se tordant la bouche, « eh la ! pourquoi venez-vous me rompre la tête avec de pareils contes? Tenez entre vous des propos semblables, puisque vous ne savez pas mesurer vos paroles, mais ne venez pas les faire devant un galant homme qui connaît la valeur des mots. Allez, allez, vous ne savez ce que vous dites : je ne me tourmente pas pour des enfants ; je ne veux point entendre des discours de cette sorte, des discours en l'air. »

« Je vous jure... »

« Allez, vous dis-je ; que voulez-vous que je fasse de vos serments? je ne m'en soucie guère ; je m'en lave les mains. » Et il marchait en se les frottant et en les tournant l'une sur l'autre, comme s'il se les fût lavées réellement. « Apprenez à parler : on ne vient point ainsi surprendre un homme de bien. »

« Mais écoutez, écoutez, » répétait inutilement Renzo : le docteur, le raillant tou-

jours, le poussait de la main vers la porte, et lorsqu'il l'eut fait sortir, il ouvrit cette porte de toute sa largeur, appela la servante, et lui dit : « Rendez à l'instant à cet homme ce qu'il a apporté ; je ne veux rien de lui, je ne veux absolument rien. » Depuis que cette femme était dans la maison, elle n'avait jamais eu à exécuter un ordre semblable ; mais il avait été donné d'une manière si positive, qu'elle n'hésita point à obéir. Elle prit les quatre pauvres bêtes et les remit à Renzo, avec un air de compassion qui paraissait vouloir dire : Il faut que tu aies fait une bien grosse sottise. Renzo faisait quelques cérémonies ; mais le docteur fut inexorable ; et le pauvre garçon, plus étourdi et plus irrité que jamais, fut forcé de reprendre les victimes refusées et de s'en retourner au village raconter à Agnès et à sa fille le brillant résultat de son expédition.

Les femmes, durant son absence, après avoir tristement échangé leurs habits de noce contre l'humble habit de tous les jours, s'étaient mises à se consulter de nouveau, Lucie

en sanglotant, et Agnès en laissant échapper bien des soupirs. Lorsque celle-ci eut bien parlé des merveilleux effets qu'on devait espérer des conseils du docteur, Lucie dit qu'il conviendrait de chercher du secours de toutes les manières ; que le père Cristofore était non-seulement un homme de bon conseil, mais aussi un homme d'exécution, quand il s'agissait de soulager de pauvres affligés, et que ce serait une chose très-importante de pouvoir l'instruire de ce qui était arrivé. « Très-bien, » dit Agnès ; et elles se mirent toutes deux à en chercher le moyen : car aller elles-mêmes au couvent, qui était distant de plus de deux milles de leur habitation, était une entreprise qu'elles n'eussent pas voulu risquer ce jour-là ; et certes nul homme de jugement ne leur en aurait donné le conseil. Mais pendant qu'elles examinaient les divers partis à adopter, on entendit du bruit à la porte, et, dans le même instant, un *Deo gratias* prononcé d'une voix humble mais distincte. Lucie, imaginant qui ce pouvait être, courut ouvrir ; et aussitôt, après lui avoir fait une sa-

lutation, entra un frère quêteur des capucins ayant sur l'épaule gauche sa besace pendante, dont il tenait l'ouverture tortillée et serrée dans les deux mains sur sa poitrine. « Oh ! c'est frère Galdino ! » dirent les deux femmes. « Le Seigneur soit avec vous ! répondit le capucin. Je viens pour la quête des noix. »

« Va prendre des noix pour les pères, » dit Agnès. Lucie se leva et s'achemina vers l'autre chambre; mais avant d'y entrer, elle se tint un moment derrière frère Galdino, qui restait debout dans la même posture, et, mettant le doigt sur sa bouche, elle donna à sa mère un coup d'œil qui lui demandait le secret avec tendresse, avec prière, et en même temps avec une sorte d'autorité.

Le capucin, regardant Agnès de loin, lui dit : « Et ce mariage? ne devait-il pas se faire aujourd'hui? j'ai vu dans le pays une espèce de rumeur, comme quelque chose qui annoncerait une nouveauté. Qu'est-il donc arrivé? »

« Monsieur le curé est malade, et nous

sommes obligées de différer, » répondit celle-ci avec vivacité. Si Lucie n'avait pas fait le signe dont nous avons parlé, la réponse eût été probablement différente. « Et comment va la quête? » dit-elle ensuite, pour changer la conversation.

« Pas très-bien, ma chère dame, pas très-bien. Voici toute ma récolte. » Et en disant ces mots, il ôta sa besace de dessus ses épaules et la fit sauter entre ses deux mains. « Voici toute ma récolte; et, pour réunir cette belle moisson, il m'a fallu frapper à plus de dix portes. »

« Mais l'année est mauvaise, frère Galdino; et quand une fois le pain devient rare, tout se mesure avec plus d'économie. »

« Et pour faire revenir le bon temps, quel remède y a-t-il, ma chère dame? L'aumône. Avez-vous entendu parler de ce miracle des noix qui arriva, il y a quelques années, dans un de nos couvents en Romagne? »

« Non, en vérité, racontez-le-moi donc. »

« Oh! vous saurez donc que dans ce couvent il y avait un de nos pères qui était un

saint homme et qu'on appelait le père Macario. Un jour d'hiver, en traversant par un sentier le champ d'un de nos bienfaiteurs, homme de bien aussi, le père Macario vit ce bienfaiteur près d'un grand noyer qui lui appartenait, et quatre paysans armés de leurs cognées, qui cherchaient à déraciner l'arbre. — Que faites-vous à ce pauvre arbre? demanda le père Macario. — Eh! mon père, depuis bien des années, il ne veut plus me donner de noix, et j'en veux faire du bois pour me chauffer. — Ne le détruisez pas, dit le père, ne le détruisez pas; car cette année il vous rapportera plus de noix qu'il n'aura de feuilles. — Le bienfaiteur, qui connaissait celui qui avait dit cette parole, ordonna sur-le champ aux ouvriers de recouvrir les racines de terre, et ayant rappelé le père qui continuait son chemin : Père Macario, lui dit-il, la moitié de la récolte sera pour le couvent. Le bruit de cette prédiction se répandit bientôt, et de tous côtés on accourait pour voir le noyer. Au printemps, en effet, il vint des fleurs en abondance, et puis après une prodigieuse

quantité de noix. L'homme charitable n'eut pas la consolation de les récolter ; car, avant le terme de la récolte, il alla recevoir le prix de sa bienfaisance. Mais le miracle n'en fut que plus grand, comme vous l'allez voir. Ce brave homme avait laissé un fils bien différent de son père. Or, au temps de la récolte, le frère quêteur se présenta pour recueillir le don qui avait été fait au couvent ; mais ce mauvais fils s'y refusa et eut la témérité de répondre qu'il n'avait jamais entendu dire que les capucins sussent gauler les noix. Savez-vous maintenant ce qui arriva? Un jour (remarquez bien ceci), le téméraire avait invité à dîner quelques-uns de ses amis, mauvais sujets comme lui, et il leur racontait l'histoire des noix en se moquant des frères. Ces libertins eurent l'envie d'aller voir cet énorme amas de noix, et il les conduisit dans le grenier. Mais écoutez bien maintenant : il ouvre la porte, se dirige vers le coin où avaient été déposées les noix, et pendant qu'il dit : Regardez, et qu'il regarde lui-même, qu'aperçoit-il? un gros tas de feuilles

de noyer sèches. Est-ce là un exemple? Et le couvent, au lieu de perdre par le refus de cette aumône, y gagna, parce qu'après un pareil événement la quête des noix devint si abondante, qu'un bienfaiteur, touché de compassion pour le pauvre quêteur, fit présent d'un âne au couvent pour aider à transporter les noix. Et l'on faisait tant d'huile, que chaque pauvre venait en prendre selon ses besoins; car nous sommes comme la mer, qui reçoit l'eau de tous côtés, et la distribue ensuite à tous les fleuves. »

Dans ce moment, Lucie reparut avec son tablier tellement rempli de noix, qu'elle avait peine à le soutenir par les deux coins qu'elle tenait suspendus avec les bras tendus et allongés. Pendant que frère Galdino ôtait la besace de son cou, la mettait à terre et en tenait la bouche ouverte, pour y introduire l'abondante aumône, la mère regardait Lucie d'un air surpris et mécontent pour lui reprocher sa prodigalité; mais Lucie lui lança un coup d'œil qui voulait dire: Je me justifierai. Frère Galdino se répandit en éloges, en pro-

messes, en remercîments, et ayant remis sa besace sur ses épaules, il s'en allait; mais Lucie le rappelant : « Je voudrais, lui dit-elle, que vous me rendissiez un service; je voudrais que vous dissiez au père Cristofore que nous avons grand besoin de lui parler, et que nous le prions de venir à la maison bien promptement, parce que je ne puis moi-même aller à l'église. »

« Vous n'avez rien autre chose à lui demander? Il ne se passera pas une heure sans que le père Cristofore connaisse votre désir. »

« Je m'en rapporte à vous. »

« N'ayez aucune inquiétude. » Et en disant ces paroles, il s'en alla un peu plus courbé et plus satisfait qu'il n'était venu.

En voyant une pauvre fille faire demander avec tant de confiance le père Cristofore, et le quêteur accepter la commission sans étonnement et sans difficulté, n'allez pas croire que le père Cristofore fût un homme ordinaire, ou un de ces religieux comme on en voit tant. C'était au contraire un homme de beaucoup

d'autorité parmi ses frères et dans tout le pays ; mais telle était la condition des capucins, que rien ne leur paraissait ni trop bas, ni trop élevé. Servir les petits et être servi par les grands, parcourir les palais et les chaumières avec la même humilité et la même assurance, être quelquefois dans la même maison un sujet d'amusement et un personnage sans lequel on ne décidait rien, demander pour le couvent l'aumône à tout le monde et la faire à tous ceux qui venaient la demander au couvent : un capucin était habitué à tout. Lorsqu'il voyageait, il pouvait également tomber chez un prince qui baisât révérencieusement le bout de son cordon, ou dans une bande de petits garnements qui, feignant de se battre entre eux, profitaient de l'occasion pour lui remplir sa barbe de boue. Le mot de moine était proféré à cette époque avec le mépris le plus amer ; et les capucins, plus peut-être qu'aucun autre ordre, étaient l'objet des deux sentiments opposés, et éprouvaient les deux fortunes contraires ; car ne possédant rien,

portant un habit plus étrangement distinct du costume vulgaire, faisant la plus ouverte profession d'humilité, ils s'exposaient de plus près à la vénération et au dédain que ces choses peuvent attirer des diverses humeurs et des opinions diverses des hommes.

Le frère Galdino étant sorti, « Toutes ces noix! s'écria Agnès; et dans cette année! »

« Maman, pardonnez-le-moi, répondit Lucie; mais si nous avions fait une aumône comme les autres, frère Galdino aurait encore été obligé de demander, Dieu sait combien de temps, avant de remplir sa besace; Dieu sait aussi quand il serait retourné à son couvent, et avec les propos qu'il aurait faits et écoutés, Dieu sait s'il lui serait resté dans l'esprit... »

« Je vois maintenant que tu as bien fait, et puis il n'y a pas de charité qui ne produise toujours un bon fruit, » dit Agnès, qui, malgré ses petits défauts, était une bonne femme, et qui se serait, comme on dit,

dépouillée pour cette fille unique dans laquelle elle avait placé toute sa complaisance.

Dans ce moment, Renzo arriva, et entrant avec un visage à la fois courroucé et honteux, il jeta les chapons sur la table; et ce fut la dernière des tristes vicissitudes de ces pauvres bêtes pendant cette journée.

« Il faut avouer que vous m'avez donné un beau conseil! dit-il à Agnès. Vous m'avez adressé à un bien galant homme, qui secourt bien volontiers les malheureux! » Et sur-le-champ il raconta son entrevue avec le docteur. La bonne dame, stupéfaite au récit de ce triste résultat, essaya de lui démontrer que le conseil était bon, et qu'il fallait qu'il n'eût pas su faire les choses à propos; mais Lucie interrompit cette contestation, en leur annonçant qu'elle espérait avoir trouvé une meilleure protection. Renzo accueillit encore cette espérance, comme il arrive toujours à ceux qui sont dans l'infortune et dans l'embarras. « Mais si le père, dit-il, ne trouve pas de remède au mal, j'en trouverai, moi, d'une

manière ou d'une autre. » Les femmes conseillèrent la paix, la patience et la prudence. « Demain, dit Lucie, le père Cristoforo ne manquera pas de venir, et vous verrez qu'il trouvera quelqu'un de ces remèdes que nous autres pauvres gens nous ne serions pas capables d'imaginer. »

« Je l'espère, dit Renzo ; mais, dans tous les cas, je saurai me faire raison, ou me la faire rendre. Il y a une justice enfin dans ce monde. »

C'est au milieu de ces douloureux entretiens, et des allées et venues que nous avons racontées, que s'était écoulée cette journée, et la nuit commençait à s'approcher.

« Bonsoir, » dit tristement Lucie à Renzo, qui ne pouvait se décider à s'en aller. « Bonsoir, » lui répondit-il plus tristement encore.

« Quelque saint nous secourra, reprit-elle, soyez prudent et calmez-vous. » La mère ajouta aussi quelques conseils du même genre, et le fiancé se retira, le cœur fort agité, répétant toujours ces étranges paroles : « En-

fin, il y a une justice dans ce monde ! » Tant il est vrai qu'un homme enseveli dans de profondes douleurs ne connaît plus la valeur des mots qui lui échappent.

❀

CHAPITRE IV.

Le soleil n'était point encore sur l'horizon quand le père Cristofore sortit de son couvent de Pescarenico pour se rendre à l'humble habitation où il était attendu. Pescarenico est un petit hameau situé sur la rive gauche de l'Adda, ou, pour mieux dire, sur celle du lac, quelques pas au-dessous du pont; c'est un petit groupe de maisons, la plupart habitées par des pêcheurs, et couvertes çà et là de tramaux et de filets que l'on y tend pour les faire sécher. Le couvent était assis (et le bâtiment en existe encore aujourd'hui) en dehors et en face de l'entrée du hameau, à moitié du chemin qui va de Lecco à Bergame. Le ciel était serein : à mesure que le soleil s'élevait derrière la montagne, on voyait, des sommités des monts opposés, sa lumière descendre et se déployer rapidement sur les pentes et dans la vallée; un léger vent d'automne, déta-

chant des branches les feuilles desséchées du mûrier, les jetait sur la terre à quelque distance de l'arbre. A droite et à gauche, dans les vignes, ses rayons répandus sur les ceps teignaient leurs feuilles roussâtres de diverses couleurs; et les sillons, fraîchement labourés, dessinaient leurs fonds bruns et distincts au milieu des champs de chaume blanchâtres vernis par la rosée. La scène était riante; mais chaque figure d'homme que l'on apercevait venait contrister le regard et la pensée. A tout moment, on rencontrait des mendiants déguenillés et infirmes, vieillis dans le métier, ou contraints par la nécessité à tendre la main. Ils passaient en silence auprès du père Cristofore, le regardaient avec respect, et, quoiqu'ils n'eussent rien à espérer de lui, puisqu'un capucin ne portait jamais d'argent, ils lui faisaient un salut de reconnaissance pour l'aumône qu'ils avaient reçue ou qu'ils allaient recevoir au couvent. Le spectacle des cultivateurs répandus dans la campagne avait je ne sais quoi de plus douloureux encore; les uns ensemençaient leurs

champs avec parcimonie et à contre-cœur, comme quelqu'un qui risque une chose à laquelle il attache beaucoup de prix ; les autres enfonçaient la bêche avec peine, et retournaient la terre comme à regret. La jeune fille, pâle et livide, conduisant au pâturage sa génisse décharnée, fixait attentivement les yeux sur la terre, et se courbait avec précipitation, afin de lui dérober, pour le soutien de sa famille, quelques herbes que la faim lui avait enseigné pouvoir servir de nourriture aux hommes. Ces tableaux accroissaient à chaque pas la tristesse du religieux, qui cheminait déjà avec ce pénible pressentiment dans le cœur qu'il allait apprendre quelque mauvaise nouvelle.

— Mais pourquoi prenait-il à Lucie un intérêt si tendre? Pourquoi, au premier avis, avait-il montré autant de sollicitude qu'il aurait pu le faire pour un ordre du Père provincial? Et quel était ce père Cristofore? Il faut que nous satisfassions à toutes ces questions.

Le père Cristofore de*** était un homme

plus près de soixante que de cinquante ans. Sa tête rasée, sauf la petite couronne de cheveux qui en ceignait le sommet, selon l'usage de l'ordre, se redressait de temps en temps avec un mouvement qui laissait percer je ne sais quoi d'altier et d'inquiet ; mais elle se recourbait soudain par une réflexion d'humilité. Sa barbe longue et argentée, qui lui couvrait les joues et le menton, faisait encore plus ressortir les formes relevées de la partie supérieure du visage, auxquelles une abstinence depuis longtemps habituelle avait donné bien plus de gravité qu'elle ne leur avait enlevé d'expression. Ses yeux, enfoncés dans leur orbite, étaient pour l'ordinaire baissés vers la terre ; mais quelquefois ils brillaient avec une vivacité imprévue, comme deux coursiers ombrageux, conduits par une main qu'ils savent ne pouvoir vaincre, font cependant de temps en temps quelques écarts qui sont sur-le-champ réprimés par une secousse du frein.

Le père Cristofore n'avait pas toujours eu cette contenance, et ne s'était pas toujours

nommé ainsi : son nom de baptême était Ludovic; il était fils d'un marchand de *** (ces astérisques viennent tous de la circonspection de notre anonyme), qui, sur la fin de sa carrière, se trouvant assez riche et avec ce fils unique, avait renoncé au commerce pour vivre en homme de qualité.

Dans son nouveau loisir, il commença à éprouver une grande honte de tout le temps qu'il avait consacré aux affaires. Dominé par ce préjugé, il cherchait tous les moyens de faire oublier qu'il s'était enrichi dans le commerce, et il aurait voulu pouvoir l'oublier lui-même. Mais son magasin, les ballots, le journal, la mesure, lui apparaissaient sans cesse à l'esprit, comme l'ombre de Banco à Macbeth, même au milieu des plaisirs de la table et des flatteries de ses parasites; et l'on ne pourrait dire combien de soins devaient prendre ces pauvres diables, pour éviter toutes les expressions qui auraient pu faire allusion à l'ancienne condition de leur hôte. Un jour, pour ne raconter qu'une circonstance entre mille, un jour, sur la fin

du repas, dans les épanchements de la joie la plus vive et la plus franche, à l'instant où l'on n'aurait pas aisément pu savoir si la compagnie jouissait plus d'être reçue, que le maître de la recevoir, celui-ci plaisantait avec une aimable supériorité un de ses commensaux, qui était bien le plus honnête gastronome du monde. Ce brave homme, pour riposter à la raillerie, répondit, sans la moindre ombre de malice, et tout à fait avec la candeur d'un enfant : « Eh ! comme le marchand je fais la sourde oreille. » Il fut à l'instant frappé lui-même de l'effet de la parole qui lui était échappée de la bouche : il jeta un coup d'œil inquiet sur le visage du maître, qui s'était rembruni ; l'un et l'autre auraient voulu reprendre l'air qu'ils avaient précédemment ; mais cela était impossible. Les autres convives pensaient de leur côté aux moyens d'assoupir ce petit scandale, et de produire une diversion ; mais en y réfléchissant, ils se taisaient, et durant ce silence, le scandale devenait plus manifeste. Chacun évitait de rencontrer les regards des

autres, et chacun comprenait que tous les autres étaient occupés de la pensée qu'ils voulaient dissimuler. La gaieté disparut tout le reste du jour, et le pauvre imprudent, ou, pour parler avec plus de justice, le pauvre infortuné, ne reçut plus d'invitation. Le père de Ludovic passa ainsi ses dernières années dans des angoisses continuelles, craignant toujours d'être méprisé, et ne réfléchissant jamais qu'il n'est pas plus ridicule de vendre que d'acheter, et que cette profession dont il avait honte alors, il l'avait exercée un grand nombre d'années en public et sans remords. Il fit noblement élever son fils, suivant l'usage du temps, et autant que pouvaient le lui permettre les lois et les coutumes d'alors; il lui donna des maîtres pour l'instruire dans les lettres et les exercices de la noblesse, et il mourut, le laissant riche, mais encore jeune. Ludovic avait contracté des habitudes de grand seigneur, et les flatteurs parmi lesquels il avait grandi l'avaient habitué à être traité avec beaucoup de respect. Mais lorsqu'il voulut

se mêler aux principaux personnages de sa ville, il rencontra des manières bien différentes de celles auxquelles il était accoutumé, et il s'aperçut bientôt que, pour vivre dans leur société comme il l'aurait désiré, il lui fallait faire une nouvelle école de patience et de soumission, garder toujours le dernier rang, et endurer à chaque instant quelque humiliation nouvelle. Une telle façon de vivre ne s'accordait ni avec l'éducation ni avec le caractère de Ludovic. Il s'éloigna d'eux avec dépit. Mais ensuite il s'en tenait éloigné à regret, parce qu'il lui semblait que ceux-ci eussent dû être ses compagnons; seulement il aurait voulu qu'ils fussent plus traitables. Dans ce mélange d'inclination et de haine, ne pouvant les fréquenter familièrement, et voulant conserver des rapports avec eux, il s'attachait à lutter de luxe et de magnificence, et s'attirait ainsi des inimitiés, de l'envie et du ridicule. Son naturel honnête et violent tout ensemble l'avait quelquefois entraîné dans d'autres affaires plus sérieuses. Il éprouvait

une horreur soudaine et sincère pour les vexations et les abus; horreur qui était devenue plus vive encore en lui par le rang des personnages qui en commettaient journellement, et qui étaient justement ceux qu'il haïssait. Pour calmer ou pour exercer toutes ces passions à la fois, il prenait volontiers la défense du faible persécuté, s'employait à renverser un oppresseur, s'entremettait dans une brigue, et s'attirait une méchante affaire sur les bras, de sorte que peu à peu il en était venu à se constituer le protecteur des opprimés et le redresseur des torts. L'emploi était périlleux, et il ne faut pas demander si le pauvre Ludovic avait des ennemis, des rencontres et des soucis. Outre la guerre extérieure, il était continuellement tourmenté par des tracasseries intérieures, parce que, pour réussir dans une entreprise (sans parler de celles où il avait le dessous), il était obligé lui-même de mettre en œuvre beaucoup de moyens violents que sa conscience désapprouvait. Il devait toujours s'entourer d'un bon nombre de braves; et,

tant pour sa sûreté que pour avoir un secours plus vigoureux, il devait choisir les plus déterminés, c'est-à-dire les plus dépravés, et vivre avec des scélérats par amour pour la justice. Il en résulta plus d'une fois que, découragé, soit par suite d'une funeste réussite, soit par l'inquiétude que lui causait un péril imminent, ennuyé de se garder sans cesse, fatigué de la société, réfléchissant sur son avenir en voyant sa fortune qui s'épuisait de jour en jour dans de bonnes et de mauvaises entreprises, l'idée lui était venue de se faire religieux ; et à cette époque, c'était la voie la plus commune pour sortir d'embarras. Mais ce dessein, qui n'aurait été peut-être qu'une fantaisie pendant toute sa vie, devint une résolution fixe par suite de l'événement le plus grave et le plus terrible qui lui fût arrivé jusque-là.

Il allait un jour par une rue de sa ville, accompagné d'un ancien commis de magasin que son père avait transformé en major-dome, et suivi de deux braves. Le major-dome, nommé Cristofore, était un homme

d'environ cinquante ans, dévoué dès sa jeunesse à son maître, qu'il avait vu naître, et avec le traitement et les libéralités duquel il vivait et faisait vivre sa femme et huit enfants. Ludovic vit de loin venir un seigneur connu par son arrogance et sa tyrannie, auquel il n'avait jamais parlé de sa vie, mais qui le haïssait cordialement, et auquel il le rendait de bon cœur; car c'est un des avantages de ce monde de pouvoir sans se connaître haïr et être haï. Celui-ci, suivi de quatre braves, s'avançait d'un pas superbe, la tête haute, et la bouche composée de manière à exprimer l'orgueil et le mépris. Tous deux marchaient en rasant le mur; mais Ludovic (et cette circonstance doit être remarquée) le rasait du côté droit, ce qui, selon l'usage, lui donnait le droit (où le droit va-t-il s'établir!) de ne pas s'éloigner de ce mur pour céder le pas à qui que ce fût; avantage auquel on attachait alors une grande importance. Le survenant prétendait au contraire que ce droit lui appartenait comme noble, et que Ludovic devait le lui

céder, et cela en vertu d'une autre coutume ; car, dans ce cas, comme il arrive dans beaucoup d'autres, deux usages contraires se trouvaient en vigueur, sans que l'on eût décidé lequel des deux devait l'emporter, ce qui offrait l'occasion de se faire la guerre, chaque fois qu'une tête dure venait à s'attaquer à une autre de la même trempe. Les deux antagonistes s'avançaient donc à l'encontre l'un de l'autre, tous deux serrés près de la muraille, comme deux figures de bas-relief ambulantes. Quand ils se trouvèrent face à face, l'adversaire de Ludovic, le toisant du haut en bas d'un air impérieux, lui dit d'un ton de voix correspondant : « Retirez-vous, et cédez-moi le pas. »

« Prenez vous-même le bas du pavé, répondit Ludovic, le haut m'appartient. »

« Avec vos pareils, c'est à moi qu'il doit toujours appartenir. »

« Oui, si l'arrogance de ceux qui vous ressemblent était une loi pour ceux qui pensent comme moi. »

Les hommes qui composaient la suite des

deux adversaires s'étaient arrêtés derrière leurs chefs respectifs, se regardant de travers avec la main sur leurs poignards, et préparés au combat. Les gens qui passaient dans la rue se retiraient et se plaçaient à quelque distance pour attendre l'événement; et la présence de ces spectateurs excitait encore davantage la susceptibilité des deux champions.

« Retire-toi, vil marchand, ou je t'apprendrai une bonne fois quels sont les égards que l'on doit aux gentilshommes. »

« Vous mentez en disant que je suis vil. »

« Tu mens en disant que j'ai menti. » Cette réponse était de règle. « Et si tu étais noble, comme je le suis, ajouta le premier, je te prouverais, par la cape et l'épée, que c'est toi qui es le menteur. »

« C'est un bon prétexte pour vous dispenser de soutenir par des faits l'insolence de vos paroles. »

« Jetez cet insolent dans la boue, » dit aux siens le gentilhomme.

« Nous verrons, » dit Ludovic, en faisant les-

tement un pas en arrière et mettant l'épée à la main.

« Téméraire! s'écria l'autre, en tirant la sienne, je briserai mon épée quand elle sera souillée de ton vil sang. »

Alors ils s'avancèrent l'un sur l'autre; les serviteurs des deux partis accoururent à la défense de leurs maîtres. Le combat était inégal, et pour le nombre, et parce que Ludovic cherchait plutôt à parer les coups de son ennemi et à le désarmer qu'à le tuer; mais celui-ci voulait la mort de son adversaire, et il faisait tous ses efforts pour lui arracher la vie. Ludovic avait déjà reçu dans le bras gauche un coup de poignard d'un des braves, et une légère blessure à la joue, et son ennemi principal l'attaquait avec fureur pour l'achever, lorsque Cristofore, voyant son maître dans cet extrême danger, courut avec son poignard sur l'homme de qualité; celui-ci, tournant alors toute sa colère contre le majordome, lui passa son épée au travers du corps. A cette vue, Ludovic, ne se connaissant plus, plongea la sienne dans le cœur du pro-

vocateur, qui tomba sans mouvement presque en même temps que le pauvre Cristofore. Les spadassins du gentilhomme, le voyant couché sur le terrain et se trouvant déjà très-maltraités, prirent la fuite : ceux de Ludovic, blessés eux-mêmes et effrayés, ne pouvant plus lui être utiles et ne voulant pas s'exposer à être arrêtés par les gens qui accouraient, s'enfuirent de l'autre côté ; en sorte que Ludovic resta seul au milieu de la foule avec ses deux malheureux compagnons à ses pieds.

« Comment cela est-il arrivé ? — Il y en a un. — Ils sont deux. — Il lui a fait une blessure dans le ventre. — Qui donc a été tué ? — Ce seigneur orgueilleux et méchant. — Oh ! sainte Vierge, quel carnage ! — Qui cherche, trouve. — Un moment paie toutes les dettes. — Il est mort. — Quel coup ! Cela va devenir une affaire sérieuse. — Et cet autre malheureux ! — Miséricorde ! quel spectacle ! — Sauvez-le, sauvez-le. — Il est presque privé de sentiment. — Voyez comme il est arrangé ! Il perd tout son sang. — Sauvez-vous, pauvre

homme, sauvez-vous! ne vous laissez pas prendre. »

Ces paroles, que l'on entendait le plus distinctement dans le bruit confus que faisait la foule des individus rassemblés, exprimaient le vœu commun; et avec le conseil arriva le secours. L'événement avait eu lieu près d'une église de capucins, asile, comme on sait, impénétrable alors aux sbires, et à tout cet assemblage de choses et de personnes que l'on appelait la justice. Le meurtrier blessé y fut conduit ou porté par la foule, presque sans connaissance, et les frères le reçurent des mains du peuple, qui le leur recommandait, en disant: « C'est un homme de bien qui a puni un scélérat orgueilleux; il l'a fait pour sa propre défense: il avait été grièvement offensé. »

Jusqu'à ce moment Ludovic n'avait jamais répandu le sang; et quoique l'homicide fût alors un crime si commun, que toutes les oreilles étaient habituées à l'entendre raconter, et tous les yeux à le voir, cependant l'impression qu'il éprouva en voyant l'homme

mort pour sa défense et celui qu'il avait tué fut nouvelle et indéfinissable, et devint pour lui la révélation de sentiments encore inconnus. La chute de son ennemi, l'altération de ses traits qui étaient passés en un instant de la menace et de la fureur à l'abattement et au repos solennel de la mort, furent un spectacle qui changea subitement l'âme du meurtrier. Entraîné dans le couvent, il ne savait, pour ainsi dire, pas où il était, ni ce qu'il faisait, et quand la mémoire commença à lui revenir, il se trouva dans un lit de l'infirmerie, entre les mains du frère chirurgien (les capucins en avaient ordinairement un dans chaque couvent), qui pansait les deux blessures qu'il avait reçues dans cette rencontre. Un père, dont les fonctions particulières étaient d'assister les mourants, et qui avait souvent rempli ce devoir sur les chemins mêmes, fut aussitôt appelé au lieu du combat. Revenu quelques minutes après, il entra dans l'infirmerie, et s'étant approché du lit où Ludovic était couché : « Consolez-vous, lui dit-il, votre adversaire est mort en homme de bien,

et il m'a chargé de solliciter votre pardon, et de vous apporter le sien.» Ces paroles ranimèrent tout à fait le pauvre Ludovic, et réveillèrent plus vivement les sentiments qui étaient confus et entassés dans son âme, c'est-à-dire la douleur que lui causait la perte de son ami, le remords du coup que sa main avait porté, et en même temps une douloureuse compassion pour l'homme qu'il avait tué. « Et l'autre? » demanda-t-il au frère avec anxiété.

« L'autre avait expiré quand je suis arrivé. »

Cependant les accès et les environs du couvent étaient remplis d'une foule inquiète; mais aussitôt que les sbires furent arrivés, ils éloignèrent ces curieux, et se mirent en sentinelle à une certaine distance des portes, de façon que personne ne pût sortir sans être vu. Un frère du mort, deux de ses cousins, et un vieil oncle, vinrent aussi, armés de pied en cap, avec une nombreuse suite de braves, et ils se mirent à faire la ronde autour du couvent, regardant avec un mépris menaçant ces oisifs qui n'osaient pas dire;

il l'a bien mérité, mais qui le portaient écrit sur leurs visages.

A peine Ludovic eut-il pu recueillir ses esprits, qu'il appela un frère confesseur, le priant d'aller trouver la veuve de Cristofore, de lui demander en son nom pardon d'avoir été la cause, certes bien involontaire, de sa douleur, et de l'assurer en même temps qu'il prenait la famille sous sa protection. En réfléchissant sur ce qui venait de lui arriver, il sentit renaître en lui, plus vive et plus sérieuse que jamais, la pensée de se faire capucin, qui plusieurs fois déjà lui était venue à l'esprit. Il lui sembla que Dieu même l'avait mis sur la voie, et lui avait donné un signe de sa volonté en le faisant arriver dans un couvent en cette conjoncture, et sa détermination fut arrêtée. Il fit appeler le père gardien, et lui exposa son dessein. Celui-ci lui répondit qu'il fallait bien se garder des résolutions précipitées, mais que, s'il persistait dans son projet, il ne serait point refusé. Alors il appela un notaire, fit une donation du reste de ses biens, qui composaient un très-beau patrimoine, à

la famille de Cristofore, donna une somme d'argent à la veuve, comme s'il lui eût constitué un douaire, et le reste à ses enfants.

La résolution de Ludovic venait très à propos pour ses hôtes, qui, à cause de lui, se trouvaient dans un extrême embarras. Le renvoyer du couvent et le livrer à la justice, c'est-à-dire à la vengeance de ses ennemis, était un parti qu'on ne pouvait pas même mettre en délibération. C'eût été renoncer à ses propres priviléges, décréditer le couvent parmi le peuple, s'attirer l'animadversion des capucins du monde entier, pour avoir compromis le droit de tous, et soulever contre soi toutes les autorités ecclésiastiques, qui, alors, se regardaient comme conservatrices de ce droit. D'un autre côté, la famille de celui qui avait succombé, très-puissante par elle-même et plus forte encore par ses alliances, avait manifesté l'intention de se venger, et déclarait son ennemi quiconque tenterait d'y apporter obstacle. L'histoire ne dit pas qu'ils aient éprouvé beaucoup de douleur de la perte du défunt, ni même

qu'elle ait coûté une seule larme à toute la parenté : elle dit seulement qu'ils avaient tous le plus violent désir d'avoir entre leurs mains le meurtrier mort ou vif. Or, celui-ci, en prenant l'habit de capucin, satisfaisait à toutes les exigences. Il faisait en quelque sorte amende honorable, il s'imposait une pénitence, il avouait implicitement sa faute, et dissipait toute espèce de danger ; c'était, en un mot, un ennemi qui déposait les armes. Les parents du mort pouvaient encore, pour peu que cela leur fît plaisir, croire et publier qu'il s'était fait capucin par désespoir et par crainte de leur vengeance. Et dans tous les cas, réduire un homme à se dépouiller de ses biens, à se raser la tête, à marcher pieds nus, à coucher sur la paille, à vivre d'aumônes, pouvait paraître une punition égale à l'offense même la plus grave. Le père gardien se présenta avec une prudente humilité au frère du mort, et après mille protestations de respect pour l'illustre maison et du désir de lui plaire en tout ce qui serait possible, il lui parla du repentir de Ludovic et de sa résolu-

tion, lui faisant adroitement sentir que la maison pouvait en être satisfaite, et lui insinuant avec beaucoup de douceur et encore plus d'adresse que la chose était inévitable, soit qu'elle lui fût agréable ou non. Le frère entra dans une grande colère, que le capucin laissa évaporer, en disant de temps en temps: « C'est une trop juste douleur. » Il lui fit entendre que, dans tous les cas, sa famille aurait bien su se procurer une satisfaction; et quoi que le capucin en pensât, il ne dit pas le contraire. Enfin, il demanda, il imposa, comme une condition, que le meurtrier de son frère sortirait de la ville sur-le-champ. Le capucin, qui avait déjà décidé la chose de son côté, lui répondit qu'il serait satisfait à cet égard, lui laissant croire, si cela lui était agréable, que c'était un acte d'obéissance; et tout fut arrangé. La famille fut heureuse de se tirer d'embarras; les pères le furent de sauver un homme et leurs priviléges, sans s'attirer aucun ennemi; les amateurs des principes de la chevalerie eurent leur part de satisfaction, parce qu'ils voyaient une af-

faire épineuse terminée d'une manière où l'honneur n'avait point eu à souffrir; et le peuple eut la sienne, parce qu'il voyait sortir d'embarras un homme aimé, et qu'en même temps il admirait sa conversion; enfin, Ludovic, au milieu de sa douleur, se montra le plus heureux de tous, parce qu'il commençait une vie d'expiation et d'utilité, qui pourrait, sinon réparer, expier du moins le mal qu'il avait fait, et émousser l'aiguillon intolérable du remords. Le soupçon que sa résolution pourrait être attribuée à la crainte l'affligea un instant; mais il s'en consola aussitôt en pensant que l'injustice de ce jugement même ajouterait à son châtiment et serait un nouveau moyen d'expiation pour lui. Ce fut ainsi qu'à trente ans il s'ensevelit dans un froc; et comme il devait, selon l'usage, quitter son nom pour en prendre un autre, il voulut en choisir un qui pût lui rappeler à chaque instant la faute qu'il avait à expier, et il prit le nom de frère Cristofore.

A peine la cérémonie de la prise d'habit fut-elle accomplie, que le père gardien l'in-

forma qu'il devrait faire son noviciat à ***, village éloigné de soixante milles, et qu'il partirait le lendemain. Le novice s'inclina profondément, et sollicita une grâce. « Permettez-moi, mon père, lui dit-il, avant de quitter cette ville, où j'ai répandu le sang d'un de mes semblables, où je laisse une famille cruellement offensée, de laver au moins l'affront que je lui ai fait, et de lui montrer le regret que j'éprouve de ne pouvoir réparer mes torts, en demandant pardon au frère du mort, et en chassant de son cœur, si Dieu le permet, la haine qu'il peut y conserver. » Le père gardien pensa qu'un tel acte, outre ce qu'il avait de bon en lui-même, servirait à réconcilier pour toujours la famille avec le couvent; et il alla bien vite trouver le seigneur pour lui exposer la demande du frère Cristofore. A une proposition aussi inattendue, celui-ci éprouva, outre l'étonnement qu'elle lui causa, un retour de colère mêlé d'un peu de complaisance; puis, après avoir réfléchi un instant: « Qu'il vienne demain, » dit-il; et il indiqua

l'heure. Le père gardien revint apporter au novice la permission qu'il avait désirée.

Le gentilhomme pensa aussitôt que plus cet acte de soumission aurait de solennité et ferait de bruit, plus il augmenterait son crédit auprès de la parenté et du public ; et que ce serait (pour le dire avec les formes d'une élégance moderne) une belle page dans l'histoire de la famille. Il fit à la hâte prévenir tous ses parents de se rendre dans son palais le lendemain à midi, afin de se réunir à lui pour recevoir une satisfaction commune. A l'heure fixée, le palais était rempli de nobles de tout âge et de tout sexe ; c'était un mouvement, un mélange de grandes capes, de plumes énormes, d'épées traînantes, de fraises plissées et empesées, de robes de toutes couleurs qui ressemblaient à des arabesques. Les antichambres, la cour et la rue fourmillaient de valets, de pages, de braves et de curieux. Frère Cristoforo vit cet appareil, en devina le motif, et éprouva un léger trouble ; mais, après un moment, il se dit à lui-même : C'est juste ; je l'ai immolé en public,

en présence de ses nombreux ennemis : ce fut un scandale ; il en faut une réparation. Ainsi, les yeux baissés, ayant le père à ses côtés, il passa le seuil de ce palais, traversa la cour au milieu d'une foule qui l'examinait avec une curiosité peu cérémonieuse, monta l'escalier, et, à travers une autre foule plus noble, qui se pressait sur son passage, il arriva, suivi de mille regards, en présence du maître de la maison, qui, entouré de ses parents les plus proches, se tenait debout au milieu de la salle, la tête haute, la main gauche appuyée sur le pommeau de son épée, et serrant de la droite le bord de sa cape sur sa poitrine.

Il y a quelquefois dans le visage et la contenance d'un homme une expression si immédiate, on dirait presque une telle effusion de l'âme, qu'elle produit une impression unique sur la foule des spectateurs. Le visage et le maintien de frère Cristoforo disaient clairement à tous les assistants que ce n'était pas par respect humain qu'il s'était fait capucin, et qu'il venait endurer une pareille humilia-

tion ; et cette pensée lui concilia d'abord tous les esprits. Lorsqu'il aperçut l'offensé, il hâta le pas, mit un genou à terre, croisa ses mains sur sa poitrine, et, inclinant sa tête rasée, il lui dit : « Je suis le meurtrier de votre frère. Dieu m'est témoin que je voudrais vous le rendre au prix de mon sang ; mais ne pouvant vous faire qu'une tardive et inutile réparation, je vous prie de la recevoir pour l'amour de Dieu. » Tous les yeux étaient fixés sur le novice et sur le personnage auquel il s'adressait ; toutes les oreilles étaient attentives. Quand le frère Cristofore se tut, il s'éleva dans toute la salle un murmure de compassion et de respect. Le gentilhomme, dont le maintien annonçait une bienveillance contrainte et une colère mal comprimée, fut troublé par ces paroles ; et se penchant vers celui qui se tenait à ses pieds : « Levez-vous, » ui dit-il d'une voix altérée. « L'offense... le ait véritablement... mais l'habit que vous prtez... non-seulement à cause de lui, mais pur vous-même... Levez-vous, mon père... Mn frère... je ne puis le nier... était un ca-

valier... était un homme... un peu impatient, un peu vif; et tout est arrivé par la volonté de Dieu. N'en parlons plus... Mais, mon père, vous ne devez pas demeurer plus longtemps dans cette posture. » Et le prenant par le bras, il le releva. Frère Cristofore debout, mais la tête inclinée, répondit : « Je puis donc croire que vous m'avez accordé mon pardon! et si je l'obtiens de vous, de qui ne dois-je pas l'espérer? oh! si je pouvais entendre ce mot de pardon sortir de votre bouche... »

« Pardon? dit le gentilhomme. Vous n'en avez plus besoin. Mais puisque vous le désirez, assurément je vous pardonne de tout mon cœur, et tous... »

« Tous! tous! » crièrent à la fois les assistants. Une joie reconnaissante se peignit sur le visage du religieux, mais on y voyait encore paraître un humble et profond regret du mal que la rémission des hommes ne pouvait réparer. Le gentilhomme, vaincu à ce aspect et transporté par la commotion générale, jeta ses bras au cou de Cristofore, et

lui donna le baiser de paix, qu'il en reçut à son tour.

Une approbation générale se manifesta dans toutes les parties de la salle ; tous les spectateurs se pressèrent autour du religieux, pendant qu'un grand nombre de domestiques apportaient des rafraîchissements. Le gentilhomme se rapprocha de frère Cristofore, qui paraissait vouloir se retirer, et lui dit : « Mon père, acceptez quelque chose, donnez-moi cette preuve de votre amitié. » Et il se mit en devoir de le servir ; mais celui-ci se retirant avec l'expression d'une résistance amicale : « Ces choses, lui dit-il, ne sont plus à mon usage ; mais à Dieu ne plaise que je refuse vos présents. Je vais me mettre en voyage : ayez la bonté de me faire remettre un pain, afin que je puisse dire que j'ai éprouvé votre charité, que j'ai mangé votre pain et obtenu une preuve de mon pardon. » Le gentilhomme, ému, donna des ordres à cet effet, et aussitôt un majordome vint en grande cérémonie, portant un pain sur un bassin d'argent, et le présenta au père, qui,

l'ayant pris, le remercia et le mit dans son panier. Ensuite il demanda la permission de se retirer, et, ayant de nouveau embrassé le maître de la maison, ainsi que ceux qui se trouvaient le plus près de lui, il s'arracha d'auprès d'eux avec beaucoup de peine. Il eut ensuite à lutter dans les antichambres pour se débarrasser des domestiques, et même des braves, qui baisaient le bas de sa robe, son cordon, son capuce ; et il se trouva dans la rue, porté comme en triomphe et accompagné d'une foule de peuple jusqu'à la porte de la ville par où il devait sortir pour commencer son pédestre voyage vers le lieu de son noviciat.

Le frère du défunt et sa famille, qui s'étaient préparés à goûter, dans ce jour, la triste joie de l'orgueil, se trouvèrent remplis au contraire de la joie pure du pardon et de la bienveillance. L'assemblée continua encore quelque temps à parler de cet événement, avec une bonté et une cordialité qu'on ne lui voyait pas d'ordinaire, et à se livrer à des raisonnements auxquels personne n'était pré-

paré en venant dans ce palais. Au lieu de satisfactions exigées, de représailles de vengeance, d'obligations remplies, les louanges du novice, la réconciliation, la mansuétude, furent les sujets de la conversation. Et tel qui pour la cinquantième fois aurait raconté comment le comte Muzio, son père, avait su, dans une fameuse conjoncture, tenir tête au marquis Stanislas, qui était un rodomont très-connu, parla au contraire des pénitences et de la patience admirable d'un frère Simon, mort depuis longtemps. Après que la compagnie se fut retirée, le seigneur, encore tout ému, repassait en lui-même avec admiration ce qu'il avait entendu, ce que lui-même avait dit, et murmurait entre ses dents : « Quel diable de moine ! » (il faut bien que nous transcrivions exactement ses paroles) « quel diable de moine ! S'il était resté à genoux quelques moments de plus, je lui aurais presque demandé pardon d'avoir donné la mort à mon frère. » Notre histoire remarque expressément qu'à partir de ce jour, il fut un peu moins violent et un peu plus aimable.

Le père Cristofore cheminait avec une consolation qu'il n'avait jamais éprouvée depuis ce jour terrible à l'expiation duquel sa vie devait être consacrée tout entière. Le silence était imposé aux novices ; et il observait cette règle sans peine, tout absorbé dans la pensée des fatigues, des privations et des humiliations qu'il aurait à endurer pour réparer son erreur. S'étant arrêté à l'heure du repas chez un bienfaiteur de l'ordre, il mangea avec une sorte de volupté le pain du pardon ; mais il en réserva un morceau qu'il mit dans son panier, pour l'y conserver comme un perpétuel souvenir du passé.

Notre dessein n'est pas de faire l'histoire de sa vie claustrale : nous dirons seulement que, remplissant toujours avec autant de zèle que de soin les devoirs qui lui étaient ordinairement assignés, de prêcher et d'assister les mourants, il ne laissait jamais échapper une occasion d'exercer d'autres devoirs qu'il s'était lui-même imposés, tels que de réunir les hommes entre lesquels existait quelque inimitié, et de protéger les faibles qui se

trouvaient opprimés. Dans cette conduite entraient pour quelque chose, et sans qu'il s'en aperçût, ses anciennes habitudes, et un reste de dispositions martiales, que les humiliations et les macérations n'avaient pu détruire entièrement. Son langage était habituellement modeste et simple ; mais quand il s'agissait des intérêts de la justice ou de la vérité, on voyait tout à coup se ranimer sa première ardeur, qui, modifiée par une prononciation solennelle provenant de l'habitude de prêcher, donnait à ce langage un caractère extraordinaire. Sa contenance, comme son aspect, annonçait un long combat entre un caractère prompt, susceptible, et une volonté opposée, habituellement victorieuse, toujours sur ses gardes, et dirigée par des motifs et des inspirations supérieures. Un de ses confrères, qui était aussi son ami et qui le connaissait bien, avait coutume de le comparer à ces paroles trop expressives dans leur forme naturelle, que quelques personnes, quoique réservées d'ailleurs, laissent échapper quand la passion les emporte, mais en

les mutilant ; paroles qui, malgré ce déguisement, rappellent néanmoins leur énergie primitive.

Si une pauvre fille inconnue, dans la triste situation de Lucie, eût réclamé la protection du père Cristofore, il serait sur-le-champ accouru auprès d'elle. Mais comme il s'agissait de Lucie elle-même, il accourut avec d'autant plus de sollicitude, qu'il connaissait et admirait son innocence, qu'il avait déjà tremblé pour les dangers auxquels elle était exposée, et ressenti une vive indignation pour l'affreuse persécution dont elle était devenue l'objet. A tout cela, se joignait cette considération que lui ayant conseillé comme le moyen le plus sage de ne point sortir, et de se tenir tranquille, il craignait que ce conseil même n'eût produit quelque fâcheux effet ; à la sollicitude de la charité qui était comme innée en lui, se mêlait, dans cette circonstance, cette inquiétude scrupuleuse qui tourmente même les gens de bien.

Mais pendant que nous racontions l'histoire du père Cristofore, il est arrivé, a frappé à

la porte, et les femmes, laissant là le dévidoir qui tournait et criait dans leurs mains, se sont levées, en disant : « Oh! c'est le père Cristofore! que Dieu le bénisse! »

CHAPITRE V.

Le père Cristofore s'arrêta sur le seuil de la porte, et à peine eut-il entrevu les deux femmes, qu'il dut s'apercevoir que ses pressentiments n'étaient point trompeurs. Alors, avec ce ton d'interrogation qui semble aller au-devant d'une triste réponse, levant sa barbe par un léger mouvement de tête en arrière, il leur dit : « Eh bien ? » Lucie lui répondit par d'abondantes larmes. La mère commençait à lui faire des excuses pour avoir osé... mais il s'avança, et s'étant assis sur une escabelle, il interrompit toutes les excuses en disant à Lucie : « Rassurez-vous, ma pauvre enfant. Et vous, » dit-il ensuite à Agnès, « racontez-moi ce qui est arrivé. » Pendant que la bonne femme faisait de son mieux sa triste relation, le religieux, frappant du pied tour à tour et levant les yeux au ciel, devenait de mille couleurs. Quand elle eut

terminé son récit, il se couvrit le visage de ses deux mains et s'écria : « O Dieu bienfaisant ! jusqu'à quand.... » Mais, sans achever sa phrase, il se tourna de nouveau vers les femmes : « Pauvres infortunées, leur dit-il, Dieu vous a visitées. Pauvre Lucie ! »

« Vous ne nous abandonnerez pas, n'est-il pas vrai, mon père? » dit Lucie en sanglotant.

« Vous abandonner! répondit-il; grand Dieu ! et de quel front pourrais-je lui demander quelque chose pour moi, si je vous abandonnais? Vous dans cet état! vous qu'il m'a confiées! Ne perdez point courage; il vous assistera. Il voit tout; il peut même se servir d'un homme comme moi sans aucun mérite pour confondre un... Voyons, pensons un peu à ce que nous devons faire. »

En prononçant ces derniers mots, il appuya le coude gauche sur son genou, pencha sa tête sur sa main, et de sa main droite il serrait sa barbe et son menton comme pour fixer et réunir toutes les puissances de son âme. Mais la plus attentive considé-

ration ne servit qu'à lui faire découvrir plus distinctement combien le cas était pressant et embarrassé, et combien les remèdes étaient rares, incertains et dangereux. — Inspirer de la honte à Don Abondio, et lui faire sentir à quel point il manque à son devoir? La honte et le devoir sont nuls à ses yeux quand la crainte le domine. Lui faire peur? Quel moyen trouverais-je de lui en faire jamais une qui surpasse celle qu'il a d'un coup d'escopette? Instruire de tout le cardinal archevêque, et invoquer son autorité? Cela demanderait du temps; et, dans l'intervalle, et lors même que cette pauvre innocente serait mariée, serait-ce un frein pour cet homme?... Qui sait jusqu'où il peut porter l'audace? et comment lui résister? Ah! si je pouvais, pensait le religieux, si je pouvais mettre dans mes intérêts mes frères d'ici et ceux de Milan? Mais ce n'est point une affaire ordinaire, et je serais abandonné. Celui-ci d'ailleurs passe pour être l'ami du couvent; il se conduit comme un partisan des capuçins; et ses bandits ne

sont-ils pas venus plus d'une fois chercher un asile parmi nous? Je me trouverais seul dans l'embarras, je m'attirerais encore du trouble, des tracas, des querelles, et, ce qui serait plus malheureux, je pourrais peut-être, par une tentative faite hors de propos, empirer la position de cette pauvre enfant. — Après avoir bien pesé le pour et le contre d'un parti, puis d'un autre, le meilleur lui parut d'affronter Don Rodrigo lui-même, d'essayer de le détourner de son infâme projet par les supplications, par les terreurs de l'autre vie, de celle-ci même, s'il était possible. Au pis aller, il pourrait du moins connaître plus clairement par cette voie si cet homme persistait dans son mauvais dessein, mieux découvrir ses intentions, et agir après en conséquence.

Pendant que le religieux employait ainsi le temps en méditations, Renzo, qui, par des raisons que chacun peut deviner, ne savait pas se tenir loin de cette maison, avait déjà paru devant la porte; mais, voyant le père absorbé dans ses réflexions et les femmes

qui lui faisaient signe de ne point le troubler, il se tenait sur le seuil en silence. Ayant levé la tête pour communiquer son projet aux femmes, le religieux l'aperçut et le salua d'une manière qui annonçait une affection habituelle, que la piété rendait plus vive.

« Vous ont-elles dit,... mon père? » lui demanda Renzo d'une voix émue.

« Certainement, et c'est pour cela que je suis ici. »

« Que dites-vous de ce scélérat? »

« Que veux-tu que j'en dise? Il est loin; à quoi serviraient mes paroles? Mais à toi, mon cher Renzo, je te dis d'avoir confiance en Dieu, et que Dieu ne t'abandonnera pas. »

« Que vos paroles soient bénies! s'écria le jeune homme; vous n'êtes pas de ceux-là qui donnent toujours tort aux malheureux. Mais monsieur le curé, et monsieur le docteur..... »

« Ne rappelle pas des choses qui ne peuvent servir qu'à te tourmenter inutilement. Je ne suis qu'un pauvre religieux, mais je

te répète ce que j'ai dit à tes amies : quelque faible que je sois, je ne vous abandonnerai pas. »

« Oh! vous n'êtes pas, vous, comme les amis de ce monde, qui ne sont bons à rien quand on a besoin d'eux. Qui n'aurait cru aux protestations qu'ils me faisaient dans le bon temps? Ils étaient prêts à donner leur sang pour moi; ils m'auraient soutenu contre le diable. Si j'avais eu un ennemi.... il suffisait de les en instruire, et il n'aurait pas vécu longtemps. Et aujourd'hui, si vous voyiez comme ils s'éloignent... » En ce moment Renzo, levant les yeux sur son interlocuteur, vit que son visage s'était obscurci, et s'aperçut d'avoir dit une sottise. Mais voulant la réparer, il se troublait et s'embarrassait davantage : « Je voulais dire... je n'avais pas l'intention... c'est que je voulais dire... »

« Que voulais-tu dire? Eh quoi! tu avais donc déjà gâté mon ouvrage avant que je l'eusse commencé! Il est très-heureux pour toi d'avoir été trompé; comment! tu allais

chercher des amis... et quels amis !... Des hommes qui n'auraient pas pu te secourir lors même qu'ils l'auraient voulu, et tu t'es exposé à perdre celui-là seul qui le peut et le veut. Ignores-tu que Dieu est l'ami des opprimés qui mettent leur confiance en lui? Ignores-tu que les faibles n'ont jamais l'avantage contre les forts ? et quand même... » A ces mots, il pressa fortement le bras de Renzo : son aspect, sans perdre de son autorité, s'anima d'une componction solennelle, ses yeux se baissèrent, sa voix devint lente et grave : « Quand même ils l'obtiendraient, c'est un terrible avantage. Renzo! veux-tu avoir confiance en moi? que dis-je, en moi, homme chétif, pauvre frère? Veux-tu te confier en Dieu? »

« Oh! oui, répondit Renzo; c'est lui qui est le véritable seigneur. »

« Et bien, promets-moi que tu n'affronteras; que tu ne provoqueras personne, et que tu te laisseras guider par moi. »

« Je vous le promets. »

Lucie fit un grand soupir, comme si elle

eût été soulagée d'un poids considérable, et Agnès dit au jeune homme : « Bien, mon garçon. »

« Écoutez, mes enfants, reprit frère Cristofore ; j'irai aujourd'hui parler à cet homme : si Dieu lui touche le cœur et prête de la force à mes paroles, nous l'en remercierons ; s'il en est autrement, il nous fera découvrir quelque autre remède. Vous, cependant, demeurez tranquilles, retirées ; évitez les propos, ne vous montrez pas. Ce soir, ou demain matin au plus tard, vous me reverrez. » A ces mots, il coupa court aux remercîments et aux bénédictions, et partit. Il s'achemina vers son couvent, arriva assez tôt pour aller au chœur chanter les psaumes, dîna, et se remit aussitôt en route, pour se rendre à l'habitation de l'homme cruel qu'il voulait adoucir.

Le palais de Don Rodrigo s'élevait isolé, comme un fort, sur la cime d'un des promontoires dont cette côte est entrecoupée. A cette indication, l'anonyme ajoute que l'endroit où il était situé (et il aurait beaucoup

mieux fait d'en donner tout simplement le nom) se trouvait au-delà et à environ trois milles du village qu'habitaient les fiancés, et à quatre milles du couvent. Au pied de ce promontoire, dans la partie qui regarde le lac, se trouvait un amas de cabanes habitées par les paysans de Don Rodrigo, et c'était là comme la capitale de son petit royaume. Il suffisait d'y passer pour avoir une exacte idée de la condition et des mœurs du pays. En jetant un coup d'œil dans les salles basses, où quelques portes se trouvaient ouvertes, on voyait suspendus à la muraille des arquebuses, des pioches, des râteaux, des chapeaux de paille, des filets et des poires à poudre. Les gens que l'on y rencontrait étaient des bandits robustes et grossiers, avec une grande chevelure retroussée sur la tête et renfermée dans un réseau; des vieillards qui, bien qu'ils eussent perdu les dents, semblaient encore disposés à mordre quiconque les aurait le moins du monde agacés; des femmes portant des visages d'homme et pourvues de bras nerveux qui, dans l'occasion, parais-

saient propres à venir au secours de la parole. Dans les manières et dans les actions des enfants eux-mêmes, qui jouaient sur les chemins, on apercevait je ne sais quoi de provoquant et d'audacieux.

Frère Cristofore traversa le village, monta par un sentier tortueux, et parvint à une petite esplanade située devant le palais. La porte en était fermée, ce qui annonçait que le maître était à table et ne voulait pas être dérangé. Les rares et petites fenêtres qui donnaient sur le chemin, fermées de volets disjoints et tombant de vétusté, étaient défendues par de gros barreaux de fer, et celles du rez-de-chaussée étaient si élevées, qu'un homme aurait eu peine à y atteindre même en montant sur les épaules d'un autre. Le plus profond silence régnait dans ces lieux; et un voyageur aurait pu croire que c'était une maison abandonnée, si quatre créatures, deux vivantes et deux mortes, placées symétriquement en dehors, n'avaient fourni quelques indices d'habitation. Deux énormes vautours avec les ailes étendues et les têtes pendantes,

l'un déplumé et à moitié consumé par le temps, l'autre encore entier et avec ses plumes, étaient attachés sur chacun des vantaux de la porte; et deux braves, couchés sur les bancs qui se trouvaient à droite et à gauche, faisaient sentinelle, en attendant le moment d'être appelés à partager les restes de la table du seigneur. Le père s'arrêta, dans l'attitude d'un homme qui se dispose à attendre; mais un des braves se leva, et lui dit : « Mon père, entrez; les capucins n'ont pas l'habitude d'attendre ici : nous sommes amis du couvent, et j'y suis allé moi-même dans de certains moments où l'air du dehors n'était pas trop bon pour ma santé, et où, si vous m'aviez tenu la porte fermée, cela eût tourné bien mal. » En disant ces mots, il fit deux fois retentir le marteau. A ce signal répondirent aussitôt les hurlements et les cris des chiens, et peu d'instants après arriva en murmurant un vieux domestique; mais ayant aperçu le père, il lui fit une grande salutation, apaisa les bêtes de la main et de la voix, introduisit son hôte dans une cour étroite, et

en referma la porte. Il le conduisit ensuite dans une salle, et le regardant avec un air d'étonnement et de respect, il lui dit : « N'êtes-vous pas le père Cristofore de Pescarenico ? »

« Lui-même. »

« Vous ici ? »

« Comme vous voyez, brave homme. »

« C'est assurément pour faire du bien. Du bien, continua-t-il de murmurer entre ses dents en se remettant en marche, on en peut faire partout. » Après avoir traversé deux ou trois pièces obscures, ils parvinrent à la porte de la salle du banquet. On y entendait un bruit confus de fourchettes, de couteaux, de verres, d'assiettes d'étain, et surtout de voix discordantes qui cherchaient à l'envi à se surpasser. Le frère voulait se retirer, et, s'étant arrêté, disputait avec le domestique pour obtenir qu'il le laissât dans quelque coin de la maison jusqu'à ce que le repas fût achevé, quand la porte s'ouvrit. Un certain comte Attilio, qui s'en trouvait le plus près (c'était un cousin du maître du logis, et nous en avons déjà fait mention sans le nommer), voyant

une tête rasée et un froc, et s'apercevant de la modeste intention du bon père, s'écria aussitôt : « Ah ! vous ne nous échapperez pas, père très-révérend : avancez, avancez. » Don Rodrigo, sans deviner précisément le sujet de cette visite, en eut cependant une idée par je ne sais quel pressentiment confus. Mais après l'exclamation d'Attilio, il ne convenait pas de renvoyer le religieux, et il lui dit : « Venez, mon père, venez. » Celui-ci s'avança en s'inclinant vers le maître, et en répondant de ses deux mains aux salutations des convives.

L'honnête homme, en présence du méchant, plaît généralement ; on aime à se le représenter, le front haut, le regard tranquille, la parole ferme ; mais pour lui faire prendre cette attitude, on a besoin de certaines circonstances qu'il est bien rare de trouver réunies. Ainsi, ne vous étonnez pas si le père Cristofore, avec le témoignage d'une conscience pure, avec le sentiment profond de la justice de la cause qu'il venait défendre, avec un sentiment mêlé d'horreur et de com-

passion pour Don Rodrigo, se tenait d'un air timide et soumis devant ce même Rodrigo, assis sur un fauteuil dans sa propre maison, dans son royaume, entouré d'amis, d'hommages et des signes de sa puissance, avec une mine à faire mourir sur les lèvres de celui qui aurait tenté de la faire, une demande, une remontrance, ou un reproche. A sa droite était assis ce comte Attilio, son cousin, et, s'il est besoin de le dire, le compagnon de son libertinage et de sa tyrannie, qui était venu de Milan pour passer quelques jours avec lui. A sa gauche et de l'autre côté de la table, se tenait avec un grand respect, tempéré pourtant par une certaine assurance et une certaine présomption, monsieur le podestat, celui-là même qui, en théorie, aurait dû se charger de rendre justice à Renzo Tramaglino, et d'infliger à Don Rodrigo une des peines prévues dans de pareils cas. En face du podestat et avec le maintien du convive le plus respectueux et le plus dévoué, siégeait notre docteur Azzecca-Brouillon, en cape noire, et avec le nez plus rouge

que de coutume. Vis-à-vis des deux cousins, se trouvaient deux convives obscurs qui, dit notre histoire, ne faisaient autre chose que manger, s'incliner, sourire et approuver tout ce que disait un commensal, quand un autre ne le contrariait pas.

« Faites asseoir le père, » dit Don Rodrigo. Un domestique présenta un siége, sur lequel se plaça le père Cristofore, en faisant quelques excuses à ce seigneur pour être venu dans un moment si peu opportun. « Je désirerais vous entretenir en particulier d'une affaire importante, » ajouta-t-il d'une voix plus basse à l'oreille de Don Rodrigo.

« Bien, bien, nous en parlerons, répondit celui-ci : mais en attendant, vous ne refuserez pas de vous rafraîchir. »

Le père cherchait à s'en dispenser ; mais Don Rodrigo, élevant la voix, au milieu du bruit qui avait recommencé, criait : « Par Bacchus, vous ne me ferez pas cette injure : on ne dira jamais qu'un capucin soit sorti de cette maison sans avoir goûté de mon vin, ni un créancier insolent sans avoir été régalé

du bois de mes forêts. » Ces paroles furent suivies d'un rire universel, et interrompirent un moment la question qui s'agitait chaudement parmi les convives. Un domestique, portant sur un bassin un flacon de vin, et un long verre en forme de calice, le présenta au père, qui, ne voulant pas résister à l'instante invitation d'un homme qu'il avait si grand besoin de ménager, n'hésita point à accepter, et se mit à boire lentement.

« L'autorité du Tasse ne saurait être admise en faveur de votre opinion, monsieur le podestat, et l'on pourrait, au contraire, l'invoquer contre elle, reprit d'une voix éclatante le comte Attilio, puisque cet homme érudit, ce grand homme, qui savait sur le bout du doigt toutes les règles de la chevalerie, a voulu que l'envoyé d'Argant, avant d'exposer le défi aux chevaliers chrétiens, en demandât la permission au pieux Godefroi... »

« Mais, répliquait à non moins haute voix le podestat, cela n'est qu'une surabondance, un ornement poétique, puisque la qualité

d'envoyé est inviolable de sa nature en vertu du droit des gens, *jure gentium;* et sans aller le chercher si loin, cela est encore prouvé par le proverbe : ambassadeur ne porte peine; et les proverbes, monsieur le comte, sont la sagesse du genre humain. D'ailleurs, le messager n'ayant rien dit en son propre nom, mais seulement présenté le défi par écrit... »

« Mais quand voudrez-vous comprendre que ce messager était un ignorant téméraire, qui ne connaissait pas les premières...? »

« Avec la permission de vos seigneuries, interrompit Don Rodrigo, qui n'aurait pas voulu que cette discussion allât trop loin, rapportons-nous-en au père Cristofore, et tenons-nous-en à sa décision. »

« Bien, très-bien, » dit le comte Attilio, auquel il paraissait très-plaisant de faire décider une question de chevalerie par un capucin, tandis que le podestat, plus enflammé, se calmait avec peine et en faisant une légère grimace qui paraissait vouloir dire : entêtés que vous êtes !

« Mais, d'après ce qu'il me semble avoir entendu, dit le père, ce ne sont point des choses dont je doive avoir connaissance. »

« Excuses banales de la modestie des pères, dit don Rodrigo, mais vous ne nous échapperez pas. A d'autres! nous savons bien que vous n'êtes point venu au monde avec le capuchon sur la tête, et que le monde a entendu parler de vous. Allons, allons. Voici la question! »

« Le fait est, » commença à crier le comte Attilio...

« Laissez-moi, cousin, moi qui suis neutre, exposer le fait, reprit Don Rodrigo. Voici l'histoire : un chevalier espagnol adresse un défi à un chevalier milanais; l'envoyé, ne trouvant pas à sa maison celui qu'il venait provoquer, remet le cartel à un frère de ce chevalier, lequel frère, après avoir lu le défi, donne pour réponse quelques coups de bâton à l'envoyé. Il s'agit... »

« Bien donnés, bien appliqués, cria le comte Attilio; ce fut une véritable inspiration... »

« Oui, du diable! ajouta le podestat; maltraiter un ambassadeur! une personne sacrée! Le père voudra bien me dire aussi si cette action est celle d'un chevalier? »

« Oui, monsieur, d'un chevalier, cria le comte, et vous me le laisserez peut-être dire à moi qui dois connaître tout ce qui a rapport à la chevalerie. Oh! si on lui eût donné des coups de poing, ç'aurait été tout autre chose; mais le bâton ne souille les mains de personne. Ce que je ne puis comprendre, c'est que vous vous intéressiez avec tant de chaleur aux épaules d'un misérable. »

« Qui vous a jamais parlé de ses épaules, monsieur le comte? vous me faites dire des choses qui ne me sont jamais venues à l'esprit. J'ai parlé de son caractère et non de ses épaules. Je parle principalement des lois de la chevalerie. Faites-moi la grâce de me dire si les féciaux, que les anciens Romains envoyaient pour intimer le défi aux autres peuples, demandaient la permission d'exposer les motifs de leur ambassade: et trouvez-moi un peu un écrivain qui fasse mention

qu'un fécial ait jamais reçu la bastonnade. »

« Qu'ont de commun avec les nôtres les usages des anciens Romains? nation qui agissait sans cérémonie, et qui, à l'égard de ces connaissances, était en arrière et très en arrière. Mais selon les lois de la chevalerie moderne, qui est la véritable, je dis et soutiens qu'un envoyé qui oserait mettre un défi dans la main d'un chevalier sans lui en avoir demandé la permission, serait un téméraire qui n'aurait plus rien d'inviolable et à qui l'on pourrait faire donner la bastonnade en sûreté de conscience... »

« Répondez un peu à ce raisonnement. »

« Certainement on n'y peut rien répondre. »

« Mais écoutez un peu, frapper un homme désarmé est une trahison. *Atqui*, l'envoyé *de quo* était sans armes. *Ergo...* »

« Doucement, doucement, monsieur le podestat. »

« Comment doucement? »

« Doucement, vous dis-je : que venez-vous me conter là? Une trahison, c'est de frapper

avec l'épée un homme par-derrière ou de lui tirer un coup d'escopette dans les reins ; et encore à cet égard je pourrais citer de certains cas... mais je me renferme dans la question. Je vous accorde que l'on puisse en général qualifier de trahison un acte semblable ; mais donner quelques coups de bâton à un maraud ! Ce serait une belle chose que l'on dût lui dire : Prends garde que je te batte, comme on dirait à un honnête homme : En garde. — Et vous, monsieur le docteur très-respectable, au lieu de me faire des mines pour me donner à entendre que vous pensez comme moi, pourquoi ne soutenez-vous pas mes motifs de votre éloquence afin de m'aider à faire entrer la raison dans la tête de monsieur ? »

« Moi..., répondit le docteur un peu confus, je jouis de cette docte dispute, et je rends grâce à l'heureux accident qui a donné lieu à une guerre d'esprit aussi agréable. Et puis d'ailleurs il ne m'appartient pas de donner mon avis : son illustrissime seigneurie a déjà délégué un juge... voici le père... »

« Cela est vrai, dit Don Rodrigo; mais comment voulez-vous que le juge parle, quand les plaideurs ne veulent pas se taire? »

« Je deviens muet, dit le comte Attilio. » Le podestat fit entendre aussi qu'il garderait le silence.

« Ah! finalement! A vous, mon père, dit Don Rodrigo, d'un air moitié sérieux, moitié plaisant. »

« Je me suis déjà excusé, répondit frère Cristofore, en vous prévenant que je ne m'y entendais pas; » et il rendit le verre à un domestique.

« Excuses banales, s'écrièrent les deux cousins: nous voulons une sentence. »

« Puisqu'il en est ainsi, reprit le frère, mon avis serait qu'il n'y eût ni défi, ni envoyé, ni bastonnade. »

Les convives se regardèrent étonnés.

« Oh! ceci est trop fort! dit le comte Attilio; je vous en demande pardon, mon père, mais c'est trop fort. On voit que vous ne connaissez pas le monde. »

« Lui? dit Don Rodrigo; ah! ah! il le

connaît, cousin, autant que vous au moins : n'est-il pas vrai, mon père? Dites, dites, n'avez-vous pas aussi fait vos caravanes? »

Au lieu de répondre à cette indiscrète interpellation, le père se dit en secret à lui-même : Ceci te regarde personnellement; mais, frère, souviens-toi que tu n'es pas ici pour tes intérêts, et que tout ce qui ne touche que toi doit être compté pour rien.

« C'est possible, dit le cousin; mais le père... comment s'appelle-t-il, le père? »

« Père Cristofore, » répondit plus d'une voix.

« Mais, père Cristofore, mon très-respectable maître, avec de pareilles maximes vous mettriez le monde sens dessus dessous. Sans défi, sans coups de bâton, adieu le point d'honneur : il y aurait impunité pour tous les insolents. Heureusement que cette supposition est impossible à admettre. »

« Allons, docteur, reprit Don Rodrigo qui voulait toujours plus éloigner de la dispute les deux premiers champions; allons, à vous qui êtes un homme capable de donner raison

à tout le monde. Voyons un peu comment vous vous y prendrez pour donner ici raison au père Cristofore. »

« En vérité, répondit le docteur, en agitant sa fourchette en l'air et en se tournant vers le père, en vérité je ne puis comprendre comment le père Cristofore, en qui l'on trouve à la fois le parfait religieux et l'homme du monde, n'a pas réfléchi que sa sentence, bonne, excellente et d'un juste poids dans la chaire, ne vaut rien, soit dit avec le respect que je lui dois, dans une dispute de chevalerie. Mais le père sait mieux que moi que chaque chose est bonne en son lieu; et je crois que cette fois il a voulu se tirer, par une plaisanterie, de l'embarras de porter un jugement. »

Qu'aurait-on pu répondre à des raisonnements déduits d'une sagesse si ancienne et toujours nouvelle? Rien; et c'est ce que fit notre frère.

Mais Don Rodrigo, pour trancher cette question, en souleva une autre. « A propos, dit-il, j'ai entendu dire qu'il courait

à Milan des bruits d'accommodement. »

Le lecteur sait qu'à cette époque on se battait pour la succession au duché de Mantoue, lequel, à la mort de Vincent de Gonzague qui n'avait pas laissé de descendance masculine, était passé sous la domination du duc de Nevers, son plus proche parent. Louis XIII, ou plutôt le cardinal de Richelieu, voulait le soutenir à cause de son attachement aux intérêts de la France : Philippe IV, de son côté, ou plutôt le comte d'Olivarès, communément appelé le comte-duc, ne voulait pas y consentir pour les mêmes raisons, et lui avait suscité une guerre; et comme ce duché était fief de l'empire, les deux puissances travaillaient par des intrigues, par des instances, par des menaces, auprès de l'empereur Ferdinand II, la première pour qu'il accordât l'investiture au nouveau duc, la seconde pour qu'il la lui refusât et aidât les Espagnols à le chasser de l'Italie. »

« Je ne suis pas éloigné de croire, dit le comte Attilio, que les choses puissent s'arranger. J'ai de certaines raisons.... »

« Ne le croyez pas, monsieur le comte, ne le croyez pas, interrompit le podestat; je puis moi, dans ce petit canton, avoir des nouvelles de ce qui se passe, puisque monsieur le commandant espagnol du château, qui a la bonté de me vouloir un peu de bien et qui est fils d'un protégé du comte-duc, est informé de tout.... »

« Je vous dis, moi, qu'il m'arrive tous les jours d'en parler, à Milan, avec d'autres personnages; et je sais de bonne source que le pape, qui a les plus pressants intérêts pour la conclusion de la paix, a fait des propositions.... »

« C'est ainsi que cela doit être, la chose est dans les règles. sa Sainteté fait son devoir; un pape doit toujours chercher à ramener la paix parmi les princes chrétiens; mais le comte-duc a sa politique, et.... »

« Et, et, et; savez-vous, monsieur, ce que pense l'empereur en ce moment? Croyez-vous qu'il n'y ait que Mantoue dans le monde? Il y a beaucoup de choses à prévoir, monsieur. Savez-vous, par exemple, jusqu'à

quel point l'empereur peut se fier en cet instant au prince de Valdisten, ou de Valtisten, peu importe, et si.... »

« Le véritable nom en langue allemande, interrompit le podestat, est Vallenstein, comme je l'ai entendu prononcer plusieurs fois par monsieur le commandant du château. Mais soyez bien convaincu que.... »

« Ne voulez-vous pas m'en apprendre? » s'écriait le comte tout prêt à se fâcher; mais Don Rodrigo lui fit signe du genou de ne plus contredire son adversaire, par complaisance pour lui. Il se tut donc, et le podestat, comme un navire qui vient de quitter des bas fonds, continua à voiles déployées le cours de son éloquence. « Vallenstein me donne peu d'inquiétude, parce que le comte-duc a l'œil à tout et partout, et si Vallenstein veut faire le plaisant, il saura bien, bon gré mal gré, le faire marcher droit; il a l'œil partout, dis-je, et les bras longs; et s'il a résolu, comme il l'a fait et justement, ce grand politique, que monsieur le duc de Nevers ne prendrait pas racine dans Mantoue, le duc

de Nevers n'y restera guère, et le cardinal de Richelieu aura donné un coup d'épée dans l'eau. En vérité, il me fait rire, ce cher monsieur le cardinal, lorsqu'il veut se frotter à un comte-duc, à un Olivarès. Je le dis de bon cœur, je voudrais pouvoir renaître dans deux cents ans, pour entendre ce que diront nos descendants de cette belle prétention. Il faut autre chose que l'envie, il faut avoir une tête, et il n'y en a qu'une au monde comme celle du comte-duc. Le comte-duc, messieurs, » poursuivit le podestat toujours le vent en poupe et un peu étonné lui-même de ne pas rencontrer un seul écueil, « le comte-duc est un vieux renard, parlant avec le respect qu'on lui doit, qui fera perdre la trace au plus fin limier ; et quand il fera mine d'aller à droite, on peut être certain qu'il sera allé à gauche ; d'où il résulte que personne ne peut jamais se vanter de connaître ses desseins ; et ceux même qui doivent les mettre à exécution, ceux qui écrivent ses dépêches, n'y comprennent rien du tout. Je puis en parler avec quelque connaissance de

cause, parce que ce brave homme de commandant daigne s'entretenir avec moi des affaires, et avec quelque confiance. Le comte-duc, au contraire, sait à point nommé les menées qui se font sourdement dans toutes les autres cours; et tous ces habiles politiques, et il faut avouer qu'il n'en manque pas, ont à peine imaginé un projet, que le comte-duc l'a déjà deviné, avec le secours de son génie, de ses voies souterraines, et des fils qu'il a tendus partout. Ce pauvre homme de cardinal de Richelieu essaie par ici, flaire par là, sue, se tourmente. Eh bien, qu'en résulte-t-il? c'est que, quand il a réussi à établir une mine quelque part, il trouve la contremine exécutée par le comte-duc et en bon état... »

Dieu sait quand le podestat aurait pris terre; mais Don Rodrigo, commençant à s'apercevoir que le cousin le souffrait avec impatience, fit signe à un domestique d'apporter une bouteille d'un certain vin qu'il lui désigna.

« Monsieur le podestat, dit Don Rodrigo,

et vous, messieurs, je vous propose la santé du comte-duc, et vous saurez me dire si le vin est digne du personnage. » Le podestat répondit par une inclination dans laquelle transpirait un sentiment de reconnaissance personnelle, parce qu'il s'attribuait une partie de tout ce qui se faisait ou se disait en l'honneur du comte-duc.

« Puisse vivre pendant mille ans Don Gaspard Guzman, comte d'Olivarès, duc de San Lucar, grand privé du roi Don Philippe le Grand, notre seigneur, » s'écria-t-il en élevant son verre.

Privé, pour qui ne le saurait pas, était le terme en usage à cette époque pour désigner le favori d'un prince.

« Qu'il vive mille années! » répondirent tous les autres.

« Servez le père, » dit Don Rodrigo.

« Vous m'excuserez, répondit le religieux : mais j'ai déjà fait un peu d'excès, et je ne pourrais... »

« Comment! dit Don Rodrigo, il s'agit de la santé du comte-duc. Voulez-vous donc



nous faire croire que vous êtes un partisan des Navarrois? »

C'est ainsi qu'on appelait alors, par dérision, les Français, à cause des princes de Navarre qui avaient commencé à régner sur eux avec Henri IV.

On ne pouvait se dispenser de boire pour se disculper de cette accusation. Tous les convives poussèrent des exclamations et se répandirent en éloges du vin, à l'exception du docteur, qui, branlant la tête, roulant les yeux, et se pinçant les lèvres, s'exprimait plus clairement qu'il n'aurait pu le faire avec des paroles.

« Qu'en dites-vous, docteur? » demanda Rodrigo.

Après avoir retiré du verre un nez plus vermeil et plus brillant que la liqueur, le docteur répondit en appuyant avec emphase sur chaque syllabe: « Je dis, je confesse et je soutiens que c'est l'Olivarès des vins : *censui, et in eam ivi sententiam*, qu'on ne trouverait pas une liqueur semblable dans toute l'étendue des vingt-deux royaumes du

roi notre seigneur, que Dieu garde : je déclare et décide que les dîners de l'illustrissime seigneur Don Rodrigo l'emportent sur les soupers d'Héliogabale, et que la disette est bannie à perpétuité de ce palais où règne et siége la magnificence. »

« Bien dit! bien jugé! » crièrent en chœur les convives; mais ce mot de disette, qu'il avait placé au hasard, ramena sur-le-champ les esprits vers ce triste sujet, et ils se mirent tous à parler de la disette. Ils étaient d'accord au moins sur le principal; mais le bruit était peut-être plus grand que s'il y eût eu dissentiment, car ils parlaient tous à la fois. « Il n'y a pas de disette, » disait l'un; « ce sont les accapareurs... »

« Et les boulangers, disait un autre, qui cachent le blé; il faudrait les pendre. »

« Oui, on devrait les pendre sans miséricorde. »

« De bons procès! » criait le podestat.

« Comment des procès! criait plus fort le comte Attilio; une justice sommaire. Il faut en prendre cinq ou six parmi ceux que désigne

la voix publique comme les plus riches et les plus coupables, et les pendre. »

« Des exemples ! des exemples ! Sans exemples on ne remédie à rien. »

« Pendez-les ! Pendez-les ! et le grain abondera de toutes parts. »

Quiconque, en parcourant une foire, a pu jouir de l'harmonie que produit une bande de musiciens, lorsque, entre un morceau et l'autre, chacun accorde son instrument, en le faisant crier le plus fort qu'il peut afin de l'entendre distinctement au milieu du bruit des autres, pourrait se faire une idée du tapage que faisaient les convives. Cependant on ne cessait d'emplir les verres de ce vin et de les vider ; et les louanges qu'on lui donnait, comme cela était juste, se trouvaient mêlées aux maximes de jurisprudence économique, en sorte que les mots que l'on distinguait le plus fréquemment étaient : *C'est de l'ambroisie*, et *Il faut les pendre !*

Cependant Don Rodrigo jetait de temps en temps un coup d'œil sur le religieux, et le voyait toujours calme, sans donner aucun

signe d'impatience ou d'empressement, sans laisser apercevoir le moins du monde qu'il attendait, mais avec l'apparence d'un homme qui n'avait pas l'intention de s'en aller sans avoir été entendu. Il l'aurait volontiers renvoyé sans lui accorder l'entretien qu'il sollicitait; mais congédier un capucin sans lui avoir donné audience n'était pas selon les régles de sa politique. Convaincu qu'il ne pouvait s'éviter cette importunité, il résolut de l'affronter promptement, et de s'en délivrer; il se leva de table, et avec lui toute la bande rubiconde sans interrompre ses cris. Après avoir demandé à ses convives la permission de les quitter, il s'approcha d'un air grave du religieux, qui s'était levé en même temps que les autres, et en lui disant: « Mon père, je suis à vos ordres, » il le conduisit dans une autre salle.

CHAPITRE VI.

« En quoi puis-je vous servir? » dit Don Rodrigo, en s'arrêtant au milieu de la salle. Telle était l'expression de ses paroles; mais la manière dont elles étaient prononcées voulait dire clairement : N'oublie pas devant qui tu es, pèse tes paroles, et sois court.

Pour donner du courage au père Cristofore, il n'y avait pas de moyen plus prompt ni plus sûr que de l'interroger avec cet air d'arrogance. Lui qui s'avançait avec hésitation, cherchant ses expressions et faisant couler entre ses doigts les grains de son rosaire, comme s'il eût espéré d'y trouver son exorde, sentit, à ce procédé de Don Rodrigo, se presser sur ses lèvres plus de choses à dire qu'il n'en avait besoin. Mais, se rappelant aussitôt combien il lui importait de ne pas gâter ses affaires, ou, ce qui était plus

intéressant, les affaires de ses protégés, il adoucit les expressions qui lui étaient venues à l'esprit, et dit avec une prudente humilité : « Je viens solliciter de votre seigneurie un acte de justice et de charité chrétienne. Certains hommes, d'une mauvaise réputation, ont osé se servir du nom de votre illustrissime seigneurie pour effrayer un pauvre curé et l'empêcher de remplir ses devoirs, et pour persécuter deux innocents. Elle peut d'un seul mot confondre ces méchants, réparer le mal, et soulager ceux qui en sont les victimes. Elle le peut, et, en ayant le pouvoir... la conscience, l'honneur...»

« Vous me parlerez de ma conscience, mon père, lorsque je croirai devoir vous demander conseil pour elle. Quant à mon honneur, vous devez savoir que j'en suis le gardien, l'unique gardien, et que je regarderai comme un téméraire qui m'offense quiconque osera montrer l'intention de partager ce soin avec moi. »

Frère Cristofore, averti par ces paroles

que Don Rodrigo cherchait à donner aux siennes une fausse interprétation, pour changer la conversation en dispute et lui ôter les moyens de le presser trop vivement sur l'objet essentiel, s'affermit d'autant plus dans la résolution de supporter tout ce qu'il plairait à l'autre de dire, et lui répondit d'un ton soumis : « Si j'ai dit quelque chose qui ait pu déplaire à votre seigneurie, certes cela m'est arrivé bien contre mon intention. Qu'elle me reprenne, qu'elle me corrige même, si je ne lui parle pas d'une manière convenable ; mais qu'elle daigne m'écouter. Pour l'amour du Ciel ! au nom de ce Dieu en présence duquel nous devons tous comparaître... » et, en prononçant ces mots, il avait pris dans ses mains et mettait devant les yeux de son superbe interlocuteur la petite tête de mort qui pendait à son rosaire, « qu'elle ne s'obstine pas à refuser une justice aussi facile et que méritent si bien de pauvres innocents. Qu'elle n'oublie pas que Dieu a toujours les yeux ouverts sur eux, et que leurs

plaintes sont entendues là-haut. L'innocence est puissante à son... »

« Eh ! mon père ! interrompit brusquement Don Rodrigo, le respect que je porte à votre habit est grand sans doute ; mais si quelque chose pouvait me le faire oublier, ce serait d'en voir revêtu un homme qui ose venir jouer le rôle d'espion dans ma maison. »

Ces paroles portèrent dans l'âme du religieux un feu qui se répandit sur son visage ; mais, semblable au malade qui boit un breuvage amer, il reprit : « Votre seigneurie ne croit pas que je mérite une pareille accusation. Elle sent dans son cœur que la démarche que je fais en ce moment n'est ni vile ni méprisable. Écoutez-moi, seigneur Don Rodrigo, et fasse le Ciel qu'un jour ne vienne pas où vous pourriez vous repentir de ne m'avoir point écouté. Vous ne voulez pas renoncer à votre gloire... seigneur Don Rodrigo ! à cette gloire devant les hommes ! et devant Dieu ! vous pouvez beaucoup ici-bas ; mais... »

« Savez-vous, dit Don Rodrigo en interrompant le religieux avec vivacité, mais non

sans quelque frémissement, savez-vous que quand la fantaisie me vient d'entendre un sermon, je sais très-bien, comme les autres, aller à l'église. Mais, dans ma maison! oh! » et il ajouta avec un rire forcé, mais ironique: « Vous faites pour moi bien plus que je ne mérite. Un prédicateur dans ma maison! Il n'y a que les princes qui doivent jouir de cet avantage. »

« Et ce Dieu qui demande compte aux princes des paroles qu'il leur fait entendre au milieu même de leurs palais, ce Dieu qui vous donne en cet instant un exemple de sa miséricorde, en envoyant son ministre indigne, mais son ministre enfin, vous implorer en faveur d'une innocente... »

« En un mot, mon père, dit Don Rodrigo, en paraissant vouloir se retirer, je ne sais ce que vous voulez dire: tout ce que je puis deviner, c'est que la personne qui vous intéresse est quelque jeune fille. Allez faire vos confidences à d'autres, et n'en fatiguez pas plus longtemps les oreilles d'un gentilhomme. »

Au mouvement de Don Rodrigo, le religieux s'était avancé ; et, se plaçant respectueusement devant lui les mains élevées comme pour le supplier et le retenir, il répondit encore : « Elle m'intéresse, il est vrai, mais pas plus que vous ; ce sont deux âmes qui me sont l'une et l'autre plus chères que mon sang. Don Rodrigo! je ne puis faire autre chose pour vous que prier Dieu ; mais je le ferai du fond de mon cœur. Ne me refusez pas : consentez à ne pas laisser plus longtemps dans les angoisses et la terreur une pauvre innocente. Un seul mot de vous peut tout décider. »

« Eh bien, dit Don Rodrigo, puisque vous pensez que je puis faire beaucoup pour cette personne ; puisque cette personne vous tient si fort au cœur... »

« Eh bien, » reprit avec inquiétude le père Cristofore, auquel l'action et la contenance de Don Rodrigo ne permettaient pas de se livrer à l'espoir que paraissaient devoir inspirer ces paroles.

« Eh bien, conseillez-lui de venir se mettre sous ma protection. Il ne lui manquera rien,

et personne, foi de gentilhomme, n'osera plus l'inquiéter. »

A une semblable proposition, l'indignation du religieux, qui jusque-là avait été comprimée, éclata. Toutes les promesses qu'il s'était faites de conserver sa prudence et sa patience s'évanouirent : le vieil homme se trouva d'accord avec le nouveau; et, dans ces circonstances, frère Cristofore en valait véritablement deux. « Votre protection ! » s'écria-t-il en reculant deux pas et s'appuyant avec fierté sur le pied droit, la main droite sur la hanche, l'index de la gauche tendu vers Don Rodrigo, et fixant sur lui deux yeux enflammés; « votre protection ! Je m'estime heureux que vous m'ayez tenu un tel langage, que vous m'ayez fait une pareille proposition. Vous avez comblé la mesure, et je ne vous crains plus. »

« Oubliez-vous comment vous devez me parler, frère? »

« Je parle comme on doit parler à un homme qui est abandonné de Dieu et ne peut plus inspirer de crainte. Votre protec-

tion ! Je savais bien que cette innocente était sous la protection de Dieu ; mais vous me le faites maintenant comprendre avec une telle certitude, que je n'ai plus rien à ménager pour vous parler d'elle. Oui, c'est Lucie dont il s'agit ; voyez comme je prononce ce nom la tête haute et les yeux immobiles. »

« Comment ! dans cette maison !... »

« J'ai pitié de cette maison : la malédiction du Ciel est suspendue sur elle. Vous verrez que la justice de Dieu s'arrêtera devant quatre pierres et quatre brigands ! Vous avez cru que Dieu avait fait une créature à son image pour vous donner le plaisir de la tourmenter ! vous avez cru que Dieu ne saurait pas la défendre ! vous avez méprisé ses avertissements ! vous êtes jugé. Le cœur de Pharaon était endurci comme le vôtre, et Dieu a su le briser. Lucie est à l'abri de vos entreprises ; je vous le dis, moi, pauvre religieux ; et quant à vous, écoutez bien ce que je vous prédis : Un jour viendra... »

Don Rodrigo était jusqu'à ce moment resté partagé entre la fureur et la surprise, sans

pouvoir trouver une parole ; mais lorsqu'il entendit commencer cette prédiction, une crainte lointaine et mystérieuse vint se mêler à sa colère. Il saisit rapidement dans l'air cette main menaçante, et, élevant la voix pour étouffer celle du malheureux prophète, il s'écria : « Retire-toi de devant moi, téméraire et lâche capucin. »

Ces paroles si précises calmèrent en un instant le père Cristofore. A l'idée de mépris et d'injures s'était depuis longtemps associée dans son esprit l'idée de souffrance et de silence ; de sorte qu'à cette apostrophe il sentit s'évanouir tout sentiment de colère et d'enthousiasme, et il ne lui resta d'autre résolution que celle d'entendre tranquillement tout ce qu'il plairait à Don Rodrigo d'y ajouter. Retirant donc doucement sa main des serres du gentilhomme, il baissa la tête et demeura immobile ; comme à la chute du vent, dans le fort de la tempête, un arbre antique étend naturellement ses branches, et reçoit la grêle que le ciel fait tomber sur lui.

« Vilain anobli! continua Don Rodrigo, tu te conduis comme le font d'ordinaire tes pareils; mais rends grâce à l'habit qui couvre tes lâches épaules, et te sauve de la correction que l'on inflige aux gens de ton espèce, pour leur apprendre à parler. Profite de tes jambes, pour cette fois, et nous verrons ensuite. »

En prononçant ces mots, il indiqua, par un signe impérieux et pressant, une porte opposée à celle par laquelle ils étaient entrés; le père Cristofore s'inclina et sortit, laissant Don Rodrigo mesurer le champ de bataille à pas précipités.

Lorsque le religieux eut fermé la porte derrière lui, il vit, dans l'autre pièce où il entrait, un homme qui se glissait furtivement le long de la muraille, comme pour n'être point aperçu de la chambre où avait eu lieu l'entretien, et il reconnut le vieux domestique qui était venu le recevoir à la porte du palais. Il y avait quarante ans que cet homme était dans la maison, c'est-à-dire qu'il y était entré avant la naissance de Don Rodrigo, et avait

été au service de son père, qui était un gentilhomme de caractère et de conduite bien opposés. Lui mort, le nouveau maître, donnant congé à toute sa maison et en composant une nouvelle, avait pourtant conservé ce serviteur, parce qu'il était déjà vieux, et que, s'il différait d'esprit et de mœurs, il rachetait ce défaut par deux qualités : une haute idée de la dignité de la maison, et une grande habitude du cérémonial, dont il connaissait mieux qu'aucun autre les plus anciennes traditions et les plus minutieuses particularités. En présence de son maître, le pauvre vieillard ne se serait jamais risqué à laisser voir ou à exprimer sa désapprobation de ce qu'il voyait tous les jours : à peine osait-il faire quelque exclamation, quelque reproche entre ses dents à ses camarades de service, lesquels s'en amusaient, et le mettaient même quelquefois sur la voie, en le provoquant à faire un sermon, et à chanter de nouveau les louanges de l'ancienne manière de vivre dans cette maison. Le bruit de ses censures ne parvenait aux oreilles du

maître qu'accompagné du récit des plaisanteries qu'on en avait faites, de manière qu'il en résultait encore pour celui-ci un sujet de moquerie sans ressentiment. Mais dans les jours d'invitation et de réception, le vieillard devenait un personnage aussi grave qu'important.

Le père Cristofore le regarda en passant, le salua, et continuait son chemin, lorsque le vieillard s'en approcha mystérieusement, mit l'index sur sa bouche, et avec ce même doigt lui fit signe d'entrer avec lui dans un corridor obscur. Quand il l'y eut attiré, il lui dit à voix basse : « Mon père, j'ai tout entendu, et j'ai besoin de vous parler. »

« Parlez vite, brave homme. »

« Ici, non : malheur à moi si mon maître s'en apercevait... Mais je pourrai apprendre beaucoup de choses, et je ferai en sorte d'aller demain vous trouver au couvent. »

« Aurait-on quelque projet? »

« Il y a bien certainement quelque chose en l'air, et j'ai déjà pu m'en apercevoir. Mais à présent je vais me tenir sur mes gar-

des, et je saurai tout. — Laissez-moi faire. Je suis obligé de voir et d'entendre des choses... des choses horribles ! Je suis dans une maison... ! Mais je voudrais sauver mon âme. »

« Que Dieu vous bénisse ! » et, en proférant ces paroles à voix basse, le religieux étendit sa main sur la tête du vieux serviteur, qui, quoique plus âgé, ne se tenait pas moins courbé devant lui dans l'attitude d'un enfant. « Dieu vous récompensera, poursuivit le frère : ne manquez pas de venir demain. »

« J'irai, répondit le domestique : mais vous vous en allez bien vite, et... pour l'amour du Ciel... ! ne me trahissez pas. » En disant ces mots, et regardant autour de lui, il entra par l'autre extrémité du corridor dans une petite salle qui conduisait à la cour, et, voyant le champ libre, il fit sortir le bon religieux, dont le visage répondit à ces dernières paroles plus clairement que n'aurait pu le faire une protestation quelconque. Le vieux domestique lui ouvrit la porte, et il partit sans prononcer un mot de plus.

Ce domestique, qui avait écouté à la porte de son maître, avait-il bien fait? Et frère Cristofore faisait-il bien de l'en louer? Selon les règles les plus communes et les plus accréditées, c'est une action très-coupable; mais ne pouvait-on pas regarder cette circonstance comme une exception? Et n'y a-t-il pas des exceptions aux règles les plus générales?

Ce sont là des questions que le lecteur décidera lui-même, s'il en a la volonté. Notre intention n'est point de porter des jugements: il nous suffit d'avoir à raconter des faits.

Lorsqu'il fut dehors et qu'il eut tourné le dos à cette caverne, frère Cristofore respira plus librement et suivit avec précipitation le sentier par où il était venu, le visage tout en feu, et le cœur troublé, comme on peut se l'imaginer, par ce qu'il avait entendu et ce qu'il avait dit. Mais la confidence que lui avait faite d'une manière si inattendue le vieux domestique avait été pour lui un grand adoucissement; il lui semblait y voir un signe visible de la protection du Ciel. — C'est un

fil, se disait-il, que la Providence me met dans les mains ; et dans cette maison même ! et sans que j'aie songé à me le procurer ! — En réfléchissant ainsi, il leva les yeux vers l'occident, vit le soleil qui, commençant à descendre, touchait déjà la cime des montagnes, et il pensa qu'il ne lui restait plus que quelques heures de jour. Alors, quoiqu'il se sentit fatigué par suite des diverses secousses de la journée, il doubla le pas, afin de pouvoir reporter une réponse, quelle qu'elle fût, à ses protégés, et arriver ensuite au couvent avant la nuit ; car c'était une des règles les plus absolues et les plus sévèrement observées de la discipline des capucins.

Cependant on avait formé et débattu dans la petite maison de Lucie quelques projets dont il est bon d'informer le lecteur. Après le départ du religieux, les trois pauvres persécutés étaient demeurés quelque temps en silence : Lucie, préparant tristement le dîner ; Renzo, se levant à chaque instant pour s'arracher au spectacle de la voir ainsi tourmentée, et ne pouvant pas se séparer d'elle ;

Agnès, tout attentive en apparence au dévidoir qu'elle faisait tourner, mais, pour dire le vrai, occupée à mûrir une pensée; et quand elle lui parut suffisamment mûre, elle rompit le silence en ces termes :

« Écoutez, mes enfants! Si vous voulez avoir du courage et de l'adresse autant qu'il en faut, si vous avez confiance en votre mère (ce mot *votre* fit tressaillir Lucie), je me fais fort de vous tirer de l'embarras où vous êtes, mieux peut-être et plus promptement que le père Cristoforc, bien qu'il soit un homme très-habile. » Lucie se mit à la regarder d'un air qui annonçait plus d'étonnement que de confiance dans une promesse si magnifique, et Renzo lui dit avec vivacité : « Du courage? de l'adresse? dites, dites ce que l'on peut faire. »

« N'est-il pas vrai, poursuivit Agnès, que, si vous étiez mariés, ce serait déjà une belle avance, et qu'il serait bien plus facile de remédier à tout le reste? »

« Sans doute, dit Renzo : si nous étions mariés.... nous pourrions vivre partout, et

à deux pas d'ici, sur le territoire de Bergame, les fileurs de soie sont reçus à bras ouverts. Vous savez combien de fois Bortolo, mon cousin, m'a fait solliciter d'aller m'établir auprès de lui, en me disant que je ferais fortune, comme il l'a fait lui-même : si je ne me suis jamais rendu à ses raisons, c'est que... mais à quoi bon vous le dire? c'est que tout mon cœur était ici. Une fois mariés, nous irions tous ensemble, nous y formerions un petit établissement, nous y vivrions dans une sainte paix, hors des atteintes de ce méchant homme, et délivrés de la tentation de commettre une faute. N'est-il pas vrai, Lucie? »

« Oui, dit Lucie; mais comment? »

« Comme je vous l'ai dit, reprit Agnès : du courage et de l'adresse, et la chose est facile. »

« Facile! » dirent à la fois les deux jeunes gens, pour qui la chose était devenue, d'une façon si étrange, si douloureusement difficile.

« Facile pour qui saura l'exécuter, répliqua Agnès. Écoutez-moi avec attention, afin

que je puisse vous la faire bien comprendre. J'ai entendu dire par des personnes expérimentées, et j'en ai moi-même vu un exemple, que pour faire un mariage il faut bien un curé, mais qu'il n'est pas nécessaire qu'il donne son consentement; il suffit qu'il soit présent. »

« Comment cela peut-il se faire? » demanda Renzo.

« Écoutez-moi et comprenez bien. Il est nécessaire d'avoir deux témoins bien lestes et bien d'accord. On va trouver le curé : le point difficile est de le surprendre à l'improviste, afin qu'il n'ait pas le temps de s'échapper. L'homme lui dit : Monsieur le curé, cette femme est mon épouse. La femme : Monsieur le curé, cet homme est mon mari. Il faut que le curé entende et que les témoins entendent aussi : alors le mariage est bel et bon, et tout aussi valide que si le pape l'eût fait lui-même. Quand les paroles sont prononcées, le curé peut crier, trépigner, faire le diable à quatre, tout cela ne sert à rien, vous êtes mari et femme. »

« Est-il possible! » s'écria Lucie.

« Comment? dit Agnès; vous allez voir que je serai venue au monde trente ans avant vous, et que je n'aurai rien appris. La chose est absolument comme je vous la dis; à telle enseigne qu'une de mes amies qui voulait épouser un jeune homme contre la volonté de ses parents, ayant employé ce moyen, il lui réussit complétement. Le curé, qui avait quelques soupçons, se tenait sur ses gardes; mais les deux compères surent s'y prendre si adroitement, qu'ils arrivèrent à point nommé, dirent les paroles et furent mariés: ce qui n'empêcha pas la pauvre fille de s'en repentir au bout de trois jours. »

La chose existait en effet comme Agnès l'avait racontée. Les mariages contractés de cette façon étaient alors et furent jusqu'à nos jours reconnus pour valides. Mais comme on n'avait recours à un pareil expédient que quand on avait rencontré des obstacles ou éprouvé un refus en suivant la voie ordinaire, les curés avaient grand soin d'éviter cette coopération forcée; et lorsque l'un d'eux venait à être surpris par un de ces

couples accompagné de témoins, il essayait par tous les moyens possibles à lui échapper, comme Protée cherchait à s'arracher des mains de ceux qui voulaient le forcer à dévoiler l'avenir.

« Si cela était vrai, Lucie? » dit Renzo en la regardant d'un air qui exprimait en même temps l'espoir et la prière.

« Comment! si cela était vrai! reprit Agnès. Croyez-vous donc que je vous fasse des mensonges? Je me tourmente pour vous, et vous refusez de me croire. Bien, très-bien! Tirez-vous d'embarras comme vous pourrez; je m'en lave les mains. »

« Oh! ne nous abandonnez pas, dit Renzo. Je ne parle ainsi que parce que la chose me semble trop belle. Je me remets entre vos mains et vous respecte comme si vous étiez ma propre mère. »

Ces paroles dissipèrent le mécontentement instantané d'Agnès, et lui firent oublier une résolution qui, à la vérité, n'était qu'une menace en l'air.

« Mais pourquoi donc, maman, dit Lucie,

avec sa contenance soumise, pourquoi ce moyen n'est-il pas venu dans l'esprit du père Cristofore? »

« Dans l'esprit? répondit Agnès. Je suis sûre qu'il lui sera venu dans l'esprit; mais il n'aura pas voulu en parler. »

« Pourquoi? » demandèrent en même temps les deux jeunes gens.

« Pourquoi... pourquoi : puisque vous le voulez savoir, parce que les religieux disent que c'est une chose qui n'est pas bien. »

« Comment peut-il se faire que cette chose ne soit pas bien et qu'elle soit bien faite, quand elle est faite? » dit Renzo.

« Que voulez-vous que je vous dise, moi? répondit Agnès : les autres ont fait la loi comme il leur a plu, et nous autres pauvres ignorants nous ne pouvons pas tout savoir; et puis il y a tant de choses... Par exemple, c'est comme si l'on avait donné un coup de poing à un chrétien; cela n'est pas bien assurément; mais une fois qu'il l'a reçu, personne ne pourrait le lui retirer, pas même le pape. »

« Si c'est une chose qui n'est pas bien, dit Lucie, il ne faut pas la faire. »

« Comment, dit Agnès, voudrais-je jamais te donner un conseil contraire à la crainte de Dieu ! Si c'était contre la volonté de tes parents, pour épouser un mauvais sujet... mais je suis consentante, et c'est pour épouser ce brave garçon; et celui qui cause tout ce trouble est un scélérat; et monsieur le curé... »

« C'est clair comme le jour, » dit Renzo.

« Il ne faut pas en parler au père Cristofore avant de faire la chose, poursuivit Agnès; mais une fois qu'elle sera faite, et qu'elle aura bien réussi, que crois-tu que te dise le père? — Ah! mon enfant, c'est une grande faute; mais enfin elle est faite. — Les religieux doivent parler de cette manière. Mais sois persuadée qu'au fond du cœur il en sera content lui-même. »

Lucie, sans savoir que répondre à ce raisonnement, ne le trouvait pourtant pas assez concluant; mais Renzo, ayant repris courage, dit : « Puisqu'il en est ainsi, la chose est faite. »

« Doucement, dit Agnès, et les témoins? Et le moyen de surprendre monsieur le curé, qui, depuis deux jours, se tient caché dans sa maison? Et le moyen de le faire rester en place? Il est bien paresseux de sa nature; mais je puis vous assurer que, quand il vous verra paraître de cette façon, il deviendra leste comme un chat, et vous échappera comme le diable de l'eau bénite. »

« Je l'ai trouvé, le moyen, je l'ai trouvé, » dit Renzo, en frappant sur la table d'une telle force qu'il fit sauter les assiettes préparées pour le dîner. Et sur-le-champ il exposa son projet, qu'Agnès approuva dans toutes ses parties.

« Ce sont des choses embrouillées, dit Lucie, que je ne puis pas bien comprendre. Jusqu'à ce moment nous avons agi avec sincérité; continuons à marcher avec confiance, et Dieu nous aidera : le père Cristoforo nous l'a dit; demandons-lui son avis. »

« Laisse-toi conduire par quelqu'un qui a de l'expérience, dit Agnès, en prenant un air sérieux. Quel besoin y a-t-il de demander

conseil? Dieu dit : Aide-toi, et je t'aiderai. Nous raconterons tout au père après la réussite. »

« Lucie, dit Renzo, voulez-vous donc me refuser maintenant? Ne nous sommes-nous pas conduits en toutes choses comme de bons chrétiens? Ne devrions-nous pas déjà être mariés? le curé n'avait-il pas lui-même fixé le jour et l'heure? Et de qui vient la faute si à présent nous sommes dans la nécessité d'user d'un peu d'adresse? Non, vous ne m'échapperez pas. Je cours et je reviens avec la réponse. » Puis saluant Lucie d'une manière suppliante, et Agnès avec un air d'intelligence, il sortit précipitamment.

La persécution, a-t-on coutume de dire, donne de l'esprit; et Renzo, qui, dans le sentier droit et uni de la vie qu'il avait parcouru jusque-là, ne s'était jamais trouvé dans la nécessité d'exercer beaucoup le sien, avait, dans cette circonstance, imaginé une chose qui aurait fait honneur à un jurisconsulte. Il alla en droiture, selon qu'il l'avait projeté, à la maison d'un certain Tonio, qui n'était

pas éloignée; il le trouva dans la cuisine, un genou appuyé sur l'âtre du foyer, tenant de la main droite la queue d'une poêle posée sur des cendres chaudes, et remuant avec un rouleau recourbé une petite polenta grise de blé de sarrasin. La mère, un frère et la femme de Tonio étaient assis autour de la table, et trois ou quatre petits enfants se tenaient debout à l'entour, et attendaient, les yeux fixés sur la poêle, que le moment arrivât de la renverser. Mais on ne remarquait pas dans la famille cette joie que la vue du repas a coutume de procurer à ceux qui l'ont gagné par la fatigue. La grandeur de la polenta était en raison des temps, et non en proportion du nombre et de la bonne volonté des convives; et chacun d'eux, regardant de côté avec humeur la nourriture commune, paraissait songer à la portion d'appétit qui devait lui survivre. Pendant que Renzo échangeait des saluts avec la famille, Tonio renversa la polenta sur la planche de hêtre qui était destinée à la recevoir, et sur laquelle elle paraissait comme une petite

lune dans un grand cercle de vapeurs. Néanmoins les femmes dirent honnêtement à Renzo : «Voulez-vous manger un morceau ? » politesse que le paysan de Lombardie ne manque jamais de faire à celui qui le trouve en train de dîner, quand même ce serait un riche rassasié qui se lèverait de table, et que l'autre en serait à sa dernière bouchée.

« Je vous remercie , répondit Renzo : je venais seulement pour dire un mot à Tonio; et si tu le veux, Tonio, pour ne pas gêner ta famille, nous pourrons aller dîner à l'auberge, et causer à notre aise. » La proposition fut d'autant plus agréable à Tonio, qu'elle avait été moins prévue ; et les femmes ne virent pas sans plaisir qu'il y aurait pour la polenta un concurrent de moins, et le plus formidable. L'invité ne demanda pas son reste, et partit avec Renzo.

Arrivés à l'auberge du village , ils s'y virent dans une parfaite solitude, car la misère avait banni tous les habitués de ce lieu de délices ; Renzo se fit apporter le peu qui s'y trouvait, demanda une bouteille de vin,

puis il dit d'un air mystérieux à Tonio : « Si tu veux me rendre un petit service, je pourrai, moi, t'en rendre un grand. »

« Parle, parle; ordonne, répondit Tonio, en remplissant son verre. Aujourd'hui je me mettrais dans le feu pour toi. »

« Tu dois à monsieur le curé vingt-cinq livres pour le prix de son champ qu'il t'a loué l'an passé. »

« Ah! Renzo, Renzo! tu gâtes ton bienfait. Que viens-tu me dire maintenant? Tu m'as fait passer l'appétit. »

« Si je te parle de ta dette, dit Renzo, c'est parce que, si tu le veux, j'ai l'intention de te fournir le moyen de la payer. »

« Dis-tu vrai? »

« Très-vrai. Eh bien! seras-tu content? »

« Content? Par Diane, si je serai content! quand ce ne serait que pour ne plus voir ces grimaces et ces signes de tête que me fait monsieur le curé, chaque fois que je le rencontre. Et puis toujours : Tonio, n'oubliez pas; Tonio, quand vous verrai-je pour cette petite affaire? A tel point que, lorsqu'il prêche, et

qu'il vient à fixer les yeux sur moi, j'ai toujours peur qu'il ne me dise devant tout le monde : Eh bien ! et ces vingt-cinq livres ! Que maudites soient les vingt-cinq livres ! Et puis d'ailleurs il aura à me rendre la chaîne d'or de ma femme que je changerai aussitôt en polenta. Mais... »

« Mais, mais, si tu veux me rendre un petit service, les vingt-cinq livres sont à toi. »

« A moi ! »

« Mais !... » dit Renzo, en posant le doigt sur ses lèvres.

« Cela n'est pas nécessaire : tu me connais. »

« Monsieur le curé met en avant de mauvaises raisons pour traîner en longueur mon mariage, et je voudrais le forcer à le faire. On m'a dit, comme une chose certaine, que si les fiancés se présentaient devant lui avec deux témoins, en disant, moi : Cette femme est mon épouse, et Lucie : Cet homme est mon mari, le mariage serait fait et parfait. M'as-tu compris ? »

« Tu veux que je te serve de témoin? »

« Sans doute. »

« Et tu paieras pour moi les vingt-cinq livres? »

« C'est ainsi que je l'entends. »

« Fou qui y manquerait. »

« Mais il faut trouver un autre témoin. »

« Je l'ai trouvé. Mon pauvre frère Gervaso fera ce que je lui dirai. Tu lui paieras à boire? »

« Et à manger, répondit Renzo. Nous l'amènerons ici pour se réjouir avec nous. Mais saura-t-il se conduire? »

« Je l'instruirai : tu sais que j'ai eu aussi sa part de cervelle. »

« Demain... »

« Bien. »

« A la chute du jour... »

« Sans faute. »

« Mais!... » dit Renzo, en mettant encore le doigt sur sa bouche.

« Ah! » répondit Tonio, en penchant la tête sur l'épaule droite et levant la main

gauche, avec une expression de physionomie qui voulait dire : Tu me fais tort.

« Mais si ta femme te demande, comme sans doute elle te demandera... »

« Ne crains rien, je suis en compte de menteries avec ma femme, et je lui dois tant que je n'arriverai jamais à la solder. Je trouverai quelques sornettes qui lui mettront le cœur en repos. »

« Demain matin, dit Renzo, nous nous entendrons mieux pour faire réussir la chose. »

Ils sortirent alors de l'auberge, Tonio s'acheminant vers son logis, occupé à imaginer la fable qu'il ferait à sa femme, et Renzo à préparer le rapport des arrangements qu'il venait de concerter.

Pendant ce temps, Agnès s'était fatiguée en vain pour convaincre sa fille. A chaque raisonnement, celle-ci opposait tantôt l'une, tantôt l'autre partie de son dilemme : Ou la chose est blâmable, et il ne faut pas la faire ; ou elle ne l'est pas, et alors pourquoi ne pas la communiquer au père Cristoforo ?

Renzo arriva tout triomphant, fit son rapport, et le termina par un *ahn !* interjection milanaise qui signifie : Suis-je ou ne suis-je pas un homme, moi? pouvait-on trouver quelque chose de mieux? auriez-vous eu cette idée-là? et cent autres choses semblables.

Lucie secouait doucement la tête; mais les deux autres acteurs, tout absorbés dans leurs projets, faisaient peu d'attention à elle; comme on a coutume d'en user avec un enfant auquel on désespère de faire comprendre toute la vérité d'une chose, et qui accorde ensuite aux prières et à l'autorité ce qu'on veut obtenir de lui.

« Cela va bien, dit Agnès, cela va bien; mais... vous n'avez pas pensé à tout.. »

« Que manque-t-il donc? » répondit Renzo.

« Et Perpétue? vous n'avez pas pensé à Perpétue. Elle laissera bien entrer Tonio et son frère; mais vous! vous deux! songez-y! elle aura ordre de vous tenir plus éloignés du presbytère qu'un écolier d'un pommier dont les fruits sont mûrs... »

« Comment ferons-nous? » dit Renzo qui commençait à réfléchir.

« Ne le voyez-vous point? J'y ai pensé, moi. J'irai avec vous, et j'ai un secret pour l'attirer et la tenir sous un charme, de manière qu'elle ne s'apercevra pas que vous êtes là, et que vous pourrez entrer sans être vus. Je l'appellerai, et je lui toucherai une corde... Vous verrez. »

« Que Dieu vous récompense! s'écria Renzo; j'ai toujours dit que vous étiez notre secours en toute chose. »

« Mais tout cela ne servira à rien, dit Agnès, si nous ne parvenons pas à convaincre cette entêtée qui s'obstine à dire que c'est mal agir. »

Renzo mit encore en œuvre son éloquence; mais Lucie ne se laissait point émouvoir.

« Je ne sais que répondre à vos raisons, disait-elle : mais je vois que, pour exécuter ce projet comme vous le dites, il faut avancer à force de supercheries, de fraudes, de mensonges. Ah, Renzo! ce n'est pas ainsi que nous avons commencé. Je veux être vo-

tre femme, » et il n'y avait pas moyen qu'elle pût prononcer ces paroles et exprimer cette intention sans avoir le visage tout en feu : « je veux être votre femme, mais selon les voies de l'honnêteté, avec la crainte de Dieu et à l'autel. Rapportons-nous-en à celui qui est là-haut. Croyez-vous qu'il ne saura pas trouver le moyen de nous secourir mieux que nous ne pourrions le faire avec toutes ces tromperies? Et pourquoi en faire mystère au père Cristofore? »

La dispute durait encore et ne paraissait pas près de s'apaiser, quand un bruit de sandales et le frémissement d'une robe, semblable à celui que font dans une voile détendue les coups répétés du vent, annoncèrent le père Cristofore. Le silence se rétablit; et Agnès eut à peine le temps de murmurer à l'oreille de Lucie : « Garde-toi bien de lui parler de rien. »

CHAPITRE VII.

Le père Cristofore arrivait avec la contenance d'un bon capitaine qui, sans avoir commis de faute, ayant perdu une bataille importante, affligé mais non découragé, pensif mais non abattu, en course mais non en fuite, se porte partout où le besoin l'appelle, pour fortifier les points menacés, réorganiser ses troupes et donner de nouveaux ordres.

« La paix soit avec vous! dit-il en entrant. Vous n'avez rien à espérer de l'homme : il faut d'autant plus vous confier en Dieu, et j'ai déjà quelques preuves de sa protection. »

Aucun des trois intéressés n'avait fondé beaucoup d'espoir sur la tentative du père Cristofore, parce qu'on ne voit guère un homme puissant renoncer à une persécution, sans y être contraint par une force supérieure, et par pure condescendance pour les prières désarmées, et qu'une chose de

cette espèce était plutôt inouïe que rare; néanmoins la triste certitude du non-succès fut un coup pour eux tous. Les femmes courbèrent la tête; mais dans l'âme de Renzo la colère l'emporta sur l'abattement. Cette nouvelle le trouvait déjà chagrin et irrité par cette série de découvertes douloureuses, de tentatives avortées, d'espérances déçues, et, par-dessus tout, aigri dans ce moment par les refus de Lucie.

« Je voudrais bien savoir, » s'écria-t-il en grinçant les dents et en élevant la voix, comme il ne l'avait jamais fait en présence du père Cristofore, « je voudrais bien savoir quelles raisons a données ce scélérat, pour soutenir que... pour soutenir que ma fiancée ne doit pas être ma femme. »

« Pauvre Renzo! » répondit le religieux avec un accent de pitié et un de ces regards qui commandent affectueusement la douceur et le calme : « si l'homme puissant qui veut commettre une injustice était toujours obligé de dire ses raisons, les choses n'iraient pas comme elles vont. »

« Il a donc dit, le scélérat, qu'il ne veut pas, parce qu'il ne veut pas? »

« Il n'a même pas dit cela, mon pauvre Renzo! Ce serait encore un avantage, lorsque les méchants veulent commettre l'iniquité, s'ils devaient la confesser ouvertement. »

« Mais enfin il a dû dire quelque chose : qu'a donc dit ce tison d'enfer? »

« Je les ai entendues, ses paroles, et je ne saurais te les répéter. Les paroles de l'homme inique qui est puissant pénètrent et s'évanouissent. Il peut s'irriter de voir que tu lui montres du soupçon, et en même temps te faire sentir que ce que tu soupçonnes est vrai : il peut insulter et dire que c'est lui qui est offensé, injurier et demander raison, menacer et se plaindre, être insolent et irrépréhensible. Ne m'en demande pas davantage. Cet homme n'a prononcé ni le nom de cette pauvre innocente ni le tien, il n'a pas paru vous connaître, il n'a montré nulle prétention; mais... mais je n'ai pu que trop me convaincre qu'il est inébranlable. Néanmoins, ayez confiance en Dieu. Vous, ma

chère enfant, ne perdez point courage; et toi, Renzo... Oh! crois bien que je sais me mettre à ta place, que je comprends ce qui se passe dans ton cœur. Mais, patience! C'est une triste parole, une parole amère pour celui qui ne croit pas : mais toi!... ne voudras-tu pas donner à Dieu un jour, deux jours, le temps qu'il voudra prendre pour faire triompher le bon droit? Le temps lui appartient; et il nous en a tant promis! Laisse-le faire, Renzo, et sache... sachez tous que je tiens déjà un fil pour vous secourir. Pour le moment je ne puis pas vous en dire davantage. Demain je ne viendrai pas ici; je dois demeurer au couvent toute la journée, et c'est pour vos intérêts. Toi, Renzo, fais en sorte d'y venir; ou si, par une circonstance imprévue, tu ne le pouvais pas, envoie-moi quelqu'un de confiance, un garçon intelligent par qui je puisse vous faire savoir ce qui arrivera. La nuit vient, il faut que je m'en retourne à mon couvent. Confiance, courage, et bonsoir. »

A ces mots, il sortit précipitamment, et

s'en alla par le sentier tortueux et pierreux, pour ne pas arriver trop tard à son couvent, et s'éviter une bonne réprimande, ou, ce qui lui eût été encore plus pénible, une pénitence qui l'eût empêché le lendemain d'être prêt à exécuter ce que pourrait réclamer l'intérêt de ses protégés.

« Vous avez entendu ce qu'il a dit d'un je ne sais quoi... d'un fil qu'il tient pour nous secourir? dit Lucie ; il faut nous fier à lui ; c'est un homme qui, quand il promet... »

« Oh! pour cela... interrompit Agnès, il aurait dû s'expliquer plus clairement, ou du moins me prendre en particulier, et me dire ce que c'est. »

« Ce sont des commérages ! Je finirai l'affaire, moi, je la finirai ! » interrompit à son tour Renzo, en parcourant avec fureur la chambre dans tous les sens, d'un ton et d'un air à ne laisser aucun doute sur le sens de ces paroles.

« Oh! Renzo! » s'écria Lucie.

« Que voulez-vous dire? » s'écria Agnès.

« Quel besoin y a-t-il de le dire? Je la

finirai, moi! Quand il aurait cent, mille diables dans l'âme, finalement il est de chair et d'os lui aussi. »

« Non, non, pour l'amour du Ciel!... » commença Lucie; mais les sanglots lui ôtèrent la voix.

« Il ne faut pas tenir de pareils discours, même pour plaisanter, » reprit Agnès.

« Pour plaisanter! » cria Renzo, en s'arrêtant vis-à-vis d'Agnès, qui était assise, et fixant sur elle des yeux enflammés : « pour plaisanter! vous verrez que ce n'est point une plaisanterie. »

« Oh! Renzo! dit Lucie avec peine, au milieu des sanglots, je ne vous ai jamais vu dans cet état. »

« Ne dites pas de ces choses-là, pour l'amour du Ciel, reprit encore Agnès avec vivacité et en baissant la voix. Vous oubliez combien de bras il tient à ses ordres, et quand même... Dieu juste!... contre les faibles, il y a toujours une justice. »

« Je la ferai, moi, la justice; le jour est arrivé. La chose n'est pas facile, je le sais.

Qu'il se garde bien, l'infâme assassin ; je sais comme il est entouré, mais n'importe. Patience et résolution... et le moment arrive. Oui, je la ferai la justice; je délivrerai le pays : que de gens me béniront !... et puis en quatre sauts !... »

L'horreur que Lucie éprouva à ces paroles plus claires suspendit ses pleurs et lui donna la force de parler. Retirant de ses mains son visage baigné de larmes, elle dit à Renzo d'une voix douce, mais résolue : « Vous ne tenez donc plus à m'avoir pour épouse? Je m'étais promise à vous, parce que vous aviez la crainte de Dieu; mais un homme qui aurait... fût-il à l'abri de toute justice, de toute vengeance, fût-il le fils d'un roi... »

« Eh bien ! s'écria Renzo avec une physionomie plus étrange que jamais, je ne vous possèderai pas, mais il ne vous possèdera pas non plus. Moi, ici, sans vous, et lui dans l'enfer... »

« Oh ! je vous le demande en grâce, ne parlez pas de cette façon, ne faites pas de tels yeux ; non, je ne puis vous voir dans cet

état, » s'écria Lucie, en joignant les mains, pendant qu'Agnès ne cessait d'appeler le jeune homme par son nom, et lui prenait les épaules, les bras, les mains, pour le calmer. Il reste immobile, pensif, prêt à s'émouvoir un moment en contemplant le visage suppliant de Lucie; puis tout à coup il la regarde d'un œil farouche, se retire en arrière, étend le bras et le doigt vers elle, et lui dit avec violence : « C'est elle! c'est elle qu'il veut, il faut qu'il meure! »

« Et moi, quel mal vous ai-je fait, pour que vous me fassiez mourir? » dit Lucie en se jetant à ses genoux.

« Vous! » continua-t-il d'une voix qui exprimait une colère bien différente, mais de la colère pourtant; « vous! quelle amitié avez-vous pour moi? quelle preuve m'en avez-vous donnée? Ne vous ai-je pas priée, suppliée? ai-je pu obtenir.... »

« Oui, oui, répondit précipitamment Lucie, je consens à aller trouver le curé demain, à l'instant même, si vous l'exigez. Revenez à vous-même, et je consens à exé-

cuter votre premier projet, je l'approuve entièrement. »

« Me le promettez-vous? » dit Renzo d'une voix et d'un air qui étaient devenus plus humains tout à coup.

« Je vous le promets. »

« Je compte sur votre parole. »

« Ah! Seigneur, je vous rends grâce! » s'écria Agnès doublement satisfaite.

Au milieu de ce mouvement de fureur, Renzo avait-il considéré de quel avantage pouvait être pour lui l'effroi de Lucie, et n'avait-il pas mis un peu d'artifice à l'augmenter pour en tirer un plus grand profit? Notre auteur proteste qu'il n'en sait rien, et je crois que Renzo ne le savait pas bien lui-même. Tout ce qu'il y a de constant, c'est qu'il était réellement dans la plus violente colère contre Don Rodrigo, et qu'il désirait ardemment le consentement de Lucie; et quand deux fortes passions combattent ensemble dans le cœur d'un homme, personne, pas même le patient, ne peut toujours clairement distinguer une voix de l'autre, et dire

avec certitude quelle est celle qui prédomine.

« Je vous l'ai promis, » répondit Lucie, avec un accent de reproche timide et affectueux : « mais vous-même, vous m'aviez promis de ne rien faire de répréhensible, de vous en rapporter au père..... »

« Oh Dieu ! pour l'amour de qui suis-je entré en fureur ? Voulez-vous maintenant ne pas tenir votre parole, et me faire commettre une mauvaise action ? »

« Non, non, » dit Lucie, prompte à s'effrayer. « J'ai promis, et je tiendrai parole. Mais regardez comme vous m'avez fait promettre. Puisse Dieu ne pas...... »

« Pourquoi tirer de mauvais augures, Lucie ? Dieu sait que nous ne faisons tort à personne. »

« Promettez-moi du moins que ce sera la dernière fois. »

« Je vous le promets, foi d'honnête garçon. »

« Mais cette fois-ci vous persistez ! » dit Agnès. »

Ici l'auteur avoue encore ne pas savoir si Lucie était absolument et en tout point mécontente de se voir contrainte à consentir. Nous laisserons comme lui la chose indécise.

Renzo aurait voulu prolonger la conversation, et discuter en détail ce qu'on devait exécuter le jour suivant; mais il était nuit close, et les femmes la lui souhaitèrent bonne et l'engagèrent à se retirer, parce qu'il ne leur paraissait pas convenable qu'il demeurât plus longtemps avec elles à cette heure.

La nuit fut pour tous les trois aussi bonne que peut l'être une nuit qui succède à un jour plein d'agitation et de tourments, et qui en précède un autre destiné à une entreprise importante, et dont l'issue est incertaine. Renzo se fit voir de bon matin, et concerta avec les femmes, ou plutôt avec Agnès, la grande opération du soir, proposant et aplanissant tour a tour les difficultés, entrevoyant des contre-temps, et recommençant, tantôt l'un, tantôt l'autre, à décrire l'entreprise, comme on raconterait une chose

achevée. Lucie écoutait, et sans approuver par ses paroles ce qu'elle ne pouvait approuver dans son cœur, elle promettait de faire du mieux qu'il lui serait possible.

« Irez-vous ce matin au couvent, pour parler au père Cristofore, comme il vous l'a dit hier soir? » demanda Agnès à Renzo.

« Je m'en garderai bien, répondit celui-ci. Vous savez quels diables d'yeux a le père : il lirait sur ma figure, comme dans un livre, qu'il y a quelque chose en l'air; et si une fois il se mettait à m'interroger, je ne pourrais plus me tirer d'embarras. Et d'ailleurs il faut que je reste ici pour veiller à nos affaires. Il vaut mieux que vous y envoyiez quelqu'un. »

« J'y enverrai Menico. »

« Bien, » répondit Renzo; et il sortit pour veiller aux affaires, comme il l'avait dit.

Agnès se rendit à la maison voisine, pour chercher Menico : c'était un garçon éveillé, plein d'intelligence pour son âge, et qui, par voie de cousinage et de parenté, se trouvait un peu neveu de la bonne femme. Elle pria

ses parents de le lui laisser pour toute la journée, ayant, disait-elle, un petit service à réclamer de lui. Lorsqu'il fut venu, elle le conduisit dans la cuisine, lui donna à déjeuner, et lui recommanda d'aller à Pescarenico trouver le père Cristofore, qui le renverrait ensuite avec une réponse quand il en serait temps. « Le père Cristofore, tu sais, ce beau vieillard, qui a une barbe blanche et qu'on appelle le saint..... »

« Je le connais, dit Menico ; c'est celui qui caresse toujours les enfants, et qui leur donne de temps en temps quelque image. »

« Justement, Menico ; et s'il te dit d'attendre quelque temps auprès du couvent, et de ne pas t'éloigner, il ne faudra pas que tu ailles avec les autres enfants sur le bord du lac pour jeter des pierres dans l'eau, ni voir pêcher, ni jouer avec les filets suspendus pour sécher, ni..... »

« Oh ! que non, ma tante ; je ne suis plus un enfant. »

« Bien, sois sage ; et quand tu reviendras avec la réponse... tiens, regarde ; tu vois ces

deux belles pièces neuves, elles seront pour toi. »

« Donnez-les-moi tout de suite, afin que... »

« Non, non, tu les jouerais. Va, et si tu te comportes bien, tu en auras davantage. »

Durant le reste de cette longue matinée, on aperçut certaines nouveautés qui ne contribuèrent pas peu à éveiller les soupçons dans l'âme déjà troublée des deux pauvres femmes. Un mendiant, ni défait, ni déguenillé, comme le sont ses pareils, et avec je ne sais quoi de sombre et de sinistre dans son aspect, entra pour demander l'aumône, en promenant çà et là ses regards comme un espion. On lui donna un morceau de pain, qu'il reçut et prit avec une indifférence mal déguisée. Il parla ensuite avec une certaine impudence et en même temps avec hésitation, en faisant beaucoup de questions auxquelles Agnès s'empressa de répondre toujours le contraire de ce qui était. Au moment de sortir de la maison, il fit semblant de se tromper de porte, prit celle qui conduisait

à l'escalier et y jeta un coup d'œil rapide. On lui cria aussitôt : « Eh! bon homme, où allez-vous donc par là? » Il se retourna et sortit par la porte qu'on lui indiquait, s'excusant avec une soumission, une humilité affectée, qui contrastait singulièrement avec les traits durs et grossiers de son visage. Après celui-ci, d'autres figures étrangères continuèrent à se montrer par intervalles. On n'aurait pu découvrir aisément quelle espèce d'hommes c'était, mais on ne pouvait croire non plus qu'ils fussent d'honnêtes voyageurs comme ils le voulaient paraître. Les uns entraient sous le prétexte de demander leur chemin ; d'autres, arrivés devant la porte, ralentissaient le pas, et regardaient, à travers la petite cour, dans la maison, comme quelqu'un qui veut voir sans éveiller de soupçons. Enfin, vers midi, cette ennuyeuse procession cessa. Agnès se levait de temps en temps, traversait la cour, se mettait sur le pas de la porte, regardait à droite et à gauche, et revenait en disant : « Personne : » parole qu'elle proférait avec plaisir, et que Lucie

entendait avec plaisir aussi, sans que ni l'une ni l'autre en sût bien clairement le pourquoi. Mais il leur en resta à toutes deux un trouble indéterminé qui leur ôta, et surtout à la fille, une grande partie du courage qu'elles avaient mis en réserve pour la soirée.

Il convient néanmoins que le lecteur sache quelque chose de plus positif, relativement à ces rôdeurs mystérieux; et, pour l'en informer avec ordre, nous devons retourner un peu en arrière et retrouver Don Rodrigo, que nous avons laissé hier, après le festin, seul dans une salle de son palais, au départ du père Cristofore.

Don Rodrigo, comme nous l'avons dit, mesurait à grands pas cette salle, aux murs de laquelle étaient suspendus les portraits de famille de plusieurs générations. Quand il se trouvait vis-à-vis d'un de ces murs et qu'il y jetait un regard, il apercevait un guerrier de ses ancêtres, qui avait été la terreur de ses ennemis et de ses soldats. Ce héros, au regard sévère, avec de courts cheveux heurtés sur le front, des moustaches

longues et pointues qui sortaient de ses joues, et le menton oblique, était représenté en pied avec les genouillères, les brassards, la cuirasse, le casque et les gants de fer, la main droite appuyée sur le côté, et tenant la main gauche sur le pommeau de son épée. Don Rodrigo le regardait ; et quand il arrivait au-dessous de lui et se retournait, il se trouvait en face d'un autre de ses ancêtres, magistrat dans son temps et la terreur des plaideurs, qui était assis sur un haut siége de velours cramoisi, enveloppé d'une ample simarre noire, et tout habillé de noir, à l'exception d'un col blanc retombant en deux parties, et d'une fourrure de zibeline renversée (c'était la marque distinctive des sénateurs, et ils ne la portaient que pendant l'hiver, raison pour laquelle on ne voit jamais le portrait d'un sénateur en habit d'été) : il avait l'air sombre, les sourcils froncés, tenait dans sa main une supplique, et paraissait dire : Nous verrons. Ici, il rencontrait une grande dame qui avait été la terreur de ses demoiselles ; là, un abbé, la terreur de

ses moines, toutes gens, en un mot, qui avaient excité la terreur pendant la vie, et qui l'inspiraient encore par leurs images. En présence de pareils souvenirs, Don Rodrigo s'indignait d'autant plus, était d'autant plus honteux, et ne pouvait se pardonner qu'un moine eût osé venir jusque dans son palais le poursuivre avec la prosopopée de Nathan. Il formait un projet de vengeance, l'abandonnait, réfléchissait aux moyens de satisfaire sa passion, et à ce qu'il appelait son honneur; et quelquefois (voyez un peu la bizarrerie), entendant résonner à ses oreilles ce commencement de prophétie, il frémissait instantanément, et se trouvait prêt à renoncer à ses desseins. Enfin, pour faire quelque chose, il appela un domestique, et lui ordonna de l'excuser auprès de sa compagnie, en disant qu'il était retenu par une affaire urgente. Quand le domestique vint lui rapporter que ses convives étaient partis en lui présentant leurs devoirs : « Et le comte Attilio? » demanda, toujours en marchant, Don Rodrigo.

« Il est sorti avec les autres convives, illustrissime seigneur. »

« Bien : six personnes de suite pour la promenade. Mon épée, ma cape et mon chapeau, à l'instant. »

Le domestique s'éloigna en s'inclinant ; et, quelques moments après, il revint avec la riche épée que le maître se ceignit, avec la cape qu'il jeta sur ses épaules, avec le chapeau à grandes plumes, qu'il posa fièrement et inclina d'une main sur sa tête, ce qui était un signe de mauvaise humeur. Il sortit, et il trouva sur le seuil de la porte les six braves armés, qui, s'étant rangés et inclinés, le suivirent. Plus orgueilleux, plus dur, plus sourcilleux qu'à l'ordinaire, il dirigea sa promenade vers Lecco, au milieu des coups de chapeau et des salutations des paysans qu'il rencontrait sur son chemin : le manant mal appris qui aurait gardé son chapeau sur sa tête, en aurait été quitte à bon marché, si un des braves de la suite se fût contenté de le lui faire sauter d'un revers de la main. Don Rodrigo ne répondait point à ces mar-

ques de respect. Les hommes d'une condition plus relevée faisaient aussi une salutation à celui-ci, qui, sans contredit, était le plus puissant de tous, et il y répondait avec une bienveillance dédaigneuse. Lorsqu'il lui arrivait de rencontrer le commandant espagnol du château, ce qui n'eut pas lieu ce jour-là, l'inclination était également profonde des deux côtés : la chose se passait comme entre deux monarques, qui n'ont rien à se céder, mais qui, par convenance, font honneur à la dignité l'un de l'autre. Pour dissiper un peu sa mauvaise humeur et pour éloigner de son esprit l'image du religieux qui venait l'assiéger, Don Rodrigo entra ce jour-là dans une maison où se trouvait réunie une compagnie, et où il fut reçu avec cette cordialité empressée et respectueuse qui est réservée aux hommes qui se font beaucoup aimer ou beaucoup craindre; et enfin, à la nuit tombante, il retourna à son palais. Le comte Attilio était rentré quelques instants auparavant, et l'on servit le souper, auquel Don Rodrigo assista avec préoccupation, et parlant peu.

« Eh bien, cousin, quand paierez-vous votre pari? » dit, d'un air malicieux et un peu moqueur, le comte Attilio, presque aussitôt que la table fut levée et les domestiques sortis.

« La Saint-Martin n'est point encore passée. »

« Vous feriez tout aussi bien de le payer à présent; car tous les saints du calendrier passeront avant que... »

« C'est ce qu'il faudra voir. »

« Cousin, vous voulez faire le politique; mais j'ai tout compris, et je suis si sûr d'avoir gagné la gageure, que je serais prêt à en faire une autre. »

« Laquelle? »

« Que le père... le père... comment l'appelez-vous donc? que ce moine, en un mot, vous a converti. »

« C'est bien là une de vos idées. »

« Converti, cousin; converti, vous dis-je. Pour moi, je m'en réjouis. Savez-vous que ce sera un beau spectacle de vous voir plein de componction et les yeux baissés? Quelle

gloire pour ce père! comme il sera retourné à son couvent le cœur gonflé! Ce ne sont pas là de ces poissons qui se pêchent tous les jours, ni avec tous les filets. Soyez sûr qu'il vous citera pour exemple; et quand il ira faire quelque mission un peu lointaine, il racontera votre histoire. Il me semble l'entendre. » Et ici, parlant du nez et accompagnant ses paroles de gestes chargés, il continua du ton d'un prédicateur : « Dans une partie de ce monde, que par de justes égards je ne veux pas nommer, vivait, mes chers frères, et vit encore un cavalier assez mauvais sujet, plus ami des jolies femmes que des hommes de bien, qui, habitué à faire gerbe de tout blé, avait jeté les yeux... »

« C'est bon, c'est bon, interrompit Don Rodrigo, moitié souriant et moitié fâché; si vous voulez doubler le pari, je suis encore prêt. »

« Diable! est-ce que vous auriez converti le père? »

« Ne me parlez pas de cet homme; et quant à la gageure, saint Martin en décidera. » La curiosité du comte était piquée;

il n'épargna point les questions; mais Don Rodrigo sut les éluder toutes, en le renvoyant toujours au terme de la décision, et ne voulant pas communiquer à son adversaire des desseins qui n'étaient encore ni acheminés, ni absolument arrêtés.

Le lendemain matin, Don Rodrigo se retrouva lui-même. Le peu de réflexions que ces mots : *Un jour viendra*, avaient éveillées dans son esprit s'étaient évanouies avec les songes de la nuit, et il ne lui restait plus que la colère aiguillonnée encore par le regret de cette faiblesse passagère. Les images plus récentes de sa promenade triomphale, des marques de respect qu'il avait reçues, de l'accueil qu'on lui avait fait, et les moqueries du cousin, n'avaient pas peu contribué à lui rendre son ancien caractère. A peine levé, il fit appeler Griso. « Il y a en l'air quelque chose d'important, » dit en lui-même le domestique à qui cet ordre avait été donné; car l'homme qui portait ce nom n'était rien moins que le chef des braves, à qui l'on confiait les entreprises les plus har-

dies et les plus hasardeuses, âme damnée du maître, et qui lui était dévoué à toute épreuve, non moins par intérêt que par reconnaissance. Coupable d'un homicide qu'il avait commis en plein jour, il était venu, pour se soustraire aux recherches de la justice, implorer la protection de Don Rodrigo, qui, en le prenant à son service, l'avait mis à l'abri de toutes les poursuites. Ainsi, en se soumettant à commettre tous les crimes qui lui étaient commandés, il s'assurait l'impunité du premier qu'il avait commis. Une pareille acquisition avait été d'une extrême importance pour Don Rodrigo; car, outre que Griso était sans comparaison le plus vaillant de la troupe, il était encore une preuve vivante de ce que son maître avait pu attenter avec succès contre les lois, de manière que la puissance de ce dernier s'en était augmentée dans le fait et dans l'opinion.

« Griso! dit Don Rodrigo, voici une conjoncture dans laquelle on pourra juger de ce que tu vaux. Avant demain, il

faut que cette Lucie soit amenée dans mon palais. »

« On ne dira jamais que Griso ait reculé devant un ordre de l'illustrissime seigneur Don Rodrigo. »

« Prends autant d'hommes que tu le jugeras nécessaire; commande et dispose-les de la manière que tu croiras la plus avantageuse, pour que la chose ait un heureux résultat. Mais surtout prends bien garde qu'il ne soit fait aucun mal à cette jeune fille. »

« Seigneur! un peu d'effroi, pour qu'elle ne fasse pas trop de bruit... on ne pourra pas faire moins... »

« Un peu d'effroi... je le comprends... c'est inévitable. Mais qu'on ne lui enlève pas un seul cheveu; et surtout qu'on ait pour elle les plus grands égards. Tu entends? »

« Seigneur, on ne peut arracher une fleur de la plante, et l'apporter à votre seigneurie, sans la faner tant soit peu. Mais on ne fera que le strict nécessaire. »

« Je te rends responsable de tout. Et... comment t'y prendras-tu ? »

« Seigneur, j'y réfléchissais. Heureusement pour nous, la maison se trouve située à l'entrée du village. J'ai besoin d'un endroit pour poster mes hommes, et justement à peu de distance il y a une masure inhabitée au milieu des champs ; cette masure... votre seigneurie ne connaît pas ces détails... C'est une maison qui a été brûlée il y a peu d'années, et que ses propriétaires, ne pouvant réparer faute d'argent, ont abandonnée, et maintenant c'est là que se tient le sabbat ; mais ce n'est pas aujourd'hui samedi, et je m'en moque. Ces paysans, qui sont superstitieux à l'excès, n'oseraient y aller pendant une nuit de la semaine pour un trésor ; de sorte que nous pouvons nous établir dans ce poste sans craindre que personne vienne nous y surprendre. »

« Très-bien. Et ensuite ? »

Ici Griso se mit à proposer, et Don Rodrigo à discuter, jusqu'à ce qu'enfin ils fussent d'accord ensemble, les moyens de con-

duire à fin l'entreprise, sans qu'il pût rester aucune trace des coupables ; de faire tomber les soupçons d'un autre côté par des indices trompeurs, d'imposer silence à la pauvre Agnès, de causer à Renzo un effroi capable de faire taire sa douleur, et de lui ôter l'envie de recourir à la justice, et même la volonté de se plaindre ; et toutes les autres petites scélératesses utiles à la réussite de la scélératesse principale. Nous négligeons de rapporter ces entretiens, parce que, comme le lecteur pourra s'en convaincre, ils ne sont pas nécessaires à l'intelligence de l'histoire, et que ce serait le fatiguer que de le tenir plus longtemps à entendre parlementer ces deux misérables. Il nous suffira de dire qu'au moment où Griso allait partir pour mettre la main à l'œuvre, Don Rodrigo le rappela, et lui dit : « Écoute : si par hasard ce rustre téméraire vous tombait sous la main, il n'y aurait pas de mal de lui donner, en attendant, un bon souvenir sur les épaules. De cette façon, l'ordre qui lui sera intimé demain de garder le silence, produira plus sû-

rement son effet. Mais n'allez pas le chercher, pour ne pas gâter ce qui importe le plus : tu comprends? »

« Laissez-moi faire, » répondit Griso, en s'inclinant avec un air de respect et de vanterie, et il s'en alla. La matinée fut employée à reconnaître le pays. Ce faux mendiant qui s'était introduit dans l'humble maison n'était autre que Griso, qui était venu pour en lever le plan à vue; les faux voyageurs étaient ses complices, à qui, pour agir sous ses ordres, une connaissance plus légère des lieux suffisait; et une fois la reconnaissance achevée, ils ne s'étaient plus laissé voir, pour ne pas trop éveiller le soupçon.

De retour au palais, Griso fit son rapport et arrêta définitivement le projet de l'entreprise; il assigna les rôles, et donna des instructions. Tout cela n'avait pu s'exécuter sans que le vieux domestique, qui tenait les yeux et les oreilles au guet, s'aperçût qu'on machinait quelque chose d'important. A force d'écouter et de demander, recueillant une demi-confidence d'un côté, une

demi-indiscrétion d'un autre, s'expliquant à lui-même un mot obscur, interprétant une démarche mystérieuse, il fit tant qu'il par vint à découvrir ce que l'on devait exécuter pendant la nuit. Mais quand il en fut éclairci, elle n'était plus éloignée, et déjà une petite avant-garde des braves s'était mise en campagne et s'acheminait vers la maison ruinée pour s'y embusquer. Le pauvre vieillard, quoiqu'il sentît très-bien à quel jeu dangereux il allait jouer, et qu'outre cela il craignît d'arriver trop tard, ne voulut pas cependant manquer à ce qu'il avait promis : il sortit sous prétexte de prendre un peu l'air, et s'achemina à grands pas vers le couvent, pour donner connaissance au père Cristofore de ce qu'il avait appris. Peu après, les autres braves se mirent en marche et défilèrent un ou deux à la fois, pour n'être point remarqués en troupe ; Griso partit ensuite, et il ne resta en arrière qu'une litière, qui devait être, dans la soirée, portée à la petite maison abandonnée. Lorsqu'ils y furent tous réunis, Griso envoya trois d'entre eux à l'auberge

du village : le premier, qui se tenait sur la porte, observait les mouvements du dehors, et épiait le moment où tous les habitants seraient retirés; les deux autres, qui étaient restés dans l'intérieur, où ils s'occupaient à jouer et à boire, comme des amateurs, devaient en même temps donner un coup d'œil à ce qui s'y passait. Lui, avec le gros de la troupe, demeura aux aguets en attendant l'heure d'agir.

Le bon vieillard trottait encore, les trois explorateurs arrivaient à leur poste, et le soleil se couchait, quand Renzo entra chez les femmes, et leur dit : « Tonio et Gervaso sont là dehors : je vais avec eux souper à l'auberge; et au coup de l'*Ave maria*, nous viendrons vous prendre. Allons, courage, Lucie! tout dépend d'un moment. » Lucie soupira, et répondit: « Oh! oui, courage, » d'un son de voix qui démentait ses paroles.

Quand Renzo et ses deux compagnons arrivèrent à l'auberge, ils y trouvèrent le brave déjà placé en sentinelle, qui occupait la moitié de la porte, l'épaule appuyée sur un des

côtés et les bras croisés sur la poitrine, faisant voir tantôt le blanc, tantôt le noir de deux yeux qui ressemblaient à ceux d'un oiseau de proie. Un béret plat de velours cramoisi, mis de travers, lui couvrait la moitié du toupet, qui, se partageant sur un front basané, se terminait en tresses retenues par un peigne sur la nuque. Il tenait un gourdin dans une de ses mains, et ne laissait à proprement parler pas voir d'armes; mais, en le regardant au visage, un enfant lui-même aurait deviné qu'il devait en avoir sous ses habits autant qu'il en pouvait cacher. Lorsque Renzo, qui se trouvait le premier des trois, fut près de lui et montra l'intention d'entrer, il le regarda fixement sans se déranger; mais le jeune homme, attentif à éviter toute espèce de question, comme a coutume de faire quelqu'un qui a une entreprise périlleuse à conduire à terme, ne lui dit pas même de se déranger, et, rasant l'autre côté de la porte, il passa de profil par l'ouverture que laissait cette cariatide. Ses deux compagnons durent faire la même

évolution pour entrer. Lorsqu'ils furent dans l'auberge, ils aperçurent les deux autres braves dont ils avaient déjà entendu la voix, et qui, assis à une petite table, jouaient à la mourre, criant tous les deux à la fois, et se versant tour à tour à boire d'une grande bouteille placée auprès d'eux. Ces deux braves toisèrent les nouveaux venus, et l'un des deux particulièrement, tenant la main droite levée en l'air avec trois doigts écartés, et la bouche ouverte par un grand « Six, » qui venait d'en échapper, examina Renzo avec beaucoup de soin; après quoi il donna un coup d'œil à son camarade, puis à celui qui se tenait sur la porte, lequel répondit par un signe de tête. Renzo, devenu soupçonneux et inquiet, regardait ses deux convives, comme s'il eût voulu chercher sur leurs figures une explication à toutes ces grimaces; mais leurs figures n'annonçaient pas autre chose qu'un bon appétit. L'aubergiste se tenait devant lui, comme pour attendre ses ordres : Renzo le fit venir dans une pièce voisine, et lui commanda à souper.

« Qui sont ces étrangers? » demanda-t-il à l'hôte à voix basse, quand celui-ci revint avec une nappe grossière sous le bras et une bouteille à la main.

« Je ne les connais pas, » répondit l'aubergiste, en dépliant la nappe.

« Comment? pas un seul? »

« Vous savez bien, répondit encore l'hôte, en étendant à deux mains la nappe sur la table, que la première règle de notre métier est de ne point chercher à connaître les affaires d'autrui; et c'est à un tel point, que nos femmes même ne sont pas curieuses de les savoir. Nous aurions de la besogne avec tant de gens qui vont et viennent, et qui font que ma maison ressemble à un port de mer, dans les bonnes années, s'entend; mais nous avons toujours l'espoir que le bon temps reviendra. Il nous suffit que nos pratiques soient d'honnêtes gens; ce qu'elles sont ensuite ou ce qu'elles ne sont pas, cela n'y fait rien du tout. Et dans un moment, je vous apporterai un plat de polpettes comme vous n'en avez jamais mangé. »

« Comment pouvez-vous savoir...? répliqua Renzo : mais l'hôte, qui était déjà en route pour retourner à la cuisine, continua son chemin. Là, pendant qu'il surveillait la casserole où cuisaient les polpettes, le brave qui avait examiné notre jeune homme avec tant d'attention s'approcha doucement du maître de l'auberge, et lui demanda à voix basse : « Qui sont ces honnêtes gens? »

« Ce sont de bonnes gens du pays, » répondit l'hôte, en renversant les polpettes dans le plat.

« C'est bon; mais comment s'appellent-ils? Qui sont-ils? » reprit le brave avec instance et d'une voix impatiente.

« L'un s'appelle Renzo, répondit l'hôte aussi à voix basse; c'est un jeune homme rangé, fileur de soie, qui sait bien son métier. Le second est un paysan nommé Tonio, bon camarade, ami de la joie; c'est grand dommage qu'il ait peu d'argent, car il le dépenserait tout ici. Le dernier est un niais, qui mange volontiers quand on le régale. Je vous demande pardon; » et faisant une pi-

rouette il passa entre le fourneau et son questionneur, et alla porter le plat à sa destination. « Comment pouvez-vous savoir, recommença Renzo, quand il le vit reparaître, que ce sont d'honnêtes gens, si vous ne les connaissez pas ? »

« Les actions, cher ami : l'homme se fait connaître par ses actions. Ceux qui boivent le vin sans le critiquer, qui mettent sur le comptoir l'effigie du roi sans disputer, qui n'élèvent pas de querelles avec les autres pratiques ; qui, lorsqu'ils veulent donner un coup de couteau à quelqu'un, vont l'attendre loin de l'auberge, de manière à ne pas compromettre le pauvre aubergiste : tous ceux-là sont d'honnêtes gens. Pourtant lorsque l'on peut connaître les gens, comme nous nous connaissons tous les quatre, cela vaut encore mieux. Et quelle diable d'envie vous vient-il de savoir tout cela, quand vous allez vous marier, et que vous devez avoir tant d'autres choses dans la tête ? et surtout quand vous avez devant les yeux ces polpettes qui feraient ressusciter un mort ? » En pronon-

çant ces mots, il retourna dans sa cuisine.

Notre auteur, en remarquant le système particulier que suivait cet aubergiste en répondant aux questions qu'on lui adressait, dit que c'était un homme qui, dans tous ses discours, faisait profession d'être partisan des honnêtes gens en général; mais que, dans la pratique, il usait d'une plus grande complaisance envers ceux qui avaient la réputation ou l'apparence de bandits. C'était, comme on le voit, un homme d'un caractère bien singulier.

Le souper ne fut pas très-gai. Les deux conviés auraient voulu en savourer lentement le plaisir ; mais l'Amphitryon, préoccupé de ce que le lecteur sait, et ennuyé, inquiété même par l'étrange figure de ces inconnus, ne désirait que le moment de s'en aller. On parlait à demi-voix, à cause de ceux-ci, et on n'échangeait que des paroles tristes et tronquées.

« La belle chose, laissa échapper un instant Gervaso, que Renzo veuille se marier, et ait besoin... » Renzo le regarda d'un air

fâché. « Veux-tu bien te taire, imbécile! » lui dit Tonio, en accompagnant cette épithète d'un coup de coude. Depuis ce moment, la c'nversation alla toujours en languissant jusqu'à la fin. Renzo, qui observait une extrême sobriété, avait soin de verser à boire à ses deux témoins, mais avec discrétion, de manière à leur donner un peu de hardiesse, sans leur ôter leur bon sens. Après que l'écot eut été payé par celui qui y avait pris la moindre part, ils furent de nouveau obligés de passer devant ces laides figures, qui se tournèrent toutes du côté de Renzo, comme à son arrivée. Quand il eut fait quelques pas hors de l'auberge, il regarda derrière lui, et s'aperçut que les deux braves qu'il avait laissés assis dans la cuisine le suivaient; il s'arrêta alors avec ses compagnons, comme s'il eût dit : Voyons un peu ce que nous veulent ces gaillards-là. Mais lorsque ces gens virent qu'ils étaient observés, ils s'arrêtèrent aussi, se parlèrent à voix basse, et retournèrent sur leurs pas. Si Renzo s'était trouvé assez près d'eux pour entendre ce qu'ils se

disaient, leur conversation lui eût paru fort étrange. « Ce serait pourtant un bel honneur, sans compter le profit, disait un des bandits, si, en retournant au palais, nous pouvions raconter que nous lui avons lestement aplati les coutures, et cela de notre propre mouvement, et sans que le seigneur Griso se trouvât là pour nous commander. »

« Oui, et nous mettre dans le cas de gâter l'affaire principale! répondit l'autre. Je crois qu'il s'est douté de quelque chose; il s'arrête pour nous examiner. Ah! s'il était plus tard! Retournons sur nos pas pour ne point donner de soupçon. Regarde, il vient du monde de tous les côtés: laissons ces paysans aller au poulailler. »

On remarquait, en effet, ce mouvement, cett- rumeur que l'on entend dans un village à l'approche du soir, et qui, quelques instants après, font place au calme solennel de la nuit. Les femmes revenaient des champs, portant leurs petits enfants à leur cou, et conduisant par la main ceux qui étaient plus âgés et auxquels elles faisaient répéter la

prière du soir. Les hommes revenaient de leur côté avec la bêche et la pioche sur les épaules. A l'ouverture des portes, on voyait briller çà et là les feux allumés pour préparer un chétif repas : on entendait sur le chemin recevoir et souhaiter le bonsoir, et de courtes et tristes conversations sur la pénurie de la récolte et sur la misère de l'année ; et, plus forts que les paroles, on entendait les coups mesurés et sonores de la cloche, qui annonçait la fin de la journée. Lorsque Renzo vit que les deux indiscrets s'étaient retirés, il continua son chemin au milieu des ténèbres croissantes, rappelant à voix basse, tantôt à l'un, tantôt à l'autre des frères, la part qu'il devait avoir dans l'accomplissement de son projet. Ils arrivèrent à la maison de Lucie, que la nuit était déjà close.

Entre la première pensée d'une entreprise terrible et son exécution (a dit un barbare qui ne manquait pas d'esprit), l'intervalle est un songe plein de fantômes et d'épouvante. Lucie était, depuis plusieurs heures, dans les angoisses d'un pareil songe ; et Agnès,

Agnès elle-même, l'auteur du projet, n'était pas non plus sans inquiétude, et trouvait à peine quelques paroles pour encourager sa fille. Mais au moment de se réveiller, au moment de mettre la main à l'œuvre, l'âme se trouve toute transformée. A la terreur et au courage qui combattaient en vous, succèdent une autre terreur et un autre courage; l'entreprise se présente à l'esprit comme une nouvelle apparition : ce que l'on avait le plus appréhendé au premier coup d'œil semble quelquefois ce qu'il y a de plus facile: quelquefois aussi on voit s'agrandir un obstacle qu'on avait à peine aperçu; l'imagination s'arrête épouvantée, les membres refusent leur office, et le cœur manque aux promesses qu'il avait faites avec le plus d'assurance. Lorsque Renzo frappa doucement à la porte, Lucie se sentit saisie d'une si grande terreur, qu'elle résolut, dans cet instant, de tout endurer, d'être séparée de lui pour toujours, plutôt que d'accomplir la résolution qu'elle avait prise; mais quand il se fut montré, et qu'il eut dit : « Me voici,

partons ; » quand tous les autres parurent prêts à partir sans hésitation, comme s'ils faisaient une chose arrêtée, irrévocable, Lucie n'eut ni le temps, ni le courage d'élever des difficultés, et, comme entraînée, elle prit en tremblant d'un côté le bras de sa mère, de l'autre celui de son fiancé, et elle se mit en marche avec la troupe aventureuse.

Silencieux au milieu des ténèbres, ils sortirent à pas mesurés de la maison, et prirent le chemin qui se trouvait en dehors du village. Le plus court eût été de traverser ce village même pour parvenir à l'autre extrémité, où était située la maison de Don Abondio ; mais ils préférèrent le premier parti pour n'être point aperçus. Ils parvinrent à cette maison par des sentiers à travers les jardins et les champs, et là ils se divisèrent. Les fiancés demeurèrent cachés derrière l'encoignure de la maison, ayant Agnès avec eux, mais un peu plus avant, afin de pouvoir arriver à temps pour rencontrer Perpétue, et s'en emparer ; Tonio avec le pauvre Gervaso, qui ne savait rien faire par lui-

même, et sans lequel pourtant on ne pouvait rien faire, se présentèrent bravement à la porte, et y frappèrent.

« Qui frappe à cette heure? » cria une voix par la fenêtre qui s'ouvrit en ce moment. C'était la voix de Perpétue. « Il n'y a pas de malade que je sache. Il est peut-être arrivé quelque malheur. »

« C'est moi, répondit Tonio, et mon frère, qui avons besoin de parler à monsieur le curé. »

« Est-ce une heure honnête pour venir? répondit brusquement Perpétue : quelle indiscrétion! Vous reviendrez demain. »

« Écoutez : je reviendrai ou ne reviendrai pas ; j'ai touché quelque argent sur lequel je ne comptais pas, et je venais pour solder cette dette que vous savez : j'avais apporté avec moi vingt-cinq belles berlingues neuves ; mais si cela n'est pas possible, patience, je sais comment les employer, et je reviendrai quand j'aurai pu en réunir ensemble vingt-cinq autres. »

« Attendez, attendez ; je suis à vous dans

l'instant. Mais pourquoi venir à cette heure? »

« Si vous pouvez changer l'heure, je ne m'y oppose pas : mais je suis là, et, si vous ne voulez pas me recevoir, je m'en vais. »

« Non, non; attendez un moment, je reviens avec une réponse. »

En prononçant ces mots, elle referma la fenêtre. A cet instant, Agnès se sépara des fiancés, et elle dit à voix basse à Lucie : « Allons, courage; il ne faut qu'un moment, c'est comme si on se faisait arracher une dent. » Puis, elle vint se réunir aux deux frères devant la porte, et se mit à causer avec Tonio, de manière que Perpétue, en ouvrant et la voyant là, pût croire qu'elle passait par hasard, et que Tonio l'avait retenue un moment.

CHAPITRE VIII.

Carnéade! quel était celui-ci? se demandait Don Abondio, assis dans son grand fauteuil, au milieu d'une chambre du premier étage, avec un petit livre ouvert devant lui, quand Perpétue entra pour lui annoncer l'ambassade. — C rnéade! il me semble bien avoir entendu prononcer ce nom-là, ou l'avoir lu quelque part; ce devait être un homme studieux, un littérateur des temps anciens: c'est bien certainement un nom antique; mais qui diable était-il? — Tant le pauvre homme était loin de prévoir l'orage qui s'amassait sur sa tête!

Il est nécessaire de savoir que Don Abondio se donnait chaque jour le plaisir de lire quelques pages, et qu'un curé du voisinage, qui avait une petite bibliothèque, lui prêtait ses

livres l'un après l'autre, et toujours le premier qui lui tombait sous la main. Celui sur lequel méditait en ce moment Don Abondio, convalescent de la fièvre, que lui avait donnée la peur, et même plus guéri (quant à la fièvre) qu'il ne voulait le laisser croire, était un panégyrique en l'honneur de saint Charles, prononcé avec beaucoup d'emphase et écouté avec beaucoup d'admiration dans la cathédrale de Milan, deux années auparavant. Le saint y était comparé, pour l'amour de l'étude, à Archimède; et jusqu'ici Don Abondio ne trouvait rien d'embarrassant, parce qu'Archimède a fait de si beaux ouvrages, a tant fait parler de lui, que, pour en savoir quelque chose, il n'est pas nécessaire d'avoir une vaste érudition. Mais après Archimède, l'orateur comparait de nouveau le saint à Carnéade; et ici le lecteur s'était trouvé arrêté. Il en était à cette comparaison lorsque Perpétue annonça la visite de Tonio.

« A cette heure? dit aussi Don Abondio, comme cela était naturel. »

« Que voulez-vous? ces gens-là n'ont pas de discrétion; mais si vous ne le prenez pas au vol... »

« Si je ne le reçois pas maintenant, qui sait quand je pourrai le retrouver. Faites-le donc venir.... Eh! eh! êtes-vous bien sûre au moins que ce soit Tonio? »

« Diable! » répondit Perpétue, et elle descendit ouvrir la porte : « Où êtes-vous? » dit-elle à Tonio qui se présenta; et dans l'instant Agnès se montra aussi, et salua Perpétue par son nom.

« Bonsoir, Agnès, dit Perpétue, d'où venez-vous donc à cette heure? »

« Je viens de..... » et elle nomma un hameau voisin. « Et si vous saviez..., continua-t-elle, je ne me suis attardée qu'à cause de vous et de manière à me mettre bien dans vos bonnes grâces. »

« Oh! comment donc? » demanda Perpétue; et se tournant vers les deux frères : « Entrez, leur dit-elle, je vous suis dans l'instant. »

« Comment? répliqua Agnès, parce qu'une

femme de celles qui ne savent pas les choses et qui veulent en parler..... Le croiriez-vous? elle s'obstinait à dire que vous ne vous êtes pas mariée avec Beppo Suolavecchia, ni avec Anselme Lunghigna, parce qu'ils n'ont pas voulu de vous. Je soutenais, moi, que vous les aviez refusés l'un et l'autre..... »

« Assurément. Oh! la menteuse, l'effrontée menteuse! Et quelle est cette femme? »

« Ne me demandez pas son nom, parce que je ne voudrais pas vous mettre mal ensemble. »

« Vous me le direz, vous devez me le dire. Oh! la menteuse! »

« Nous verrons...; mais vous ne pouvez croire combien je me suis voulu de mal de ne pas connaître à fond toute l'histoire pour confondre cette femme maudite. »

« C'est la menteuse la plus infâme! dit Perpétue. Quant à Beppo, ils savent tous, et ils ont pu voir...... Eh! Tonio! poussez la porte, et montez toujours, je vous suis. » Tonio répondit oui du dedans, et Perpétue continua son récit avec vivacité. Vis-à-vis la

porte de Don Abondio se trouvait entre deux chaumières une ruelle qui ne s'étendait pas plus loin qu'elles en droite ligne et débouchait dans les champs. Agnès y entra comme si elle eût voulu se mettre à l'écart pour parler plus librement, et Perpétue la suivit. Quand elles eurent tourné le coin et se trouvèrent dans un endroit d'où l'on ne pouvait plus voir ce qui se passait devant la maison du curé, Agnès toussa très-fort : c'était le signal. Renzo l'entendit, encouragea Lucie en lui serrant le bras, et tous deux sur la pointe des pieds et rasant la muraille vinrent à la porte, l'ouvrirent avec précaution, et en un instant ils se trouvèrent dans le corridor, où les attendaient les deux frères. Renzo baissa très-doucement le loquet, et ils montèrent tous quatre l'escalier, ne faisant pas plus de bruit que s'ils n'avaient été que deux. Arrivés sur le palier, les deux frères s'approchèrent de la porte de la chambre qui était sur le côté de l'escalier; les fiancés s'appuyèrent contre le mur.

« *Deo gratias*, » dit Tonio à haute voix

« Tonio, eh! entrez, » lui répondit la voix du dedans.

L'appelé ouvrit la porte tout juste autant qu'il était nécessaire pour passer lui et son frère l'un après l'autre. Le rayon de lumière qui jaillit inopinément par cette ouverture et se répandit sur le pavé obscur du palier, fit tressaillir Lucie comme si elle eût été découverte. Les frères étant entrés, Tonio referma la porte, et les fiancés demeurèrent immobiles dans les ténèbres, l'oreille attentive et respirant à peine : le bruit le plus grand qu'on entendit alors était le battement précipité du pauvre cœur de Lucie.

Don Abondio, vêtu d'une vieille soutane et coiffé d'un vieux béret en forme de tiare, qui ressemblait assez à un bourrelet, était, comme nous l'avons dit, assis dans un grand fauteuil, à la lueur pâlissante d'une petite lampe. Deux grosses touffes de cheveux qui s'échappaient du béret, deux épais sourcils, deux fortes moustaches, une large royale, le tout, blanc et épars sur cette face brune et ridée, lui donnait l'apparence

d'un de ces buissons couverts de neige que l'on aperçoit au milieu des ruines à la clarté de la lune.

« Ah ! ah ! » fut son salut pendant qu'il ôtait ses lunettes et les plaçait dans le petit livre.

« Monsieur le curé trouvera peut-être que je suis venu tard, » dit Tonio en s'inclinant, comme le fit aussi, mais plus gauchement, Gervaso.

« Certainement qu'il est tard; tard de toutes les manières. Savez-vous que je suis malade? »

« Oh ! j'en suis bien fâché! »

« Vous l'avez entendu dire, je suis malade, et je ne sais quand je pourrai me laisser voir... Mais pourquoi avez-vous amené avec vous ce... ce garçon-là ? »

« Pour me tenir compagnie, monsieur le curé. »

« C'est bien, voyons. »

« Voici vingt-cinq berlingues neuves de celles où l'on voit saint Ambroise à cheval, » dit Tonio en les tirant de sa poche.

« Voyons, » répéta Don Abondio ; et ayant

remis ses lunettes, il prit les berlingues, les tourna, les retourna, les compta, et les trouva de bon aloi.

« Maintenant, monsieur le curé, vous allez me rendre le collier de ma Tecla. »

« C'est juste, » répondit Don Abondio; puis il alla à une armoire, glissa la clef dans la serrure, et regardant autour de lui comme pour tenir éloignés les spectateurs, il ouvrit la porte à moitié, remplit l'ouverture de son corps, y introduisit la tête pour regarder et un bras pour prendre le collier, se retira, ferma l'armoire, puis il déplia le papier en disant : « C'est bien cela ; » et l'ayant replié, il le donna à Tonio.

« Maintenant, dit celui-ci, vous aurez la bonté de mettre un peu de noir sur du blanc. »

« Encore cela? dit Don Abondio : ils sont tous de même. Dieu! que le monde est devenu soupçonneux! Ne vous fiez-vous donc pas à moi? »

« Comment, monsieur le curé! si je me fie à vous? Vous me faites injure ; mais

comme mon nom est sur votre livre à l'article doit.... et que vous avez déjà pris la peine de l'écrire une fois..... on ne sait ni qui meurt ni qui vit..... »

« C'est bon, c'est bon, » interrompit Don Abondio; et, en murmurant, il tira le tiroir de la table, y prit du papier, une plume et de l'encre, et se mit à écrire, répétant les mots tout haut à mesure qu'ils s rtaient de sa plume. Pendant ce temps-là, Tonio, et, à un signe qu'il lui fit, Gervaso, se placèrent debout devant la table, de manière à ôter à l'écrivain la vue de la porte, et, comme par désœuvrement, ils frottaient leurs pieds sur le plancher, pour donner à ceux qui étaient dehors le signal d'entrer, et pour empêcher le curé d'entendre le bruit de leurs pas. Don Abondio, tout occupé de ce qu'il écrivait, ne songeait point à autre chose. Au frottement des quatre pieds, Renzo prit un des bras de Lucie, qu'il serra pour lui donner du courage, et il s'avança en la traînant après lui toute tremblante et hors d'état de pouvoir se conduire elle-même. Ils entrèrent

bien doucement sur la pointe des pieds, retenant leur respiration, et se placèrent derrière les deux frères. Cependant Don Abondio, ayant fini d'écrire, relut attentivement le papier sans quitter les yeux de dessus; puis il le plia, en disant : « Êtes-vous content maintenant? » et, ayant d'une main ôté ses lunettes de dessus son nez, il présenta de l'autre la feuille à Tonio, en levant la tête. Tonio, étendant la main pour la prendre, se retira d'un côté, Gervaso en fit autant de l'autre, et l'on vit, comme un coup de théâtre, Renzo et Lucie apparaître au milieu d'eux. Don Abondio les entrevit, les vit mieux, montra de l'étonnement, de la honte, de la colère, réfléchit et prit une résolution; tout cela dans le temps que mit Renzo à prononcer ces paroles : « Monsieur le curé, je déclare en présence de ces témoins que cette femme est mon épouse. » Il n'avait point encore fermé la bouche que Don Abondio avait déjà laissé tomber la quittance, enlevé la lampe de la main gauche, empoigné de la main droite le tapis qui

couvrait la table, et, l'ayant tiré à lui avec violence, il avait renversé à terre livre, papier, encre et poudre; puis passant entre son fauteuil et la table, il s'était approché de Lucie. La pauvre enfant, d'une voix pleine de douceur, et alors toute tremblante, avait à peine pu proférer : « Cet homme... » que Don Abondio lui avait jeté brusquement le tapis sur la tête et sur le visage, pour l'empêcher de prononcer entièrement la formule; et aussitôt ayant laissé tomber la lampe qu'il tenait de l'autre main, il s'aida encore de celle-ci à tortiller ce tapis autour du visage de l'innocente créature, de façon, pour ainsi dire, à l'étouffer, et en même temps il criait à tue-tête comme un taureau blessé : « Perpétue, Perpétue, à la trahison! au secours! » La lampe expirant sur le plancher répandait une lumière incertaine et vacillante sur Lucie, qui, frappée de stupeur, ne cherchait pas à se débarrasser, et ressemblait à une statue en bas-relief, sur laquelle l'artiste aurait jeté un linge humide. La lumière s'étant éteinte, Don Abondio laissa la jeune

fille, et, cherchant à tâtons la porte qui conduisait à une pièce intérieure, il la trouva, y entra, et s'y enferma, en criant toujours : « Perpétue, à la trahison, au secours! malheureux, sortez de cette maison. » Dans l'autre pièce tout était confusion. Renzo, cherchant à saisir le curé et allongeant les mains, comme s'il jouait à colin-maillard, était parvenu à la porte, et y frappait, en criant : « Ouvrez, ouvrez, ne faites point d'éclat. » Lucie appelait Renzo d'une voix éteinte, et lui disait en suppliant : « Sortons, sortons, pour l'amour de Dieu! » Tonio, courbé, se traînait avec les mains sur le plancher, pour retrouver sa quittance; et Gervaso, effrayé, criait et tremblait en cherchant la porte de l'escalier pour se sauver.

Au milieu de cette scène tumultueuse, nous ne pouvons nous empêcher de nous arrêter un moment pour faire une réflexion. Renzo, qui, durant la nuit, portait le trouble dans la maison de son pasteur, qui s'y était introduit en fraude, qui en tenait le maître lui-même assiégé dans une de ses

chambres, avait toute l'apparence d'un oppresseur; et pourtant, au bout du compte, c'était lui qui était l'opprimé. Don Abondio, surpris, épouvanté, mis en fuite, tandis qu'il vaquait tranquillement à ses affaires, paraissait la victime; et pourtant, en réalité, c'était lui qui avait tort. C'est ainsi que vont souvent les affaires de ce monde... je veux dire qu'elles allaient dans le dix-septième siècle.

L'assiégé, voyant dans les dispositions de l'ennemi que rien n'annonçait une retraite prochaine, ouvrit une fenêtre qui donnait sur le préau, et se mit à crier : « Au secours ! au secours ! » Il faisait le plus beau clair de lune : l'ombre de l'église, et, plus en dehors, l'ombre allongée et pointue du clocher se dessinait brune, immobile et pure, sur le tapis de verdure, et l'on pouvait distinguer tous les objets comme en plein jour. Mais sur quelque point que se portât le regard, on n'apercevait aucun indice d'âme vivante. Un petit réduit presque contigu au mur latéral de l'église, et précisément du côté qui

regardait le presbytère, servait de logement au sacristain. Réveillé par ces cris extraordinaires, il fit un bond dans son lit, en sortit à la hâte, ouvrit le châssis de sa petite fenêtre, mit la tête dehors, ayant encore les yeux fermés, et dit : « Qu'y a-t-il donc ? »

« Accourez, Ambroise ! au secours ! ma maison est envahie, » s'écria Don Abondio.

« J'y cours, » répondit l'autre ; il retira la tête, referma la croisée, et, quoique épouvanté et à moitié endormi, il trouva sur-le-champ un expédient pour procurer plus de secours qu'on ne lui en demandait, sans courir aucun danger, quel que fût l'événement. Il saisit ses habits qui étaient sur son lit, les met sous son bras comme un chapeau de cérémonie, et descendant rapidement un petit escalier de bois, il court au clocher, saisit la corde de la plus grosse des deux cloches, et sonne le tocsin.

Aux coups répétés de la cloche, les paysans, réveillés en sursaut, se mettent sur leur séant ; les garçons de ferme, étendus sur la paille, prêtent l'oreille, et sont bientôt

sur pied. « Qu'y a-t-il? On sonne le tocsin! Est-ce le feu? Ce sont peut-être des voleurs? des assassins? » Beaucoup de femmes conseillent à leurs maris, les prient de ne point bouger, de laisser courir les autres; quelques-uns se lèvent et vont à la fenêtre; les poltrons, comme s'ils se fussent rendus à ces prières, se renferment sous la couverture; les plus braves s'arment de fourches et d'arquebuses pour courir au lieu du tumulte : d'autres se contentent de regarder.

Mais avant que tous ces gens fussent levés, avant qu'ils se trouvassent en mesure, le bruit était parvenu aux oreilles d'autres pers'nnes, qui veillaient non loin de là, sur pied et vêtues; les braves d'un côté, Agnès et Perpétue de l'autre. Nous dirons d'abord en peu de mots ce qu'avaient fait les premiers depuis le moment où nous les avons laissés, partie dans la maison ruinée et partie dans l'auberge. Lorsque les trois braves avaient vu toutes les portes closes et la rue déserte, ils étaient sortis comme s'ils devaient beaucoup s'éloigner, avaient fait sans

bruit une petite tournée dans le village, pour s'assurer que tout le monde était retiré, et en effet ils n'avaient rencontré âme qui vive, et n'avaient pas entendu le plus léger bruit. Ils avaient passé aussi et plus doucement encore devant notre petite maison, la plus tranquille de toutes, puisqu'il n'y avait plus personne, et s'étaient rendus ensuite directement à la cassine ruinée, pour faire leur rapport au capitaine Griso. Aussitôt il se couv. it la tête d'un énorme chapeau, jeta sur ses épaules une pèlerine de toile cirée, parsemée de coquilles, prit en main un bourdon de pèlerin, et dit: « En avant, mes braves, du silence et de l'attention au commandement. » Il sortit le premier, les autres le suivirent, et en peu d'instants ils arrivèrent à la maison d'Agnès en prenant un chemin opposé à celui par lequel notre petite brigade allait elle-même en expédition. Griso arrêta sa troupe à quelques pas de distance, et s'avança seul pour reconnaître le terrain; puis s'étant assuré que tout était tranquille et désert au dehors, il fit avancer

deux de ses bandits, leur commanda d'escalader sans bruit le mur qui entourait la petite cour, de descendre en dedans, et de se blottir dans un coin derrière un épais figuier, dont il avait le matin remarqué la position. Après cela, il frappe doucement à la porte avec l'intention de se faire passer pour un pauvre pèlerin accablé de fatigues, qui demande l'hospitalité jusqu'au jour. Personne ne répond : il frappe un peu plus fort; le silence continue. Alors il appelle un troisième bandit, le fait entrer dans la cour comme les deux premiers, avec ordre d'en détruire promptement la fermeture, afin d'en tenir libre l'entrée et la sortie. Tout s'exécute avec la plus grande précaution et le plus heureux succès. Il appelle les autres, les fait entrer avec lui et cacher avec les premiers, referme doucement la porte, pose deux sentinelles en dedans, et va droit à la porte du rez-de-chaussée : là il frappe de nouveau ; il attend, et aurait pu attendre fort longtemps. Il ouvre aussi cette porte le plus doucement qu'il peut ; personne en dedans ne demande :

« Qui va là ; » personne ne se fait entendre ; cela ne pouvait aller mieux. « En avant donc, et du silence. » Il fait venir ceux qui étaient cachés derrière le figuier, et pénètre avec eux dans la salle basse où le matin même il avait, d'une manière si perfide, reçu un morceau de pain. Il tire alors de sa poche une pierre à feu, de l'amadou et des allumettes, allume sa petite lanterne, met le pied dans la pièce intérieure afin de s'assurer qu'il n'y a personne, et il n'y trouve personne en effet. Il revient, va à la porte de l'escalier, regarde, prête l'oreille : tout y est solitude et silence. Il laisse deux autres sentinelles au rez-de-chaussée, et se fait suivre par Grignapoco, brave du pays de Bergame, qui seul devait menacer, apaiser, commander, être en un mot l'orateur, afin que son langage pût faire croire à Agnès que l'expédition venait de ce pays. Accompagné de celui-ci et suivi des autres, Griso monte avec précaution, maudissant dans son cœur chacun des degrés qui crient sous ses pas. Enfin il parvient au sommet. C'est là qu'est

le lièvre. Il pousse doucement la porte qui conduit à la première pièce; elle cède, il l'entre-bâille : il y jette un coup d'œil, tout est tranquille; il écoute de nouveau pour s'assurer si quelqu'un dort, respire; rien. En avant donc : il place la lanterne devant son visage afin de voir sans être vu, ouvre la porte toute grande, découvre un lit qui n'est pas défait. Il lève les épaules, se tourne vers sa troupe, lui fait signe qu'il va visiter l'autre pièce, et qu'elle ait à le suivre en silence : il y va, fait les mêmes cérémonies, et trouve les choses dans le même état. « Que diable signifie ceci? dit-il alors à voix haute : quelque traître maudit aurait-il fait l'espion? » Ils prennent tous alors moins de précaution à chercher, à fureter dans tous les coins, et mettent la maison sens dessus dessous. Pendant qu'ils sont occupés à faire un pareil désordre, les deux qui veillent à la porte de la rue entendent les pas précipités de quelqu'un qui vient de l'extrémité du village, et qui s'approche : ils s'imaginent que l'individu, quel qu'il soit, passera tout droit ;

ils se tiennent cois, et à tout hasard sur leurs gardes. Mais voici que la personne s'arrête justement devant la porte. C'était Ménico qui accourait hors d'haleine, envoyé par le père Cristofore pour engager les femmes, au nom du Ciel, à s'enfuir précipitamment de leur maison, et à venir chercher un asile au couvent, parce que... le pourquoi, le lecteur le sait déjà. Il prend le marteau pour frapper ; mais il le sent s'agiter dans sa main, et s'aperçoit que la porte est ouverte. « Que signifie ceci ? » se dit l'enfant en lui-même, et il pousse la porte avec frayeur ; elle s'ouvre : il met le pied en dedans avec une grande précaution, se sent à la fois saisir par les deux bras, et il entend qu'on lui dit à voix basse à droite et à gauche d'un ton menaçant : « Silence ! tais-toi, ou tu es mort. » L'enfant au contraire jette un cri : un des brigands lui ferme la bouche avec violence pendant que l'autre porte la main sur son coutelas pour lui faire peur. Le pauvre garçon tremble comme la feuille, et n'ose plus crier ; mais tout à coup, à sa

place, et d'un bien autre ton, retentit le premier coup du tocsin, et puis après une grêle de coups à la file. Qui est en défaut est soupçonneux, dit le proverbe milanais. Chacun des brigands, dans ces sons répétés, croit entendre son nom, son prénom et son sobriquet : ils quittent les bras de Ménico, retirent les leurs précipitamment, ouvrent la main et la bouche, se regardent étonnés, et courent à la maison dans laquelle se trouvait le gros de la troupe. Ménico en liberté se met aussitôt à courir à travers les champs du côté du clocher, où sans nul doute il doit y avoir du monde. Le terrible son a produit la même impression sur les autres brigands qui visitaient la maison dans tous les sens : ils se confondent, se pressent, se heurtent, et chacun cherche la voie la plus courte pour gagner la rue; et pourtant cette troupe était composée d'hommes éprouvés et habitués à montrer leur figure; mais ils ne pouvaient se croire en sûreté contre un danger qui n'était pas bien connu, et qui ne s'était pas fait voir d'un peu loin avant d'éclater sur

eux. Il fallut toute la supériorité de Griso pour les tenir réunis, de manière que leur marche eût l'air d'une retraite et non d'une fuite. Comme on voit un chien qui escorte un troupeau de porcs courir çà et là sur ceux qui s'éloignent, en mordre un à l'oreille et le tirer de côté, en pincer un autre au museau, aboyer après un troisième qui s'écarte de la file en cet instant ; ainsi le pèlerin saisit par les cheveux un des brigands, qui déjà touchait le seuil de la maison, et le ramène sur ses pas, en chasse avec son bourdon deux qui en étaient déjà près, rappelle les autres qui se sauvent sans savoir où ils vont, et fait tant qu'il les rassemble au milieu de la cour. « Halte ! les pistolets à la main, les coutelas préparés, tous en colonne, et puis nous partirons : c'est ainsi qu'il faut agir. Qui voulez-vous qui nous attaque, si nous sommes réunis, poltrons ? Mais si nous nous laissons aller à la débandade, les paysans même tomberont sur nous. Vergogne ! derrière moi, et unis. » Après cette courte harangue, il se mit à la

tête de sa troupe, et sortit le premier. La maison, comme nous l'avons dit, était à l'entrée du village. Griso prit le chemin qui conduisait dans les champs, et tous le suivirent en bon ordre.

Laissons-les continuer leur route, et allons retrouver Agnès et Perpétue que nous avons laissées à quelque distance du presbytère. Agnès avait tâché d'éloigner l'autre de la maison de Don Abondio le plus qu'il lui avait été possible; et, jusqu'à un certain point, la chose avait bien été. Mais tout à coup la servante s'était souvenue qu'elle avait laissé la porte ouverte, et elle avait voulu retourner sur ses pas. Il n'y avait rien à dire. Agnès, pour ne pas faire naître de soupçon, avait dû revenir avec elle, en cherchant à la retenir chaque fois qu'elle la voyait bien occupée du récit de ses mariages manqués. Elle paraissait lui prêter une grande attention, et, de temps en temps, pour lui faire voir qu'elle était attentive, ou pour ranimer la conversation, elle disait : « Assurément ; je comprends maintenant ; c'est très-bien :

c'est clair ; et puis? et lui? et vous? » Mais en même temps elle se faisait à elle-même un autre discours. — Seront-ils sortis à cette heure, ou sont-ils encore dans la maison? Que nous sommes étourdis tous trois de n'être pas convenus de quelque signal pour annoncer que la chose a réussi ! c'est bien maladroit! Mais il n'est plus temps : ce qu'il y a de mieux à faire à présent, c'est d'amuser celle-ci le plus que je pourrai ; au pis-aller, ce sera un peu de temps perdu. — A force de pauses et de petites courses, elles étaient revenues assez près de la maison de Don Abondio, qu'elles ne pouvaient cependant pas voir de l'endroit où elles étaient ; et Perpétue, se trouvant à un point important de sa narration, s'était laissé arrêter sans faire la moindre résistance, ni même s'en apercevoir, quand tout à coup retentit dans le vague immobile de l'air, au milieu du profond silence de la nuit, le premier cri d'alarme de Don Abondio : « Au secours ! au secours ! »

« Miséricorde! qu'est-il arrivé? » cria

Perpétue; et elle voulait courir à la maison.

« Qu'y a-t-il? » dit Agnès en la retenant par sa jupe.

« Miséricorde! n'avez-vous donc pas entendu? » répliqua-t-elle en se débarrassant.

« Qu'est-ce? qu'est-ce? » répliqua Agnès en la saisissant par le bras.

« Que le diable soit de la femme! » s'écria Perpétue en la repoussant pour se mettre en liberté; et elle se prit à courir. Dans cet instant, on entendit le cri d'abord lointain, mais bientôt plus distinct et plus perçant de Ménico.

« Miséricorde! » s'écria Agnès à son tour en se mettant à courir derrière l'autre. A peine avaient-elles eu le temps de faire un pas, quand la cloche sonna d'abord plusieurs coups successifs, puis après sans interruption: ce bruit eût pu leur servir d'éperon si elles en avaient eu besoin. Perpétue arrive de d ux pas la première; lorsqu'elle veut mettre la main sur la porte, elle la voit s'ouvrir en dedans, et elle aperçoit sur le seuil Tonio, Gervaso, Renzo et Lucie, qui, ayant

trouvé l'escalier, étaient descendus à tâtons, et qui, ayant ensuite entendu ce terrible tocsin, couraient de toute leur force pour se mettre en sûreté.

« Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il? » demanda Perpétue en arrêtant les deux frères, qui la repoussèrent brusquement, et s'éloignèrent. « Et vous! comment! que faites-vous ici? » demanda-t-elle aux autres, quand elle les eut reconnus; mais ceux-ci sortirent sans lui répondre. Perpétue, afin d'arriver plus promptement où elle était le plus nécessaire, ne demanda pas autre chose, se jeta précipitamment dans le corridor, et courut à tâtons vers l'escalier.

Les deux époux, qui étaient demeurés fiancés, se trouvèrent en face d'Agnès, qui arrivait tremblante et hors d'haleine « Ah! vous voilà, leur dit-elle en retrouvant avec peine la parole.. Comment cela s'est-il passé? que signifie cette cloche? Il me semble avoir entendu... »

« Vite, vite, à la maison, lui dit Renzo, avant qu'il vienne du monde. » Et déjà ils s'y

acheminaient, lorsque Ménico, arrivant à toutes jambes, les reconnaît, leur barre le chemin, et, encore tout tremblant, leur dit d'une voix presque éteinte : « Où allez-vous? retournez, retournez, et courez vous réfugier au couvent. »

« C'est toi qui... » commençait Agnès.

« Qu'y a-t-il? » demanda Renzo. Lucie, toute troublée, gardait le silence et tremblait.

« Le diable est dans votre maison, reprit Ménico hors d'haleine. Je les ai vus de mes propres yeux : ils m'ont voulu tuer; le père Cristoforo l'a dit, et vous aussi, Renzo, il a dit que vous veniez sur-le-champ; et puis je les ai vus, moi. Quel bonheur que je vous trouve ici! je vous raconterai tout quand nous serons dehors. »

Renzo, qui avait conservé le plus de sang-froid, pensa que de toute façon il était prudent de s'en aller sans perdre de temps, avant qu'il vînt du monde, et que le plus sûr était de faire ce que Ménico conseillait, et même commandait avec la force d'un enfant épou-

vanté. Pendant le chemin et hors de la bagarre et du danger, on pourrait obtenir du petit garçon une explication plus claire : « Va devant, lui dit-il ; suivons-le, » dit-il aux femmes. Ils se retournèrent, se dirigèrent en hâte vers l'église, traversèrent le préau, où, grâce au Ciel, il n'y avait encore âme qui vive, entrèrent dans une ruelle qui passait entre l'église et la maison de Don Abondio, et prirent ensuite la première issue qu'ils rencontrèrent, et qui les conduisit dans la campagne.

Ils n'étaient pas encore éloignés de cinquante pas, quand les villageois commencèrent a se rassembler dans le préau ; et à chaque instant la foule augmentait. Ils se regardaient les uns les autres : chacun avait une demande à faire, et personne une réponse à donner. Les premiers arrivés coururent à la porte de l'église ; elle était fermée : ils coururent alors au clocher par dehors, et l'un d'eux, s'étant approché d'une petite fenêtre, se mit à crier : « Que diable y a-t-il là ? » Lorsque Ambroise entendit une

voix qui lui était connue, il lâcha la corde, et, convaincu par le bruit qu'il était venu beaucoup de monde, il répondit : « Je vais ouvrir... » Il se couvrit à la hâte des habits qu'il avait sous le bras, passa par l'intérieur de l'église, et en ouvrit la porte.

« Que signifie tout ce tintamarre? Qu'y a-t-il? Où est-il? Qui est-ce? »

« Comment, qui est-ce? dit Ambroise en tenant d'une main un des battants de la porte, et de l'autre ses vêtements qu'il avait passés précipitamment; comment! ne le savez-vous pas? Des gens sont entrés dans la maison de monsieur le curé. En avant, mes enfants, du secours! » Ils tournent tous leurs regards vers cette maison, l'examinent, s'y portent en foule, regardent en l'air, prêtent l'oreille : tout est calme. D'autres courent à la porte de la rue, elle est fermée et en bon état; ils lèvent les yeux, et ne voient pas une seule fenêtre ouverte : on n'entend pas le plus léger bruit.

« Qui est là dedans? Eh! monsieur le curé! monsieur le curé! »

Don Abondio, dès qu'il s'était aperçu de la fuite des assiégeants, s'était retiré de la fenêtre et l'avait refermée, et dans cet instant il était occupé à quereller à voix basse Perpétue, qui l'avait laissé seul dans ce cruel embarras ; mais lorsqu'il entendit ses paroissiens l'appeler, il dut venir de nouveau à la fenêtre, et quand il vit ce grand concours de personnes, il se repentit de l'avoir provoqué.

«. Qu'y a-t-il ? que vous ont-ils fait ? qui sont ces bandits ? où sont-ils ? » lui criaient cinquante voix à la fois.

« Il n'y a plus personne ; je vous remercie, retournez chez vous. »

« Mais qu'y a-t-il ? où sont-ils allés ? que vous est-il arrivé ? »

« Ce sont de malhonnêtes gens, des gens qui rôdent la nuit ; mais ils se sont enfuis : rentrez dans vos maisons ; il n'y a plus rien : une autre fois, mes enfants ; je vous remercie de votre bon cœur. » Et à ces mots, il se retira et ferma la fenêtre. Ici les uns commencèrent à murmurer, d'autres à plaisanter,

d'autres à jurer; il y en avait même qui levaient les épaules et s'en allaient, quand ils virent arriver tout hors d'haleine un de leurs voisins qui pouvait à peine parler. La maison de ce villageois était située presque en face de celle d'Agnès, et, s'étant au bruit mis à la fenêtre, il avait vu dans la cour le rassemblement des braves, au moment où Griso s'efforçait de les réunir. Quand il eut retrouvé la parole, il s'écria : « Que faites-vous là, mes amis? Ce n'est point ici qu'est le diable; il est au bout du village, dans la maison d'Agnès Mondella; elle est remplie d'hommes armés qui veulent assassiner un pèlerin. »

« Comment? comment? » Et alors commença une consultation tumultueuse. Il faut y aller. — Il faut voir. — Combien sont-ils? — Combien sommes-nous? — Le consul! Le consul! »

« Me voici, répondit le consul du milieu de la foule : me voici; mais il faut m'aider, il fau m'obéir. Vite; où est le sacristain? — Au clocher, au clocher. — Vite : qu'un de

vous coure à Lecco chercher du secours : venez avec moi, vous autres..... »

L'un accourt, l'autre se glisse entre deux villageois, et les heurte; le tumulte était grand, quand arrive un autre individu qui avait vu les brigands s'enfuir précipitamment, et qui crie à son tour : « Courez, mes amis, après des voleurs ou des bandits qui s'enfuient avec un pèlerin; ils sont déjà hors du pays : courons ! courons ! » A cet avis, sans attendre les ordres du capitaine, ils se précipitent en masse, et se jettent en confusion dans la rue. A mesure que l'armée s'avance, beaucoup de ceux qui formaient l'avant-garde ralentissent le pas, se laissent dépasser, et se placent dans le corps de bataille; les derniers deviennent les premiers : enfin, l'essaim confus arrive au lieu indiqué. Les traces de l'invasion étaient récentes et manifestes : la porte ouverte, les ferrures arrachées; mais les ennemis s'étaient retirés. On entre dans la cour, on se présente à la porte du rez-de-chaussée; elle est ouverte, également et brisée : on se demande : « Et

Agnès! et Lucie! et le pèlerin! Où est-il, le pèlerin? Stéphano l'aura rêvé, le pèlerin.— Non, non : Calandréa l'a vu aussi. Eh! pèlerin! — Agnès! Lucie! » Personne ne répond. « Ils les ont emmenés avec eux! » Il y en eut alors quelques-uns qui, élevant la voix, proposèrent de poursuivre les ravisseurs, disant que c'était une indignité, et que ce serait une honte pour le pays, si tous les coquins pouvaient ainsi, à coup sûr, venir enlever les femmes, comme le milan enlève les poussins dans une grange abandonnée. Une nouvelle consultation eut lieu et plus tumultueuse encore que la première : mais un des villageois (l'on n'a jamais bien su lequel) insinua à l'assemblée qu'Agnès et Lucie s'étaient mises en sûreté dans quelque maison. Ce bruit courut rapidement, obtint du crédit; on ne parla plus de donner la chasse aux fugitifs, la foule se dissipa, et chacun rentra chez soi. Ce n'était plus qu'un murmure, un frémissement, un bruit de portes qui s'ouvraient et se fermaient; on voyait apparaître et disparaître les lanternes; et l'on

apercevait les femmes aux croisées, qui interrogeaient ceux qui se trouvaient dans la rue, pour en obtenir quelques renseignements. Le village était redevenu désert et tranquille; mais les conversations continuèrent dans les maisons, et finirent avec le sommeil, pour recommencer le lendemain. Quant aux événements, il n'y en eut pas d'autres, sinon que, dans la matinée de ce lendemain, le consul se trouvant dans son champ, le menton appuyé sur ses mains, et les mains sur le manche de sa bêche à moitié enfoncée dans la terre, et le pied sur le fer; occupé, dis-je, à réfléchir sur les mystères de la nuit précédente et sur la raison composée de ce qu'il lui app rtenait et de ce qu'il lui convenait de faire dans cette circonstance, il vit venir à lui deux individus ayant une mine assez gaillarde et chevelus comme deux rois francs de la première race, qui ressemblaient d'ailleurs pour le reste à ceux qui cinq jours auparavant avaient attaqué Don Abondio, si même ce n'était pas eux. Ceux-ci, d'un air encore moins cérémonieux, averti-

rent le consul qu'il se gardât bien de faire au podestat une déposition sur ce qui était arrivé, de dire la vérité, dans le cas où on l'interrogerait, de bavarder, et de souffrir les bavardages des paysans, pour peu qu'il eût envie de mourir dans son lit.

Nos fugitifs cheminèrent pendant quelque temps d'un bon pas, en silence, se retournant l'un après l'autre, pour s'assurer que personne ne les suivait, accablés tous par la fatigue et l'inquiétude, par la douleur d'un mauvais succès passé, par l'appréhension confuse d'un péril mystérieux et nouveau; et à mesure qu'ils s'éloignaient, les sons précipités de la cloche qui les poursuivaient, paraissaient prendre un caractère plus sombre et plus sinistre en devenant plus sourds et plus graves. Le tocsin cessa enfin de se faire entendre. Les voyageurs, se trouvant alors dans un champ solitaire et n'entendant pas le plus léger bruit autour d'eux, ralentirent le pas; et ce fut Agnès qui, ayant repris haleine, rompit la première le silence en demandant à Renzo comment la chose s'était

passée, et à Ménico quel était le diable qui était dans sa maison. Renzo lui raconta brièvement sa triste aventure ; et tous trois se tournèrent vers l'enfant, qui rapporta plus expressément l'avis du père, ce que lui-même avait pu voir et les dangers qu'il avait courus, ce qui ne confirmait q e trop l'utilité de cet avis. Les auditeurs comprirent plus de choses que Ménico n'avait su leur en rapporter : à cette révélation, ils furent saisis d'un nouveau frémissement, s'arrêtèrent un moment au milieu du chemin, échangèrent entre eux un regard d'épouvante; et aussitôt, d'un mouvement unanime, ils posèrent tous les trois la main sur l'enfant intelligent, comme pour le caresser et le remercier tacitement de ce qu'il avait été pour eux un ange tutélaire, pour lui exprimer la compassion qu'ils ressentaient, et, pour ainsi dire, lui demander excuse de l'angoisse qu'il avait éprouvée et du danger qu'il avait couru pour leur sûreté. « Maintenant retourne chez tes parents, afin qu'ils ne soient pas plus longtemps dans l'inquiétude sur ton compte, » lui dit Agnès ; et,

se rappelant les deux pièces neuves qu'elle lui avait promises, elle en tira quatre, et les lui donna en ajoutant : « C'est bien ; prie le Seigneur que nous revenions promptement ; et alors..... » Renzo lui donna aussi une berlingue neuve, et le pria instamment de ne rien dire de la commission dont le père l'avait chargé ; Lucie le caressa de nouveau, lui dit adieu d'une voix douce, et l'enfant la salua tout attendri, et s'en retourna. Accablés sous le poids de tristes réflexions, ils se remirent en route, les femmes marchant devant, et Renzo après elles, comme pour leur servir d'escorte. Lucie serrait étroitement le bras de sa mère, et refusait doucement et avec adresse l'aide que lui offrait le jeune homme dans les endroits difficiles de ce voyage au milieu des champs ; honteuse en elle-même d'avoir été dans ce désordre déjà si longtemps seule avec lui et d'une façon si familière, lorsqu'elle s'était attendue à devenir son épouse dans quelques instants. Maintenant que ce songe s'était si douloureusement évanoui, elle se repentait d'avoir été trop loin ;

et parmi tant de sujets de craindre, elle en trouvait un nouveau dans cette pudeur qui ne naît pas de la triste science du mal, dans cette pudeur qui s'ignore elle-même, semblable à l'enfant qui tremble au milieu des ténèbres sans savoir quelle est la cause de la peur qu'il éprouve.

« Et la maison? » dit Agnès tout à coup. Mais, quelque important que fût le soin qui lui arrachait cette exclamation, personne ne répondit, parce que personne ne pouvait lui donner une réponse satisfaisante. Ils continuèrent leur route en silence, et, peu d'instants après, ils débouchèrent sur une petite place devant l'église du couvent.

Renzo se présenta à la porte de l'église et la poussa doucement. La porte s'ouvrit, et les rayons de la lune, passant à travers, éclairèrent le visage pâle et la barbe argentée du père Cristofore, qui se tenait debout dans l'attente de ses protégés. En voyant qu'ils étaient tous réunis, « Dieu soit béni! » dit-il, et il leur fit signe d'entrer. A côté de lui se tenait un autre capucin, le sacristain laïque,

à qui il avait, à force de raisonnements et de prières, persuadé de veiller avec lui, de laisser la porte ouverte et de se tenir en sentinelle pour recevoir ces pauvres persécutés; et il n'avait pas moins fallu que l'autorité du père et sa réputation de sainteté pour amener le laïque à cette condescendance incommode, irrégulière et périlleuse. Lorsqu'ils furent entrés, le père Cristofore referma doucement la porte. Alors le sacristain ne fut plus maître de se contenir; et, tirant le père à l'écart, il murmurait à son oreille : « Mais, mon père! de nuit... dans l'église... avec des femmes.... s'enfermer.... la règle.... mais, mon père! » Et il branlait la tête. Tandis qu'il articulait péniblement ces paroles : — Voyez un peu, pensait le père Cristofore, si c'était un scélérat poursuivi par la justice, frère Fazio ne lui ferait pas la moindre difficulté du monde, et une pauvre innocente qui échappe à la persécution... — *Omnia munda mundis*, dit-il ensuite en se tournant tout à coup vers frère Fazio, et oubliant que celui-ci n'entendait pas le latin. Mais un pareil oubli fut jus-

tement ce qui produisit l'effet que se proposait le père. S'il se fût mis à raisonner avec frère Fazio, celui-ci n'eût pas manqué de trouver d'autres motifs à lui opposer, et le Ciel sait quand et comment la chose aurait fini. Au lieu qu'en entendant ces paroles graves empreintes d'un sens mystérieux, et proférées avec assurance, il lui parut qu'il devait y trouver renfermée la solution de tous ses doutes. Il se tranquillisa, et lui dit : « C'est bien ; vous en savez plus que moi. »

« Rapportez-vous-en à ma prudence, » répondit le père Cristofore ; et à la lueur incertaine de la lampe qui brûlait devant l'autel, il s'approcha de ses protégés qui attendaient dans l'inquiétude, et leur dit : « Mes enfants ! remerciez le Seigneur qui vous a délivrés d'un grand péril. Peut-être qu'en ce moment... » Et ici il se mit à leur expliquer ce qu'il n'avait pu que leur indiquer par le petit messager, parce qu'il ne soupçonnait pas qu'ils en sussent plus que lui, et supposait que Ménico les avait trouvés tranquilles chez eux, avant que les brigands y arrivassent. Per-

sonne ne le détrompa, pas même Lucie, qui se reprochait sans doute en secret une telle dissimulation avec un tel homme : mais c'était la nuit des embarras et des feintes.

« Après un tel événement, continua-t-il, vous voyez bien, mes enfants, qu'il n'y a plus pour vous de sûreté dans ce pays. C'est le vôtre, vous y êtes nés, vous n'avez fait tort à personne ; mais Dieu ordonne que les choses soient ainsi. C'est une épreuve, mes enfants ; supportez-la avec patience, avec foi, sans haine, et soyez certains qu'il viendra un temps où vous vous féliciterez de ce qui vous arrive aujourd'hui. J'ai pensé à vous assurer un refuge pour ces premiers moments. Bientôt, je l'espère, vous pourrez revenir en sûreté dans votre maison : Dieu pourvoira à tout pour le mieux ; et quant à moi, je tâcherai de ne pas manquer à la grâce qu'il me fait en me désignant comme son ministre pour veiller sur vous, pauvres persécutés, qui lui êtes si chers. Vous, continua-t-il en se tournant vers les deux femmes, vous pourrez vous arrêter à ***. Là, vous

serez suffisamment à l'abri de tout danger, et en même temps pas trop éloignées de votre maison. Vous vous informerez de notre couvent, vous ferez demander le père gardien et lui remettrez cette lettre; il sera pour vous un autre Cristofore. Et toi, mon cher Renzo, tu dois aussi pour le moment te mettre en sûreté contre la fureur d'autrui et contre la tienne. Porte cette lettre au père Bonaventure de Lodi, à notre couvent de la porte orientale de Milan. Il te servira de protecteur, te donnera des instructions, et te trouvera du travail, jusqu'à ce que tu puisses revenir vivre ici tranquillement. Rendez-vous sur le bord du lac, près de l'embouchure du Bione, torrent qui est à peu de distance du couvent. Là vous rencontrerez un batelier en repos; vous lui direz : Une barque; il vous demandera : Pour qui? vous répondrez : Saint François. La barque vous recevra et vous transportera sur l'autre rive, où vous trouverez une voiture qui vous conduira en droiture jusqu'à ***. »

Quiconque demanderait comment frère

Cristofore avait aussi promptement à sa disposition des moyens de transport par eau et par terre prouverait qu'il ignore quel était le pouvoir d'un capucin regardé comme un saint homme.

Il restait à pourvoir à la conservation des deux maisons. Le père en reçut les clefs , et se chargea de les déposer entre les mains de ceux que Renzo et Agnès lui désignèrent. Cette dernière , en remettant la sienne, laissa échapper un profond soupir, en songeant que sa maison était ouverte, que des brigands y avaient pénétré , et que peut-être dans ce moment il n'y avait plus rien à garder !

« Avant que vous partiez, dit le père, prions tous ensemble le Seigneur, afin qu'il soit avec vous dans ce voyage et toujours , et surtout pour qu'il vous donne la force, l'amour de vouloir ce qu'il a voulu lui-même. » En prononçant ces mots , il s'agenouilla au milieu de l'église , et tous en firent autant. Après qu'ils eurent prié quelques instants en silence, lui , d'une voix faible, mais distincte, articula ces paroles : « Nous vous

prions encore pour ce malheureux qui nous a jetés dans ce danger. Nous serions indignes de votre miséricorde, si nous ne vous la demandions pas pour lui du fond de notre cœur : il en a tant besoin ! nous, dans notre infortune, nous avons cette consolation que nous sommes dans la voie où vous nous avez placés : nous pouvons vous offrir nos souffrances, et elles deviennent une récompense pour nous. Mais lui ! il est votre ennemi. Oh ! l'infortuné ! il combat contre vous ! ayez pitié de lui, ô Seigneur, touchez son cœur, rendez-le votre ami, et accordez-lui tous les biens que nous pouvons désirer pour nous-mêmes. »

S'étant levé ensuite avec vivacité, il leur dit : « Allons, mes enfants, vous n'avez pas de temps à perdre; que Dieu vous garde, et que son ange vous accompagne : partez. » Et, tandis qu'ils s'en allaient avec cette émotion qui ne trouve point de paroles et qui se manifeste sans leur secours, le père ajouta d'une voix attendrie : « Mon cœur me dit que nous nous reverrons bientôt. »

Assurément le cœur, pour celui qui le

consulte, a toujours quelque chose à dire sur ce qui arrivera. Mais que sait-il, le cœur? à peine quelque chose de ce qui est déjà arrivé.

Le père Cristofore s'éloigna à grands pas sans attendre de réponse; les voyageurs sortirent, et frère Fazio ferma la porte, en leur disant lui-même adieu d'une voix altérée. Ils se dirigèrent lentement vers le point du rivage qui leur avait été indiqué, et ils y trouvèrent la barque, qui les reçut après qu'ils eurent prononcé les paroles convenues. Le batelier, s'étant assis à la proue, y plaça une rame, puis ramenant l'autre rame et voguant à deux bras, il prit le large pour gagner la rive opp sée. Il ne faisait pas le plus léger souffle de vent, le lac était calme, et sa surface unie eût paru immobile, sans les légères ondulations de la lune qui s'y réfléchissait. On n'entendait que le murmure des flots qui allaient mourir sur la plage, le bruissement plus lointain des eaux qui se brisaient contre les piles du pont, et les coups mesurés des rames qui, fendant la surface azurée du lac, sortaient

ruisselantes, et se replongeaient dans l'onde, où le passage de la barque laissait de longs sillons qui s'élargissaient en s'éloignant du rivage. Les passagers silencieux, les yeux tournés vers le lieu du départ, regardaient encore leur pays et leurs montagnes éclairées par la lune et tachées çà et là de grandes ombres. Ils distinguaient les villages, les maisons, les cabanes et le palais de Don Rodrigo, avec sa tour aplatie, qui dominait les habitations amoncelées au pied du promontoire, et ressemblait à un être malfaisant qui, debout au milieu des ténèbres, veille près de la foule endormie et médite un forfait. En le voyant, Lucie frissonna; de l'œil elle suivit le chemin en pente qui menait de cet endroit à son village. Elle put distinguer sa demeure et le sommet touffu du figuier qui ombrageait la porte et la fenêtre de sa chambre. Assise à l'arrière de la barque, elle appuya son bras sur le rebord, et laissant tomber sa tête comme si elle eût voulu dormir, elle pleura en secret.

Adieu, montagnes qui du sein des eaux

vous élevez vers le ciel; cimes inégales, connues de celui qui a été nourri au milieu de vous, et qui êtes aussi profondément gravées dans sa mémoire que l'image de ses plus proches parents; torrents dont il distinguait le murmure comme le son des voix domestiques; habitations éparses et blanchissantes sur le penchant des collines, qui ressemblez à des troupeaux paissants, adieu! Qu'il est triste le voyage de celui qui, né au milieu de vous, est contraint de vous abandonner! Aux yeux même de celui qui vous quitte volontairement, entraîné par l'espoir de trouver la fortune en d'autres lieux, les songes de la richesse perdent leur enchantement au moment du départ; il s'étonne d'avoir pu se résoudre à se séparer de vous, et il retournerait sur ses pas, s'il ne songeait qu'un jour, comblé de biens, il reviendra vous habiter. A mesure qu'il s'avance dans la plaine, il détourne ses regards, fatigué, attristé par cette monotone uniformité; l'air lui paraît pesant et sans vie; il pénètre, triste et désenchanté, dans les cités tumultueuses; les mai-

sons entassées sur des maisons, les rues qui débouchent dans des rues, semblent lui ôter la respiration; et en présence de ces monuments qu'admire l'étranger, il pense avec un désir inquiet au clocher de son village, à l'humble chaumière sur laquelle depuis longtemps il a fixé ses désirs, et qu'il espère pouvoir acquérir en revenant riche au milieu de ses montagnes.

Mais qu'il est cruel pour celui qui n'a jamais étendu ses vœux au-delà de vos limites, qui a placé dans son village tous les projets de son avenir, d'en être exilé par une force injuste; de se voir arraché à ses plus douces habitudes, à ses plus chères espérances; d'être forcé de quitter ses paisibles montagnes pour aller à la recherche d'étrangers qu'il n'a jamais désiré de connaître, et sans que son imagination puisse se reposer sur une époque fixe de retour! Adieu, maison natale, où, agité d'un sentiment secret, on a appris à distinguer des pas de l'étranger les pas d'une personne attendue avec impatience, mais non sans une crainte mysté-

rieuse. Adieu, maison encore étrangère, demeure regardée tant de fois à la dérobée, et non sans un pudique embarras; habitation dans laquelle on se flattait de faire un long et paisible séjour avec le doux nom d'épouse! Adieu, église où tant de fois l'âme reprit sa tranquillité en chantant les louanges du Seigneur; où une cérémonie était promise, préparée; où les soupirs secrets du cœur devaient être solennellement bénis; où l'amour allait se changer en devoir et devenir sacré; adieu! Celui qui vous rendait la source de tant de félicité est le maître de toutes choses, et il ne trouble jamais la joie de ses enfants que pour leur en préparer une plus grande et plus durable!

Telles étaient, ou à peu près, les pensées de Lucie et des deux autres exilés, tandis que la barque sillonnait le lac pour arriver sur l'autre rive de l'Adda.

FIN DU TOME PREMIER.

